





*Della Libreria delli Marchesi di Romagnano,  
Marchesi di Virle*







LE  
THEATRE  
ITALIEN  
DE  
GHERARDI.

DIVISE' EN HUIT VOLUMES.

*TOME II.*



LE  
THEATRE ITALIEN  
DE  
GHERARDI  
Tome II

LE  
THEATRE  
ITALIEN  
DE

GHERARDI,

*Romagnan de O v Ville 1732*

RECÛEIL GENERAL  
de toutes les Comedies & Scenes  
Françoises jouées par les Comediens  
Italiens du Roy, pendant tout le  
temps qu'ils ont été au Service.

*Enrichi d'Estampes en Taille-douce à la  
tête de chaque Comedie.*

TOME SECOND.



A LONDRES,

Chez JACOB TONSON, Libraire, à *Grais-  
Inn-Gate.*

Et se vend chez les Libraires François, dans  
le *Strand.*

---

M. DCCXIV.

PIECES CONTENUES  
*dans ce Second Volume.*

**L** E BANQUEROUTIER.

**L** A PRECAUTION INUTILE.

**L** A CAUSE DES FEMMES.

**L** A CRITIQUE DE LA CAUSE DES  
FEMMES.

**L** E DIVORCE.

L E

BANQUEROUTIER.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Théâtre par Monsieur D\*\*\* &  
representée pour la premiere fois par  
les Comediens Italiens du Roy dans leur  
Hôtel de Bourgogne, le dix-neuvième  
d'Avril 1687.

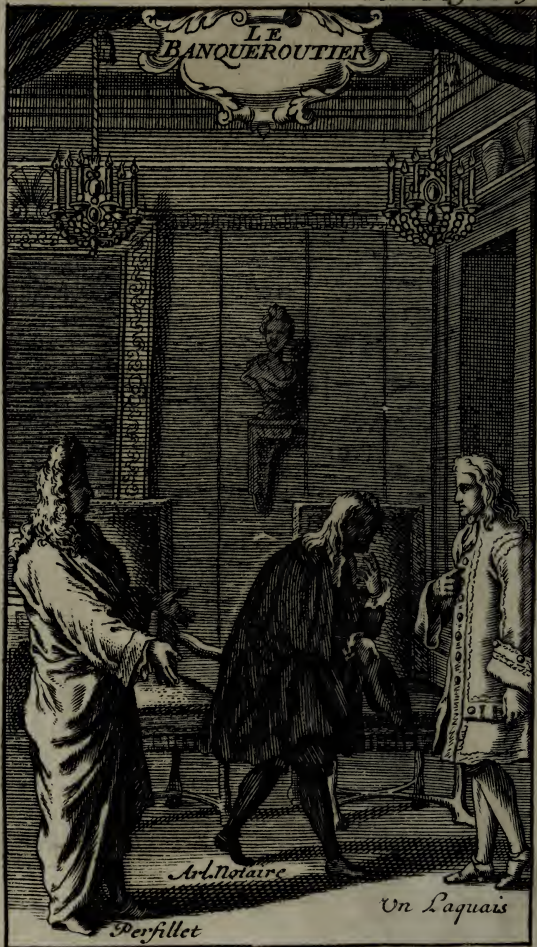
# DECLARATION

I, the undersigned, do hereby certify that the above is a true and correct copy of the original as the same appears in the records of the Court of Sessions at Edinburgh.





LE  
BANQUEROUTIER



Art. Notaire

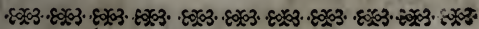
Perfillet

Un Laquais





SCENES FRANÇOISES  
 DU  
 BANQUEROUTIER.



S C E N E

*QUI SERT DE PROLOGUE.*

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN.

**D'**Où viens-tu , mon Amy ?

ARLEQUIN,

Je viens de la Comedie Italienne. A la fin ces Gueux-là ont donné leur Banqueroutier , après l'avoir prôné dix-huit mois durant.

MEZZETIN.

Et dis-moy , je t'en prie , est-ce une belle Comedie ?

ARLEQUIN.

Ma foy , je ne sçay. L'envie que j'avois

de critiquer tous les endroits , & de passer pour Bel-Esprit , m'a empêché de prendre garde à la Pièce.

MEZZETIN.

Que vas-tu donc faire à la Comedie ?

ARLEQUIN.

Ce que j'y vais faire ? J'y vais pour entrer sans payer , pour faire le Bel-Esprit, pour bien boire & bien manger sans qu'il m'en coûte un double , & pour avoir de l'argent de reste.

MEZZETIN.

Enseigne-moy , je te prie, ce secret-là.

ARLEQUIN.

Voilà comme j'ay fait. J'ay trouvé ce matin un Comedien Italien à qui je n'avois jamais parlé. Je l'ay abordé fort honnêtement. Je lui ay dit : Vous êtes, Monsieur, un illustre Comedien , le plus habile homme du Siecle. J'aurois besoin de trois Billets , pour mener avec moy à vôtre Comedie deux Dames de mes amies qui sont grosses de vous voir. Ah, volontiers , m'a-t-il dit. Il m'a donné trois Billets , & j'ay été à la Comedie tout seul. Comme des gens s'empressoient à la porte du Parterre pour prendre des Billets, j'en ay tiré deux à l'écart , & je leur ay dit : Messieurs, j'avois pris deux Billets pour deux de mes amis qui ne sont pas

venus. Ils sont de trente sols piece pour l'Amphiteatre : si vous voulez, je vous donneray les deux pour trente sols. Ils ont accepté le parti, m'ont donné trente sols, que j'ay mis dans ma poche, & nous sommes entrez tous trois ensemble à la Comedie. Je me suis placé au milieu du premier banc de l'Amphitheatre. D'abord qu'on a levé la toile, je me suis écrié : Fy ! quelle vilaine Décoration ! Quel Diable de barbouilleux a barbouillé cela ? J'en ay vu sans contredit de plus belles aux Marionnettes. Il n'y a pas là le sens commun. Voyez, ces bruns-là ne sont pas assez clairs, & ces clairs-là ne sont pas assez bruns. Assurément, m'a dit un homme qui étoit auprès de moy ; remarquez même que ce verd-là n'est pas d'un beau verd de pré. Apparemment, Monsieur, lui ay-je répliqué, que vous êtes du métier. Ah ! point du tout, Monsieur, m'a-t-il répondu ; je suis Teinturier, & je me connois fort bien en couleurs. La Comedie a commencé par un Acteur & par une Actrice ; & moy aussi-tôt ? Quel méchant Comedien ! qu'il a mauvaise grace à tout ce qu'il fait ! qu'il déclame mal ! A le voir, ne diriez-vous pas d'un Crieur de vieux passemens d'argent ? Il me semble pourtant, m'a dit un homme, que cette Co-

medienne joie assez naturellement. Oüide, ai-je reparti aussi-tôt : mais elle est trop petite , cela ne remplit point le Theatre. Mais , Monsieur , m'a t-il repliqué , si elle est petite, ce-n'est pas sa faute. Ce n'est pas la mienne non plus , ay-je ajoûté : Pour mon argent je prétens avoir des Actrices d'une belle taille , moy. Or vous sçavez que ce jour-là les Comediens Italiens ont jouié la premiere Scene tout en François. Un Bourgeois , qui n'avoit jamais été à la Comedie Italienne que ce jour-là , s'est tourné vers moy ; & m'a dit d'un ton fort sérieux : Je m'étonne qu'on dise que l'on n'entend point les Comediens Italiens ; voila une Scene dont je n'ay pas perdu un petit mot. Enfin , après avoir donné mon lardon aux Acteurs , à la Pièce , aux Decorations , & à tout, j'ay tiré un grand sifflet de ma poche , & je me suis mis à siffler comme tous les Diables. Il y avoit une Femme derriere-moy qui me disoit . Hé, Monsieur, je n'entends rien. J'en suis bien faché , Mademoiselle ; ay-je répondu : je siffle pourtant assez fort pour me faire entendre. D'autres gens me disent : D'où vient , Monsieur , que vous sifflez ? Ne voyez-vous pas , ai-je repliqué , que ces Linottes-là ont besoin d'être sifflées ? Le premier Acte a fini. Le Limonadier est

venu sur l'Amphitheatre , criant : De la Limonade , Messieurs , des Biscuits , des Macarons. Et moy d'abord ; Hé, Maraut, est-ce que tu n'as pas une meilleure Comedie à nous donner ? Je ne donne pas la Comedie , m'a-t-il dit , je ne vends que de la Limonade. Hé bien, voyons si ta Limonade vaudra mieux que la Comedie. J'en ay bu cinq ou six verres , mangé autant de biscuits & de Macarons. Après je lui ay dit : Va me querir deux tasses de Chocolat ; ta Limonade m'a refroidi tout l'estomac ; & pendant son absence , j'ay fait semblant de reconnoître un homme dans le Parterre , quoy que je n'y connusse personne. Je me suis écrié : Hé , Chevalier, vraiment j'ay quelque chose de consequence à te dire. J'ay sauté de l'Amphitheatre dans le Parterre , je me suis mêlé dans la presse ; & voila comme j'ay entré à la Comedie pour rien , comme j'ay fait le Bel-Esprit, comme j'ay bien bu & bien mangé sans qu'il m'en ait coûté un double , & comme j'ay eu trente sols de reste.

MEZZETIN.

Parlons d'autre chose. Dans le tems que tu étois dehors , on a apporté cette Lettre pour Monsieur Perfillet.

ARLEQUIN.

N'est-ce pas un Laquais jaune ?

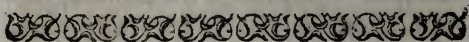
A iiiij



Oüi.

ARLEQUIN *prenant la Lettre avec empressement.*

Et donne, donne, c'est à moy à qui cette Lettre s'adresse. C'est une Veuve dont je suis amoureux à la folie. (*Il ouvre la Lettre, & lit :*) Monsieur. . . Ah ! que cela est honnête ! beau debut ! Monsieur. . . Qu'il y a d'esprit là-dedans ! (*Il continue de lire :*) Je vous prie de ne pas manquer de me venir trouver aussi-tôt la presente reçüe. . . . Oüi, Madame, je m'en vais tout à l'heure. (*Il s'enfuit, & Mezzetin court après.*)



S C E N E  
DE PERSILLET  
ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

TOut franc, Monsieur, si vous n'y prenez garde, avec vos Millions, vous allez devenir la risée de tout Paris. On sçait bien que dans la vie il n'est si petit ny si grand qui n'ait par fois quelque chose en sa tête : mais c'est une honte de vous

voir sans sujet lamenter vôtre vie, & le-  
siner depuis le matin jusqu'au soir sur le  
plus nécessaire de la maison. Helas ! où  
est le tems que vous jettiez tout par les  
fenêtres, & qu'il n'étoit mention que de  
vos bombances, & de vôtre belle humeur ?  
Reveniez-vous de la Ville, vous causiez  
un moment avec moy ; vous me passiez la  
main sous le menton : Colombine par-cy,  
Colombine par là ; tantôt des rubans, tan-  
tôt une bague, tantôt un éventail. Enfin  
on avoit de fois à autre quelque petite  
marque de vôtre souvenir. Presentement  
vous rentreriez cent fois sans dire, Dieu te  
gard. Vous ne dégrondez point ; vous êtes  
vilain comme lard jaune, bourru comme  
un Diable. De cinquante Valets, vous  
en avez congedié quinze. Il n'y a plus que  
trois Carosses chez vous ; & je croy, Dieu  
me pardonne, que vous retrancheriez jus-  
qu'à vôtre femme, pour en épargner les  
habits.

PERSILLET *se laissant aller dans  
un Fauteuil.*

Ouf !

COLOMBINE.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur ? vous  
trouvez-vous mal ?

PERSILLET.

Juste-Ciel !

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc ? sont-ce des vapeurs ? est-ce la Goutte ?

PERSILLET.

Pis que cela.

COLOMBINE.

Quoy ? la Migraine ?

PERSILLET.

Encore pis.

COLOMBINE.

La Colique peut-être ?

PERSILLET.

Pis , vous dis-je.

COLOMBINE.

La Fièvre ?

PERSILLET.

Cent fois pis.

COLOMBINE.

La Pierre donc ?

PERSILLET.

Pis million de fois.

COLOMBINE.

Hé , que diantre pouvez-vous donc tant avoir ?

PERSILLET.

Ce que j'ay.... ah !

COLOMBINE.

Ma foy , Monsieur , je perds patience.

PERSILLET.

Jay....



COLOMBINE.

Achevez donc.

PERSILLET.

J'ay tous les maux ensemble , Colombine , j'ay une femme , & une femme qui me fait enrager.

COLOMBINE.

Ah ! c'est donc là où le bast vous blesse ? Je ne m'étonne pas vraiment si vous avez le visage découfu , & le corps décharné comme une Anatomie. Allez, n'avez-vous point de honte de dire que Madame vous fait enrager , parce qu'elle vit en femme de qualité :

PERSILLET.

Dis plutôt , parce qu'elle vit en Coquette.

COLOMBINE.

En Coquette ! Hé c'est ce que les geus délicats recherchent presentement. Il ne faut pas que les choses aillent dans l'excès. Mais je vous assure qu'une petite pincée de coquetterie , répanduë dans les manieres d'une femme , la rend cent fois plus aimable & plus appetissante.

PERSILLET.

Courage. Ta morale n'est pas mal éveillé.

COLOMBINE.

Je vous la souütiens belle & bonne ; si &

je ne parle qu'après ma mere, qui étoit une merveilleuse femme sur ces matieres-là. Dieu veuille avoir son ame ; je lui ay ouï dire cent fois, qu'il en est de la coquetterie comme du vinaigre : quand on en met trop dans une sauce, elle est picquante & insupportable ; quand il y en a trop peu, elle est si fade, qu'on n'en sçau-roit tâter ; mais quand on attrape cette mediocrité qui reveille l'appetit, on mangeroit ses doigts.

### PERSILLET.

La folle !

### COLOMBINE.

Il en est de même d'une femme. Quand elle est coquette aux dépens de son honneur, sy, cela ne vaut pas le diable : quand elle ne l'est point du tout ; c'est encore pis ; sa vertu semble confonduë avec son temperament, & vous diriez d'une beauté en letargie. Mais quand une Belle se sent, & qu'elle n'a d'enjouement que ce qu'il en faut pour plaire ; ma foy, Monsieur, c'est quelque chose de bien drôle de se voir agassé par le merite d'une jolie femme. Franchement si j'étois homme, j'en voudrois par là.

### PERSILLET.

Ne serois tu point de ces maris complaisans, qui payent avec du brocard ou

d'autres nippes chaque caresse de leur femme, & qui se ruinent' à la fin pour avoir de la bonne humeur ?

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle avec vôtre ruine. Pourriez-vous trouver dans Paris une femme plus ménagere ? Je vais gager que Madame cette année n'a pas dépensé vingt-cinq mille francs ; & si là dedans j'y comprends le linge.

PERSILLET.

Et mort non pas de ma vie, verray-je sans me plaindre, dissiper tout mon bien par une creature qui ne m'a pas apporté un seul quart d'écu en mariage ?

COLOMBINE.

Il vaudroit mieux, ma foy, bâti comme vous êtes, qu'une femme eût fait vôtre fortune !

PERSILLET.

Plaît-il ?

COLOMBINE.

Hé, Monsieur, faites-vous justice. Belle comme est Madame, vous êtes encore trop heureux qu'il ne vous en coûte que de l'argent.

PERSILLET.

Qu'est-ce à dire ?

COLOMBINE.

C'est à dire que vous cherchez noise,

Révez-vous de croire que cet Abbé soit amoureux , parce qu'il fait de la dépense ? non moins que cela. C'est qu'il a de l'ambition : & comme dans le monde on ne parvient à rien sans l'estime & l'approbation des femmes, il fait de son mieux pour les mettre de son parti. Il les promene , il les regale . aujourd'hui à l'Opera , demain à la Comedie. De l'air qu'il s'y prend, c'est un drôle qui s'avancera en fort peu de tems , & qui se va mettre dans une grande reputation.

PERSILLET.

Mais , Colombine , crois-tu qu'il ne se feroit pas autant de reputation en donnant une partie de son bien aux pauvres , qu'en le mangeant avec des femmes ?

COLOMBINE *rit.*

Et d'où venez-vous , Monsieur ? Est-ce qu'on se fait Abbé pour donner l'aumône ? je pense que vous perdez l'esprit. N'est-ce pas une assez belle charité de faire vivre de pauvres diables de Parfumeurs qui ne gagnent plus rien avec les femmes, & qui mourroient de faim sans Messieurs les Abbez ?

PERSILLET.

Tu m'assures donc que je n'ay rien à craindre de ce côté-là ?

COLOMBINE.

Hé fy , vous dis-je ?

PERSILLET.

Mais viens-ça , . . . ne trouve-t-on point à redire de ce qu'il hante chez moy des gens d'une si haute volée.

COLOMBINE.

Bon , c'est ce qui vous met en credit. Vous devriez adorer Madame de ce qu'elle ne voit que la crème de la Cour. Or ça, parlons par raison. Quel cas feriez-vous d'une femme qui s'encanailleroit ?

PERSILLET.

Je ferois beaucoup de cas d'une femme qui ne verroit que le monde que j'amenerois chez moy.

COLOMBINE.

Ah , Monsieur , ne m'en parlez point. C'est un grand honneur à un Bourgeois comme vous d'avoir tous les jours ce qu'il y a de plus grands Seigneurs à sa table.

PERSILLET *en colere.*

Vous êtes une fotte & une mal-apprise de traiter de Bourgeois un Officier du Roy de l'ancien College. Apprenez , ma Mie, que nôtre Corps est la pepiniere de la Noblesse ; que les enfans de mon fils Persillet seront Gentilshommes comme le Roy ; & que mon Epitaphe fera un jour encherir le marbre par les longues prerogatives dont

elle fera chargée. Moy, Bourgeois ! voyez, je vous prie, la simplicité & l'impertinence !

### COLOMBINE.

Oh, dame, Monsieur, si vous êtes si pointilleux, il n'y a plus moyen de durer avec vous. Jamais de la vie je ne vous ay vû si herisson : vous picquez de tous côtez. Tantôt jalousie, tantôt avarice, tantôt lamentation sur les malheurs du tems ; hé, mercy de moy, le chagrin doit-il entrer dans une maison aussi opulente que la vôtre.

### PERSILLET.

Tout ce qui reluit n'est pas or, Colombine. Je te dis encore un coup que je suis ruiné par la dépense de ma fille & de ma femme. Mon credit est usé, les bourses sont fermées : je n'ay plus que deux cens mille francs dans mes coffres ; & si Dieu ne m'assiste, faute d'argent, je donneray bien-tôt du nez en terre.

### COLOMBINE.

Comment faute d'argent ? ne vous ai-je pas dit cent fois, que j'ay un Cousin Notaire qui vous en fera plus trouver que vous n'en pourrez prendre ?

### PERSILLET.

Et quand me feras-tu parler à ce Cousin ?



COLOMBINE.

Ne vous tourmentez point. Il me viendra voir cette apresdinée. Vous sçavez bien comme on en use avec ces Messieurs-là ?

PERSILLET.

Ho , je meneray cela du bel air.

COLOMBINE.

Adieu, Monsieur. *Elle revient sur ses pas.* A propos, Monsieur, n'allez pas dire à Madame que je vous ay parlé de cet Abbé. Il sembleroit que je m'amuserois. . . .

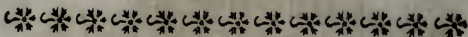
PERSILLET.

Va ne crains rien. . . . Ecoute Colombine. Ne dis pas non plus à ma femme que je trouve à redire à sa conduite. Tu sçais qu'une femme. . . .

COLOMBINE.

Oh, pour ce coup je vois bien que vous ne me connoissez pas. Tenez, Monsieur, regardez moy bien. Il faut assurément que j'aye été faite quelque part en secret : car j'en suis trop amie.





# SCENE

## DU FINANCIER.

ARLEQUIN *en Financier, sous le nom de Perfillet, tout chargé de rubans rouges.*

COLOMBINE *en Veuve de qualité.*

COLOMBINE.

AH ! quartier, Monsieur Perfillet, quartier. Hé, le moyen de tenir contre tant de feu ? l'amour en personne ne seroit pas si redoutable.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, la sottise chose que d'avoir du bien !

COLOMBINE.

Le malheur est assez supportable.

ARLEQUIN.

Deux importuns ont retardé d'un quart d'heure l'honneur de vous voir, pour me faire un paiement de cinquante mille francs ?

COLOMBINE.

A ce prix là, je souhaiterois qu'ils vous eussent retenu toute la journée.



ARLEQUIN.

Maugrebleu de la canaille. Si je ne me fusse échapé, un Marchand m'alloit encore faire un remboursement de dix mille écus.

COLOMBINE *à part.*

Voila les fleurettes des Gens d'affaires. (*haut*) Hé, bon Dieu! Monsieur, faut-il prendre comme cela les choses à cœur? N n'est que de recevoir en toute saison.

ARLEQUIN.

L'argent ne m'est rien en comparaison du plaisir de vous voir.

COLOMBINE.

Vous avez pour moy trop de bonté, & je ne merite pas. . .

ARLEQUIN.

Madame, écartons d'abord les complimens. Je me donne au Diable s'il y a homme au monde plus ennemi de la faribole. Voyez-vous, je prétens être de vos amis, & quand j'aime, rien ne me coûte.

COLOMBINE *à part.*

Nous allons voir cela tout à l'heure. (*se tournant vers Persillet.*) Ah, Monsieur Persillet, que vous dites galemment les choses!

ARLEQUIN.

Le bien n'est fait que pour obliger ses amis,

COLOMBINE.

Le joli tour d'esprit !

ARLEQUIN.

Il y a un tas de coquins qui laissent pourrir l'or dans leurs coffres , plutôt que d'en faire un plaisir.

COLOMBINE.

La belle ame d'homme !

ARLEQUIN.

Pour moy , j'aime à donner , & je croirois traiter une Femme de qualité en Grisette , si je ne lui offrois que mille Louis d'or.

COLOMBINE.

Monfieur Perfillet , où prenez-vous tant d'esprit ? car on voit peu de gens aujourd'huy s'expliquer en des termes auffi nobles & auffi touchans que les vôtres.

ARLEQUIN.

Madame , si un peu de fortune broyée avec beaucoup d'amour , pouvoit rendre un homme comme moy supportable.

COLOMBINE.

Ah , Monfieur , ne vous retranchez pas fur les airs d'une modestie outrée. Un homme comme vous est un homme fort aimable. Vous avez des talens à faire foupirer toute une Ville. Mais de mon naturel , je serois un peu jalouse , si je voyois votre merite partagé.

ARLEQUIN.

Ah , morbleu , ne craignez rien : plus je donne , plus je veux donner.

COLOMBINE.

Voila ce qu'on appelle un cœur fait au tour. Mais peut-on se fier à la tendresse d'un homme marié ? Cela est sujet à de cuifans retours.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ay jamais aimé ma femme.

COLOMBINE.

Quoy , belle comme elle est , vous ne l'adorez pas ?

ARLEQUIN.

Que vous êtes simple ! Est-ce la beauté qui attache ? A cela prés , Madame , vous pouvez m'aimer en toute feureté.

COLOMBINE.

Je n'y ay déjà que trop de penchant. Mais vous sçavez , Monsieur , que ces fortes d'embarquemens font beaucoup perilleux. Tout charme dans une passion naissante. Les assiduez & les soins preparent d'abord le cœur d'une jeune personne. On fait agir ensuite l'empressement & les services. La liberalité s'en mêle, & à force de presens on acheve de seduire une ame que la reflexion abandonne , & que la raison devoit retenir. Un homme

n'a pas plutôt touché le cœur d'une femme, qu'il tâche d'essayer son mérite auprès d'une autre, se faisant toujours un plus grand plaisir de son changement que de ses conquêtes. Pour moy, je vous l'avoue, je ne le pardonnerois de ma vie un homme qui ne m'aimeroit qu'en passant.

ARLEQUIN.

Fy ! cela est bon à des Escrocs, qui recherchent qu'à filouter des cœurs. Nous autres Financiers, nous avons plus de conscience, & jamais nous ne quittons la partie, que quand les Gens d'Epée nous débâtissent. Hors cela, nous aimerions les femmes jusqu'à la lie.

COLOMBINE.

Je puis donc compter sur une persévérance éternelle.

ARLEQUIN.

Les gens de nôtre profession aiment toujours & donnent toujours. C'est la Rhétorique des Financiers.

COLOMBINE.

Ah, l'aimable caractère !

ARLEQUIN.

Je le croy du moins le plus persuasif. Ecoutez, s'il ne faut que de l'argent pour vous en convaincre, j'en ay, grâces au Ciel, dans mes coffres.

COLOMBINE.

COLOMBINE *à part.*

J'y vais faire une bonne brèche. (*prenant un air sérieux*) Vous me croyés, Monsieur, l'ame bien interessée. Sçachez une fois pour toutes, que vous ne ferez avec moy que des dépenses de cœur, & que je vous seray plus redevable d'un sentiment de tendresse, que de vingt bourses pleines d'or. (*à part.*) Je mens pourtant bien ferré.

ARLEQUIN *prenant la main de Colombine.*

Ah, Madame, comment reconnoître des choses qui vont si droit au cœur?

LA VERDURE *Laquais entre, & parle à l'oreille de Colombine.*

COLOMBINE *bas au Laquais.*

Il n'est pas possible ? Je m'en vais dans un moment.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il, Madame ? Je remarque du trouble dans votre visage.

COLOMBINE.

Mon trouble est l'interprete de mon cœur, & je serois plus tranquille, si j'étois moins sensible à l'amitié que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Veuve aimable, en dois-je croire mes oreilles.

n'a pas plutôt touché le cœur d'une femme, qu'il tâche d'essayer son mérite auprès d'une autre, se faisant toujours un plus grand plaisir de son changement que de ses conquêtes. Pour moy, je vous l'avouë, je ne le pardonnerois de ma vie à un homme qui ne m'aimeroit qu'en passant.

**ARLEQUIN.**

Fy ! cela est bon à des Escrocs, qui ne cherchent qu'à filouter des cœurs. Nous autres Financiers, nous avons plus de conscience, & jamais nous ne quittons la partie, que quand les Gens d'Epée nous débusquent. Hors cela, nous aimerions les femmes jusqu'à la lie.

**COLOMBINE.**

Je puis donc compter sur une persévérance éternelle.

**ARLEQUIN.**

Les gens de nôtre profession aiment toujours & donnent toujours. C'est la Rhétorique des Financiers.

**COLOMBINE.**

Ah, l'aimable caractère !

**ARLEQUIN.**

Je le croy du moins le plus persuasif. Ecoutez, s'il ne faut que de l'argent pour vous en convaincre, j'en ay, graces au Ciel, dans mes coffres.

**COLOM**



COLOMBINE *à part.*

J'y vais faire une bonne brèche. (*prenant un air sérieux*) Vous me croyés, Monsieur, l'ame bien interessée. Sçachez une fois pour toutes, que vous ne ferez avec moy que des dépenses de cœur, & que je vous seray plus redevable d'un sentiment de tendresse, que de vingt bourses pleines d'or. (*à part.*) Je mens pourtant bien ferré.

ARLEQUIN *prenant la main de Colombine.*

Ah, Madame, comment reconnoître des choses qui vont si droit au cœur?

LA VERDURE *Laquais entre, & parle à l'oreille de Colombine.*

COLOMBINE *bas au Laquais.*

Il n'est pas possible ? Je m'en vais dans un moment.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il, Madame ? Je remarque du trouble dans vôtre visage.

COLOMBINE.

Mon trouble est l'interprete de mon cœur, & je serois plus tranquille, si j'étois moins sensible à l'amitié que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Veuve aimable, en dois-je croire mes oreilles.

LA VERDURE *parlant encore tout bas à Colombine , mais d'un air plus effaré.*

Madame , ils font un bruit de diable, & veulent tout enlever.

COLOMBINE *à demy haut.*

Il faut les en empêcher.

ARLEQUIN.

Ah , pour le coup , vous êtes trop inquiète. Parbleu je sçauray ce que c'est.

COLOMBINE.

Cela ne merite pas vôtre attention. Ce sont des bagatelles de ménage, dont on ne rend compte de moment en moment.

ARLEQUIN.

Il y a quelque chose de plus. Vous avés changé de couleur , & ...

LA VERDURE *revenant sur ses pas.*

Madame , au moins je n'en suis plus le maître , ils veulent entrer à toute force.

LE SERGENT *& les deux Recors entrent brusquement dans la Chambre , en forçant la Verdure.*

LE SERGENT.

Ah , pardy , Madame , vous ne l'entendez pas mal , de nous faire croquer le marmot dans vôtre Antichambre , pendant que vous babillez tête à tête avec un Galant !



COLOMBINE.

Ah , quelle insulte à une Femme de ma qualité ! Coquins , si mon Frere étoit ici , vous ne descendriez que par la fenêtre.

LE SERGENT.

Oh, c'est par la fenêtre que vous dites !  
( *en se retournant vers les deux Recors.* )  
Messieurs, faisons nôtre charge. ( *Il écrit & dicte.* ) De-là nous nous sommes transportez dans une grande Chambre dorée....

ARLEQUIN.

Messieurs , avant que de passer outre, encore faut-il sçavoir les causes de la Saïsie ?

COLOMBINE.

Ah , Monsieur Perfillet , voir détendre ma Chambre pour une somme que je ne dois point !

ARLEQUIN.

Diable ! ce seroit pour faire pendre le Sergent.

LE SERGENT *écrivaint & dictant.*

Plus , un grand Miroir a bordure d'argent , & deux paires de Chenets du même métal , du même métal.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Je vais vous dire en deux mots la persecution qu'on me fait. Le Pere de feu Monsieur Kerbadec mon Mary , avoit prêté

soixante mille francs à un de nos Voisins.... Retenez-bien soixante mille francs ; car c'est sur quoy tout roule.

ARLEQUIN.

Diable ! la somme est forte.

COLOMBINE.

Oh, mon Mary étoit furieusement riche. Il est arrivé depuis ce tems-là qu'un de ses Oncles, en mourant, lui a laissé beaucoup de bien, & raisonnablement de dettes.

ARLEQUIN.

Il se seroit bien passé de cela.

COLOMBINE.

Depuis la mort de cet Oncle, mon Mary a toujours fait grande dépense, & pris à credit par tout où il en a pu trouver : car vous sçavez, Monsieur, qu'il faut soutenir sa qualité.

ARLEQUIN.

Bon, à qui le dites-vous ?

COLOMBINE.

Il se trouve aujourd'hui que j'ay affaire à des brutaux de Marchands, qui ont l'effronterie de me demander quarante-cinq milles livres, & si il n'y a gueres que quinze ans que leurs parties sont arrêtées.

ARLEQUIN.

Hé fy, Monsieur l'Huissier ! voila

une surprise qui crie vengeance.

COLOMBINE.

Voyant que je suis tourmentée par des gens emportez, j'ay pris un Arrêt de défense ; parce que le Voisin à qui l'on a prêté vingt-mille écus de la succession de cet Oncle. . . Vous voyez bien que c'est quatre fois plus qu'il n'en faut pour me tirer d'intrigue.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là le mot à dire.

COLOMBINE.

Cependant comme mon Arrêt ne sera signifié que demain, par malice on me fait aujourd'hui l'insulte dont vous êtes le témoin.

ARLEQUIN.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va la chicane ! (*se tournant vers l'Huissier.*) Monsieur l'Huissier, ce ne sont donc que quinze mille écus qui vous amènent ?

LE SERGENT.

Il y a encore outre cela les frais & mises d'exécution.

ARLEQUIN.

Vous contenterez-vous de mon billet, payable au sortir d'ici ?

LE SERGENT.

Pour la forme, Monsieur, il nous faudroit un gardien.

ARLEQUIN.

Si vous me croyez solvable...

LE SERGENT.

Ah, Monsieur, vous en parlez trop honnêtement.

ARLEQUIN

Tenez, Monsieur l'Huissier, voila trois Louis d'or sans consequence. Prêtez-moy vôtre plume que je vous fasse mon billet.

COLOMBINE *d'un air chagrin pendant qu'Arlequin écrit.*

Est-ce pour vous moquer de moy, Monsieur Perfillet, que vous me faites la confusion de.....

ARLEQUIN.

Voila une belle bagatelle!

COLOMBINE.

Le lendemain de mon Arrêt, au moins, je vous rends vôtre argent.

LE SERGENT *à Colombine.*Vous voyez bien, Madame, que j'ay supercedé à la consideration de Monsieur, (*se tournant vers Arlequin*) Au sortir de ceans, Monsieur, irez-vous tout droit à vôtre logis.

ARLEQUIN.

L'argent est tout compté, allez vous-en toujourns devant. (*se tournant vers Colombine d'un air tendre*) Je suis au desespoir

ma belle Dame, du chagrin qu'on vous a fait pour une vetllle.

## COLOMBINE.

Ah, Monsieur Perfillet, ne m'en parlez point. Vôte generosité me donne mille fois plus d'ennuy, que l'outrage qu'on vient de me faire.

## ARLEQUIN.

Hé fy, Madame, fy.... cela ne vaut pas la peine d'y songer.

## COLOMBINE.

Que je suis malheureuse de ne pouvoir agir que par reconnoissance ! Maudite faisie ! falloit-il m'ôter le plaisir d'une tendresse desinteressée ? Et pourquoy mon cœur n'a-t-il pas eu le loisir de se faire connoître tel qu'il est ?

## ARLEQUIN.

La belle fierté d'ame ! Vive les femmes de qualité pour les beaux sentimens !

## COLOMBINE.

Que direz-vous de moy, Monsieur Perfillet, d'avoir accepté si volontiers l'offre que vous m'avez faite ? Je mourrois de douleur si je n'étois seure de vous rendre bien-tôt vôte argent. (*le regardant d'un air languissant.*) Encore pourveu que ma liberté ne diminuë rien de l'estime que vous avés pour moy.

ARLEQUIN.

Dites de l'amour, Madame, dites de l'amour. (*se jettant à ses pieds.*) Ne voyez-vous pas que vos charmes m'ont criblé l'ame , & que sans un prompt secours. . .

MEZZETIN *se disant Frere de Colombine , entre l'épée à la main.*

MEZZETIN.

Un homme aux pieds de ma Sœur !

COLOMBINE *courant au devant de son Frere pour l'arrêter.*

Mon Frere , quel emportement ?

MEZZETIN.

Par la mort , je ne survivray pas à un tel affront. Allons , l'épée à la main , ou je te tuë.

ARLEQUIN.

Monsieur , je n'en porte jamais.

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas , mon Frere , que c'est un Homme de qualité qui me recherche en mariage ? (*Se retournant vers Arlequin.*) Il faut lui dire cela pour l'appaïser.

ARLEQUIN.

Oüi , je vous en prie,

MEZZETIN.

Cela , étant , qu'il vous épouse tout à l'heure.



ARLEQUIN.

Comment diable l'épouser ! J'en ay déjà trop d'une. Ah , Ciel ! je suis un homme perdu.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Hé paix , je démêleray bien la fusée.  
( *à son Frere* ) Mais encore , mon Frere, faut-il bien donner le tems de dresser un Contrat.

MEZZETIN.

Qu'à cela ne tienne. Je vais envoyer querir le Notaire. *Il sort.*

ARLEQUIN.

Diable , que les Bretons ont la tête chaude !

COLOMBINE.

Oh, pour cela de nôtre race nous aimons trop l'honneur. Il faut pourtant qu'il ait encore quelque chose en tête. Vous verrez qu'il aura perdu au jeu les dix mille francs qu'il toucha avant-hier.

ARLEQUIN.

Oh , qu'à cela ne tienne que nous ne soyons bons amis. Voila heureusement une Bague de deux mille écus , & une Lettre de change de quatre cent pistoles , que vous me ferez le plaisir de lui offrir. Diable , il ne faut pas souffrir une esclandre pour une bagatelle. Ces étourdis-là ne sçayent gueres souvent à qui ils en ont.

COLOMBINE *en regardant la Bague  
& la Lettre.*

Ah, quelle augmentation de chagrin !  
Quoy ! combler toute ma famille de bon-  
tez ! (*faisant feinte de rendre le Diamant  
& la Lettre.*) Non, je ne sçaurois m'y  
résoudre.

MEZZETIN *revenant.*

Ma Sœur, voici le Notaire qui arri-  
ve. Convenez de vos faits avec Monsieur :  
car le Contrat signé, il faut conclure le  
mariage.

ARLEQUIN.

Cela passe la raillerie.

COLOMBINE.

Allez, mon Frere, vous êtes un em-  
porté. Est-ce un affront pour vous & pour  
moy, d'être considérée d'un homme de  
merite ?

ARLEQUIN.

Ah, Madame !

COLOMBINE.

Ne suis-je pas maîtresse de mes actions  
& de mon cœur ?

ARLEQUIN.

Bon.

MEZZETIN.

J'en conviens : mais Monsieur étoit à  
vos genoux.

COLOMBINE.

Je ne suis pas , ce me semble , encore si déchirée ; & un homme de qualité peut soupirer à mes genoux , sans que vous y trouviez à redire.

ARLEQUIN *à part.*

Elle s'y prend mardy bien.

COLOMBINE.

Vous êtes un Etourdy , mon Frere , de ne pas mieux reconnoître l'honneur que Monsieur nous fait.

ARLEQUIN.

Ah , Madame !

COLOMBINE.

En parlant tout à l'heure de vos chagrins & de l'embaras où vous êtes pour avoir perdu vôtre argent ; Monsieur , le plus obligeamment du monde , m'a mis malgré moy , une Bague & une Lettre de Change entre les mains , dont il vous prie de vous servir.

MEZZETIN.

Une Bague , & une Lettre de Change ?

ARLEQUIN.

Oüi , Monsieur. Je vous prie de recevoir toujous cela en attendant une fort bonne Commission que je vous destine à cinquante lieues d'ici.

MEZZETIN.

Mais , ma Sœur , si c'est une recherche legitime , vous ne trouverés aucune résistance de ma part.

ARLEQUIN.

Comme vous pouvés croire , Monsieur , je ne m'y presenterois pas sur un autre pied. Allés , recevés ma Lettre de Change , & que j'aye l'honneur d'être de vos amis. Afin que vous l'entendiés , je ne prétends entrer dans vôtre famille que par la bonne part.

COLOMBINE.

Mon frere , encore si vous marquiés un peu de chagrin de vous être emporté sans raison ?

MEZZETIN.

Ma pauvre sœur , prie Monsieur de l'oublier. Pour moy , j'en ay un telle honte , que je n'y songeray de mes jours.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop genereux , Monsieur.  
*Mezzetin s'en va.*

COLOMBINE.

Ecoutés , franchement , il a nne delicateffe sur ma conduite qui n'est pas concevable. Si un homme m'avoit baifé le bout du doigt , & que cela vint à sa connoissance , il lui passeroit son épée au travers du corps sans misericorde. Vous

étiez un homme perdu , si je n'eusse tourné votre visite du côté du mariage.

ARLEQUIN.

Quel plaisir d'être aimé d'une femme judicieuse? Ma belle, votre cœur ne m'accordera-t-il point quelque menu suffrage d'amitié? (*Il veut l'embrasser.*) Ah si mon ardeur se pouvoit flater. . . . .

COLOMBINE.

Vous n'y songez pas , Monsieur Persillet. Que deviendrions-nous si mon frere alloit rentrer?

ARLEQUIN.

Adieu donc , veuve aimable,

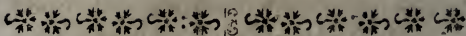
COLOMBINE *en s'en allant.*

Est-ce la peine de se dire! adieu pour se revoir demain?

ARLEQUIN.

Adieu donc jusqu'à demain. Il faut avoüer que les femmes de qualité ont bien de la peine à se rendre. Il n'en échappe pourtant guere à nous autres Financiers.





S C E N E  
DU NOTAIRE.

ARLEQUIN *en Notaire.* PERSILLET,  
COLOMBINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

C'Est un nommé Monsieur de la Ressource.

PERSILLET,

Monsieur ?

LE LAQUAIS.

Monsieur de la Ressource, Notaire, qui demande à vous parler.

PERSILLET.

Est-il là ?

LE LAQUAIS.

Le volci qui monte.

COLOMBINE.

Monsieur, voila mon Cousin le Notaire, qui vous vient offrir ses services.

PERSILLET *en l'embrassant.*

Ah, mon cher Monsieur, soyez le bien venu.

ARLEQUIN.

Ma Cousine, Monsieur, m'ayant fait



dire que mon petit ministere vous pouvoit être utile , je viens vous en marquer ma joye , & vous prier de compter sur moy, comme sur un homme tout plein d'expediens & de facilité pour toutes sortes d'affaires.

## COLOMBINE.

Monfieur , mon Cousin n'est pas le plus vieux de tous les Notaires : mais je puis dire que c'est celui qui gouverne les meilleures Bourses ; & en fait de Notaires , je pense que c'est le grand talent. Il m'a promis qu'il ne prendroit rien pour mon Contrat de mariage. (*Elle lui passe la main sous le menton.*)

## ARLEQUIN.

Que tu es follette, Cousine ! (*vers Persillet*) Monsieur , en êtes-vous bien content ?

## COLOMBINE.

Voyez , je vous prie ! est-ce que je suis fille à mécontenter quelqu'un ?

## PERSILLET.

C'est une fort bonne enfant ; ma femme en est tres-satisfaite. Elle a par fois ses petites humeurs : mais la jeunesse, comme vous sçavez. . . .

## COLOMBINE.

Hé non, c'est que la vieilleffe n'a pas les siennes ! Mon Dieu, Monsieur, ne parlons

point de nos humeurs ; il en est encore de plus insupportables que la mienne. (*Vers la Cantonade.*) Je m'en vais , voila Madame qui m'appelle. Adieu mon cher Cousin. (*En s'en allant , bas à Arlequin.*) Faites un peu là vôtre charge , au moins.

ARLEQUIN.

Je ne m'endormiray pas va.

PERSILLET.

C'est bien le meilleur cœur de fille qui soit au monde.

ARLEQUIN.

Ça , Monsieur, que pouvons-nous faire pour vos interêts ?

PERSILLET.

Laquais, tirez des Fauteuils..... Qui que ce soit qui' me demande , que le Portier dise que je n'y suis point. (*Il le rappelle.*) Fermez la porte de mon Cabinet ; & qu'on ne vienne ici que quand j'appelleray. (*Le Laquais sort.*) Monsieur de la Ressource , mettez-vous , s'il vous plaît, dans ce Fauteüil auprès de moy.

ARLEQUIN.

Ha , Monsieur.

PERSILLET.

Je ne vous souffriray pas là , Monsieur.

ARLEQUIN.

De peur d'être incommode , je vous obéis. (*Il se met dans le Fauteüil.*)

PERSILLET.

Je ne sçay , Monsieur , si j'ay l'honneur  
d'être connu de vous ?

ARLEQUIN.

Est-il quelqu'un dans le monde qui  
puisse ignorer le nom, la qualité, le mérite  
& la fortune de Monsieur Persillet ? Tou-  
te la terre convient que vous. êtes en mê-  
me-tems le plus honnête & le plus liberal  
de tous les hommes.

PERSILLET.

Quand on est né quelque chose , on ne  
se dément gueres.

ARLEQUIN.

Vos vertus , Monsieur , vous font ad-  
mirer.

PERSILLET.

Les complimens mis à part , parlons  
tout de bon d'affaires.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers. De quoy s'agit-il ?

PERSILLET.

Monsieur , la vie est courte ; & un hom-  
me qui a plusieurs enfans à pourvoir, n'est  
pas seur de les établir avant sa mort. Vous  
entendez bien ?

ARLEQUIN.

Oüi , Monsieur.

PERSILLET.

Pour sortir de ce monde avec quelque

forte de satisfaction , je voudrois donner cent mille écus en mariage à ma fille. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Oüi , Monsieur.

PERSILLET.

Je voudrois avec cela donner à mon fils Persillet une petite charge de deux cens mille livres , seulement pour commencer. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Cela est tout clair.

PERSILLET.

Et comme on ne profite des bons marchez , qu'avec de l'argent comptant , je ferois bien-aïse d'avoir dans mes coffres cinq à six cens mille livres pour l'acquisition d'un Duché que je couche en jouë. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Tres-bien , Monsieur.

PERSILLET.

Pour tout cela il me faudroit onze ou douze cens mille livres. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Je vous entends de reste.

PERSILLET.

La question est , si vous me les pouvez faire trouver sur le champ , afin de forçir

tout d'un coup de ces trois affaires-là avec honneur. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Monsieur , voici l'endroit à peu près où la chose pourroit avoir besoin de quelque petite explication. Quand vous dites que vous prétendez sortir d'affaires avec honneur , est-ce à l'égard du Notaire qui fera prêter l'argent ? car avec nous autres , on ne sçauroit parler trop précisément.

PERSILLET *à part.*

Voici un maître Compagnon ! (*se tournant vers Arlequin.* ) Ce que vous dites est de bon sens. Aussi prétends-je vous donner vingt-cinq mille écus pour vos peines. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Non. Vous êtes encore obscur.

PERSILLET.

Hé bien , cent mille francs ?

ARLEQUIN.

Vous ne faites que beguayer.

PERSILLET.

Quoy , cinquante mille écus ?

ARLEQUIN.

Cela commence à prendre forme de discours.

PERSILLET.

Je voy bien , mon Compere , que vous êtes butté à deux cens mille francs.

« Hé, Monsieur, que diroit-on de moy dans le monde, si je me passois à deux cent mille francs pour faire trouver un Million ? Hé sy, il faudroit que je fusse un fripon, un miserable. Graces au Ciel, jusqu'à present j'ay vécu avec un peu d'honneur ; & depuis que je suis en charge, je ne croy pas qu'on me puisse reprocher d'avoir jamais moins pris de reconnoissance que le tiers des sommes que j'ay fait prêter ; & si, quand ce sont des enfans de famille, cela va bien quelquefois à la moitié, oüi.

PERSILLET *à part.*

L'abominable homme !

ARLEQUIN.

Mais il vous faut tout dire. C'est que moyennant cela je fournis d'expediens à ceux qui empruntent, pour ne rendre jamais, si bon ne leur semble.

PERSILLET.

Malepeste, c'est bien quelque chose.

ARLEQUIN.

Quand vous me connoîtrez, vous verrez que je suis d'un bon usé & d'un bon commerce. Je puis me dire sans vanité le Medecin de toutes les fortunes délabrées du Royaume ; & dans ma profession je suis sans contredit le plus employé pour les affaires delicates.



PERSILLET.

Qu'appellez-vous, Monsieur, les affaires delicates?

ARLEQUIN.

Diable, vous demandez-là le fin de nôtre métier. Les affaires delicates, Monsieur, c'est de sçavoir à point nommé vieillir une hipoteque, corriger un testament, amaigrir une obligation, mettre sur pied une contre-lettre; & par-dessus cela avoir toujours de reserve plusieurs bons modeles de banqueroute. Rien n'est si couru presentement.

PERSILLET *à part.*

Voila justement ce que je cherche. (*au Notaire*) De la maniere doñt vous arrangez vos talens, je vous croy sans flaterie un des Notaires de Paris le mieux assorti.

ARLEQUIN.

Un peu de resolution & d'habitude m'ont mis dans la-passe où je suis.

PERSILLET.

Mais à propos de banqueroute, tenez-vous que cela puisse rétablir les mauvaises affaires d'un homme? Ce seroit un beau secret.

ARLEQUIN.

Il est infallible. C'est ce qu'on appelle l'Emetique des gens ruinez. Par exemple,

si vous étiez en cet état-là , le Ciel vous en preserve.

PERSILLET *à part.*

J'en suis plus près qu'on ne pense.

ARLEQUIN.

Il faudroit mettre du côté de l'épée le million que vous cherchez pour marier votre fille , acheter un Duché , & établir votre fils. Dans le credit où vous êtes, voila trois hameçons capables de prendre toutes les duppes de Paris : car afin que vous l'entendiez , quand on veut faire son coup , il faut être dans cette odeur de fortune & d'opulence.

PERSILLET.

Il ne faut donc pas attendre à l'extrémité.

ARLEQUIN.

Nenny, diable , nenny. Dés que le credit chancelle, il n'y a plus rien à faire. Mais quand tout vous rit , & que le monde est bien infatué de vos richesses , il faut prendre à toute main l'argent qu'on vous offre , faire grande dépense à l'ordinaire ; & puis un beau matin , après avoir mis tous vos meilleurs effets dans une cassette, déloger à petit bruit, & donner ordre à votre portier de dire à tout le monde qu'on ne sçait où vous êtes allé. A cette nouvelle , ceux qui ont prêté le million s'al-

larment , la frayeur les prend ; d'abord ils proposent de perdre le tiers de leur dû. A cela , mot , point de réponse. Ils s'assemblent ; ils vont , ils viennent , ils se tourmentent. A la fin , désolés de vôtre absence ; & ne sçachant sur quoy se vanger , ils font dire sous-main qu'ils perdront les deux tiers , si on veut assurer l'autre. Ho , quand ils se mettent comme cela à la raison , on entre en pourparler ; on écoute , on negocie ; & enfin après un bon contract bien & deüement homologué , vous revenez sur l'eau avec sept ou huit cens mille livres d'argent comptant , & tous vos meilleurs effets divertis. Un homme qui a cette prudence une seule fois en sa vie , n'est-il pas pour jamais au dessus de ses affaires ? Voila comme je parlerois à mon frere , si j'en avois un.

PERSILLET.

Ah , Monsieur de la Ressource , que vous êtes bien nommé , & que j'ay de graces à rendre au Ciel de m'avoir adressé un homme de vôtre probité & de vôtre experience !

ARLEQUIN.

Comment , Monsieur , mon discours vous auroit-il émeu ?

PERSILLET.

Il a bien fait plus. Il m'a tellement per-

suadé, que je croy qu'un bon pere de famille est obligé en conscience de faire banqueroute au moins une fois en sa vie, pour l'avantage de ses enfans. Il n'y a point à cela de milieu. . . . Allons, touchez-là. Il est trop juste de vous donner le tiers des sommes que vous me faites prêter. (*Ils se levent.*)

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, vous allez avoir le Million dans vingt-quatre heures.

PERSILLET.

Monfieur de la Ressource, le secret au moins, je vous en prie.

ARLEQUIN.

Il ne nous faut pas recommander cela Joüez seulement bien vôtre rôle; & quand je vous enverray quelqu'une de mes bonnes Bourses, ne marquez aucun besoin d'argent; & sur tout ne paroissez pas avoir aucune relation avec moy.

PERSILLET.

Laissez-moy faire.

ARLEQUIN.

Dans six semaines ou deux mois, vous conviendrez qu'une Banqueroute & un coup d'épée dans l'eau, ne sont quasi que la même chose.

PERSILLET.

## PERSILLET.

Dieu vous en veuille oüir. Du commencement je croyois cet homme-là un Fripon : mais ma foy il faut lui remettre l'honneur sur la tête , & demeurer d'accord qu'il a de grandes lumieres. ... Ah le bel esprit ! ( *voyant que le Notaire fait des civilitez à un Laquais.* ) Hé fy , Monsieur de la Ressource , vous mocquez-vous de faire des civilitez à ce Coquin-là ? Ce n'est qu'un Laquais.

## ARLEQUIN.

C'est pour cela que je prends mes mesures de loin. On ne sçait pas ce que ces Messieurs-là peuvent devenir un jour.





# SCENE

## DU PORTIER.

MAISTRE AMBROISE *Portier.*  
 ARLEQUIN *en Notaire.* LE  
 DOCTEUR, PIERROT & SCA-  
 RAMOUCHE *en Creanciers, ayant*  
*des Manteaux noirs qui leur traînent*  
*jusqu'à terre, & de grands Crêpes aux*  
*chapeaux.*

LE PORTIER.

**A** Qui en voulez-vous, Messieurs ?

ARLEQUIN,

Nous voudrions saluer Monsieur Per-  
 fillet.

LE PORTIER.

Il n'y est pas, Messieurs, il vient de  
 sortir.

ARLEQUIN.

Tu te moques, mon ami. Il n'y a  
 qu'un moment que je l'ay quitté.

LE PORTIER.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit parti.



ARLEQUIN.

Ecoutez , Maître Ambroise, je sçais bien que Monsieur est sorti : mais ( *en lui mettant un écu dans la main.* ) Je vous prie que nous lui puissions dire deux mots.

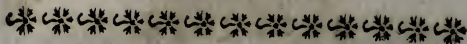
LE PORTIER *après avoir regardé l'écu qu'il a dans sa main.*

Monsieur y est toujourns pour les personnes de merite ; je ne renvoye que de petites gens, qui le viennent importuner.

LE DOCTEUR & PIERROT.

O , vous êtes trop honnête !





# SCENE

## DU PREST.

ARLEQUIN *en Notaire.* LE DOCTEUR, & les Creanciers. PERSILLET *assis dans un Fauteuil, devant son Bureau.*

ARLEQUIN.

**V**ous ne trouverez pas mauvais, Monsieur, que je vous presente les trois meilleurs Amis que j'aye au monde, & les trois plus riches hommes de Paris.

PERSILLET.

Que puis-je faire pour leur service ? Monsieur, ayez la bonté de vous asseoir. (*Ils se font des civilitez, & puis s'asseient.*)

LE DOCTEUR.

Monsieur, nous avons prié Monsieur de la Ressource de vouloir nous introduire chez vous, pour vous demander une grace que nous vous prions de ne nous pas refuser.

PERSILLET.

Si c'est chose possible, Monsieur, comptez sur moy à coup seur.

ARLEQUIN.

Ces Messieurs ayant appris que vous vouliez marier Mademoiselle vôtre Fille, donner une Charge considerable à Monsieur vôtre Fils, & acheter deux grandes Maisons dans la Place Royale. . . .

PERSILLET.

C'est ma Femme qui a la manie d'avoir beaucoup de plain pied ; car pour moy je me trouve assez bien logé. Mais dans le Ménage il faut avoir de certaines complaisances ; & cent mille écus plus ou moins à une Maison, ne valent pas la peine de faire piailler une Femme. (*Le Maître d'Hôtel apporte de l'Orgeade.*)

ARLEQUIN.

Ces Messieurs, comme je vous disois, ayant appris que vous vouliez pourvoir à toutes ces petites choses-là, viennent vous offrir un million ou douze cent mille livres, sçachant bien que leur argent ne peut être plus seurement placé.

PERSILLET.

Quant à la seureté, elle y est toute entiere. Mais je vous diray en amy, que j'ay encore quelque argent dans mes cofres, & que. . . .

LE DOCTEUR.

Oh, Monsieur, nous n'en sommes que trop persuadez.

UN LAQUAIS *entre, & dit à Persillet.*

Monfieur Rabajoye demande à vous parler.

PERSILLET.

Qui ?

LE LAQUAIS.

Monfieur Rabajoye, le Syndic des Fripiers.

PERSILLET.

Je me doute bien ce que c'est. Il me rapporte peut-être les quarante mille francs que j'ay prêté aux Fripiers pour faire des habits de Masque. Dites-lui qu'il revienne une autre fois, & que je fuis en compagnie.

LE DOCTEUR.

Mais Monfieur, que nous ne vous empêchions pas.

PERSILLET.

Voilà une plaifante bagatelle ! Laquais, ne vous avifez jamais de me venir interrompre pour des gueuferies de cette nature-là. Allez, qu'il revienne demain.

ARLEQUIN *fe tournant vers le Docteur.*

Ne vous ay-je pas bien dit que cet homme-là n'a que faire d'argent. (*Se tournant vers Persillet.*) Serois-je affez malheureux

pour que vous refusiez la proposition que je vous fais ?

PERSILLET.

Apparemment , Messieurs , vous me croyez plus mal dans mes affaires que je ne suis.

LE DOCTEUR.

A Dieu ne plaise que nous ayons cette pensée-là.

ARLEQUIN.

On sçait trop bien dans Paris que vous avez de l'argent par-dessus les yeux , & qu'au lieu d'emprunter, vous prêtez à tout le monde : mais quelquefois pour obliger on se fait violence.

PERSILLET.

A la considération de ces Messieurs , il n'y a rien que je ne fisse : mais . . .

ARLEQUIN.

Ah point de mais, Monsieur , s'il vous plaît ; faites-nous cette amitié-là.

COLOMBINE *entre.*

Monsieur, c'est vôtre Receveur de Cotteronde , qui demande quittance de quatorze mille francs qu'il vous a apporté ce matin.

PERSILLET.

Quoy ? pas un pauvre moment de repos en toute une journée ?

COLOMBINE.

Monfieur , c'eft qu'il fe fait tard , & il a cinq grandes lieues à faire.

PERSILLET *en colere.*

Hé ventrebleu , feray-je toute ma vie affaffiné d'argent ? A la fin il faudra que je m'enfuye pour éviter ces perfecutions. Voila un plaifant Maraut , de me donner la peine de figner pour quatorze mille francs : Allez , ma mie , allez ; au premier payement qu'il me fera , je lui donneray quittance.

COLOMBINE *s'en va.*

PERSILLET.

Maugrebleu du fat !

LE DOCTEUR.

Quel richeffe d'homme !

PERSILLET.

Meffieurs , je vous demande pardon de l'imprudence de mes gens.

ARLEQUIN *faisant feinte de s'en aller.*

Nous reviendrons , Monfieur , à une heure plus commo le.

PERSILLET.

Ça Meffieurs , que voulez-vous de moy ? En peu de mots , je vous pria , car il faut que je me rende au Bureau.

ARLEQUIN.

Ces Meffieurs vous conjurent de leur faire la charité de prendre leur argent , &



de leur en faire l'interêt au denier vingt-cinq.

PERSILLET *vers la Ressource.*

Mais sont-ils solvables pour douze cens mille francs ?

ARLEQUIN *bas à Persillet.*

Diable, Monsieur, vous gâtez tout le mystere. C'est à eux à demander si vous êtes solvable.

PERSILLET.

Vous avez raison.

ARLEQUIN *vers Scaramouche & le Docteur.*

Monsieur Persillet se divertit. Il demande, Messieurs, si vous le trouverez solvable pour douze cens mille francs.

LE DOCTEUR.

Faites-nous seulement la faveur de les prendre, & nous sommes trop contents.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur, ils vous prient de trop bonne grace pour les refuser.

PERSILLET.

Me le conseillez-vous, Monsieur de la Ressource ?

ARLEQUIN.

Si j'osois, je joindrois mes prieres à celles de ces Messieurs.

**PERSILLET** *touchant dans la main de la Ressource.*

N'en parlons plus , c'est une affaire faite. (*Se tournant vers Scaramouche & les autres.*) Messieurs , portez votre argent chez Monsieur de la Ressource ; faites dresser votre Contrat , & prenez vos mesures.

**ARLEQUIN.**

Quel employ souhaitez-vous que je donne à ces Messieurs ?

**LE DOCTEUR.**

Point si vous ne voulez. Monsieur est trop solvable.

**PERSILLET.**

Je n'abuseray pas , Messieurs , de votre honnêteté. (*vers la Ressource*) Mettez que c'est pour marier ma Fille , donner une Charge à mon Fils , acheter deux maisons dans la Place Royale , & le surplus pour l'acquisition du Duché de Heurtebise.

**LE DOCTEUR.**

En voila trop , Monsieur , en voila trop. Le Ciel vous comble pour jamais de prospérité & de joye.

**PERSILLET.**

Je ne ferois cela pour personne du monde. Mais puisque vous le souhaitez , & que Monsieur de la Ressource m'en prie. . .

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur, vous ne sortirez point.

PERSILLET.

Je ne vous laisseray pas là, Messieurs.

LE DOCTEUR.

Hé, Monsieur, de grace!

PERSILLET.

C'est du tems perdu ; je vous rendray ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

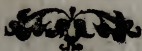
Retirons-nous vîtement, de peur d'être à charge.

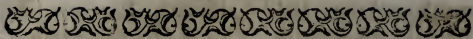
PERSILLET *revenant sur ses pas.*

St, st, st, Monsieur de la Ressource dites-moy je vous prie, d'où vient que ce Messieurs-là sont en grand deuil ?

ARLEQUIN *bas.*

'C'est qu'ils portent leur Argent en terre.





# S C E N E

## DE LA TOILETTE.

ISABZLLE *à la Toilette.* COLOM-  
BINE *la coëffant.*

ISABELLE.

**H**O, ne m'en parle point, Colombine; c'est un tres-grand malheur que nôtre naissance ne dépende pas de nous.

COLOMBINE.

O ça, avec vos pestes de morales, vous voila, Dieu mercy, coëffée tout de travers. Et de quoy diantre vous plaignez-vous? Vôtre pere est un Cresus. Vous avez plus d'amans qu'il n'y a d'heures à la journée. Sept ou huit fortes de maîtres vous siffent depuis le matin jusqu'au soir. Tel jour, tel habit. Trois bons laquais après vôtre queuë. Voila-t-il pas une fille bien malade pour se plaindre!

ISABELLE.

Il me semble que mon ascendant me promettoit quelque chose de plus.

COLOMBINE.

Que je vous en sçay bon gré avec vos

montans & vos descendans ! Vous êtes fille de vôtre pere , une fois ; il faut vous en tenir là malgré vous & vos dents.

ISABELLE.

C'est ce qui me désole , Colombine... ; Ah , si tu sçavois combien le nom de mon pere me mortifie ! Je me sens le cœur bien placé , j'ay l'ame d'une Princesse ; mon visage ne dément point mes sentimens , il n'y a que ce maudit nom de Persillet qui défigure tout mon merite.

COLOMBINE.

Hé bien , mariez-vous , c'est le moyen de changer de nom à coup seur.

ISABELLE.

Oùi , mais mon horoscope me fait peur du mariage.

COLOMBINE.

Faites-vous donc Religieuse.

ISABELLE.

Tu te moques de moy , Colombine. Religieuse avec le bien que j'ay ! A te dire le vray , si je trouvois un homme tel que je pourrois le souhaiter. . . .

COLOMBINE.

Un Empereur Romain , par exemple ?

ISABELLE.

Je ne dis pas peut-être que je n'écou- rasse une proposition.

C O L O M B I N E.

On vous en devoit de reste.

I S A B E L L E.

Je te jure que je n'ay aucune sensibilité pour l'homme , & que s'il en falloit venir là , la seule bien-seance du monde m'y entraîneroit.

C O L O M B I N E.

La pauvre petite ! Et mercy de moy, ne vous déferrez-vous jamais de vos jargons de précieuses ? Quand vous en viendrez-là , vous en ferez comme les autres. Mademoiselle je ne suis pas devine : mais je gagerois que vous avez le cœur encore plus tendre que moy : & si , je ne l'ay pas de bronze.

I S A B E L L E.

Tu crois cela , Colombine ?

C O L O M B I N E.

Oh , je croy que vous avez plus d'envie d'être mariée que moy. Vous en allez demeurer d'accord tout à l'heure. . . . More, apporte-moy un manteau , une écharpe, une perruque & un chapeau du frere de Mademoiselle. Pendant que nous sommes en liberté , il faut que je fasse la folle. Je veux faire un de ces soupirans du bel air.

I S A B E L L E.

Tu as des saillies impayables.



COLOMBINE.

Si j'avois le loisir, je serois trop drôle : mais ma foy il y a tant d'ouvrage pour moy au logis, que je n'ay pas le tems de rire.

ISABELLE.

Mais encore, comment t'appelleray-je ?

COLOMBINE.

Vous m'appellerez Chevalier. . . . O ça tenez-vous bien sur vos gardes. Je vous vais ma foy pouiser des fleurettes aussi franches. . . .

ISABELLE *rit.*

COLOMBINE.

Vous riez. Si Dieu m'avoit fait homme, j'aurois été un dangereux pendart. Allons, allons morbleu, des airs de conquête. More, ferme la porte de l'anti-chambre, de peur qu'on ne me vienne interrompre dans mes plaisirs. (*Elle sort un moment après, pour prendre une perruque d'homme.*)

ISABELLE *seule.*

Je ne pense pas que dans le monde il y ait une aussi folâtre creature. Après tout, elle a raison de ne point prendre de chagrin. C'est un poison pour ceux qui s'y abandonnent.

COLOMBINE *en habit de Cavalier.*

Ce n'est ma foy pas sans peine, Made-

moiselle, qu'on parvient à vôtre appartement.

ISABELLE.

Comment donc, Chevalier ?

COLOMBINE.

Si vôtre brutal de Portier avoit des chausses froncées, on le prendroit pour un Suisse. Sçavez-vous qu'il y a deux heures, au pied de la lettre, que je suis à vôtre porte, & que ce maroufle-là n'auroit point ouvert, si je ne m'étois avisé de dire que j'étois de vos parens ?

ISABELLE.

C'est à dire, Chevalier, que vous avez coqueté toute l'apresdinée, & que les deux heures à ma porte sont de vôtre invention.

COLOMBINE.

Tenez-moy pour un coquin si je vous mens. . . . . A propos vous ay-je dit que je vous aime ?

ISABELLE.

Cela n'est pas encore parvenu jusqu'à moy.

COLOMBINE.

Nous autres gens de Cour, nous sommes tellement dissipés, que tres-souvent il faut qu'on nous devine. . . . Vous avez pourtant d'assez bons petits airs ; & je vous trouve d'un fleury. . . . qui touche.

ISABELLE.

Ah fy, Chevalier, ne me regardez point. Je ne suis point aujourd'hui une personne. Tous mes airs sont déconcertez : voila deux nuits que je suis malade comme une bête, ce qu'on appelle à ne pas fermer l'œil. Vous croyez bien qu'on n'est pas jolie après une si grande déroutte de santé, & que l'insomnie n'a jamais accommodé un visage.

COLOMBINE.

Ah, pour le coup, Mademoiselle, vous vous mocquez de moy. Vous avez, Dieu me damne, plus de santé qu'il ne m'en faut. Tout ce que je crains, c'est que vôtre maladie ne soit au cœur. Aimable comme vous êtes, il n'est pas possible que vous n'ayez quelque passion dans l'ame.

ISABELLE.

Ah Chevalier, l'horrible mot ! A moy de la passion ?

COLOMBINE.

Ecoutez, si cela est, cachez-moy si bien mon rival, que je ne le découvre pas. Car je veux que cinq cent diables m'entraînent, si....

ISABELLE.

Quoy Chevalier, vous êtes jaloux ?

COLOMBINE.

Comme un diable, je n'ay que cette

bonne qualité-là . . . Ma belle, me ferez-vous soupirer encore long-tems ?

ISABELLE.

Vous n'avez pas encore commencé.

COLOMBINE.

Vous ne comptez donc cette visite-ci pour rien ? Prenez-vous du tabac quelque-fois. J'en ay qui fait honte à l'ambre.

ISABELLE.

Quelle grossiereté ! du tabac à des femmes !

COLOMBINE.

C'est pour vous montrer que je n'ay point de reserve avec vous. Quand vous donneray-je à souper chez Lamy ?

ISABELLE.

Vous perdez le respect, Chevalier. Une fille de ma qualité au Cabaret ?

COLOMBINE.

Ho, s'il vous plaît, Lamy n'est point un Cabaret ; c'est un Traiteur de consequence. J'en mene tous les jours chez lui d'aussi scrupuleuses que vous.

ISABELLE.

Quoy, des femmes sont assez sottes pour aller manger au Cabaret ?

COLOMBINE.

Si c'est une sottise, dites plutôt qu'il est des hommes assez sots pour y mener leurs femmes. Il n'y a pas de mode plus nou-

velle presentement. On commence à ac-  
coquiner les maris , à les mettre dans les  
parties ; comme ils se croient de tout , ils  
ne se défient de rien : cependant il y a des  
endroits où on ne les mene pas.

I S A B E L L E.

Mais pourquoy tant faire la guerre à ces  
pauvres maris ?

C O L O M B I N E.

C'est que la plupart sont des goulus, qui  
ne veulent de femmes que pour eux. Ils  
ont beau faire , on en croquera toujours  
quelques-unes à leur barbe. Pour moy je  
n'ay jamais fait de ces friponneries-là. Je  
n'en veux qu'aux filles.

I S A B E L L E.

Ce n'est pas le plus mauvais party.

C O L O M B I N E *en lui baisant la  
main.*

Ah , ma belle , qu'il me seroit doux d'é-  
mouvoir vôtre tendresse , & d'être l'objet  
de vos premiers feux !

I S A B E L L E.

Le sentez-vous comme vous le dites ?

C O L O M B I N E.

Le diable m'emporte si je ne donnois  
ma vie pour être aimé de vous.

I S A B E L L E.

Aime-t-on comme cela d'emblée, Che-  
valier ?

## COLOMBINE.

C'est la mode de la Cour ; & après tout je la crois la meilleure. . . . Ne m'amusez point.

## ISABELLE.

Vous voulez donc sçavoir à quoy vous en tenia ?

## COLOMBINE.

Je ne veux pas soupirer comme un Courtaut de boutique : mais je prétends que ma bonne foy doit m'épargner des démarches populaires, qui retardent l'amour, & qui ne le persuadent point. Ma chere, puisque mon cœur est plein de tout ce que vous valez. . . .

## ISABELLE.

Quelle flatterie ! Plus je calcule mon merite , moins je trouve d'endroits pour plaire,

COLOMBINE *en lui baisant la main.*

N'ayez pour tout talent que celui de m'aimer. C'est le lien des cœurs, c'est par là que mon ame comblée s'expliquera toujours trop foiblement, & de sa tendresse & de sa reconnoissance. (*Isabelle soupire.*) Un soupir ! c'est déjà quelque chose. (*Se jettant à ses pieds.*) Charmante Belle, confirmez par un aveu sincere ce que vos regards languissans me disent si tendrement : Joignez aux promesses des yeux l'assuran-



ce de la voix. (*En se passionnant.*) Un mot, ma chere, un seul mot de vôte belle bouche...

ISABELLE *en se retournant amoureuxment.*

Ah fy donc, Colombine : quel dommage que tu ne sois point garçon !

COLOMBINE *se relevant.*

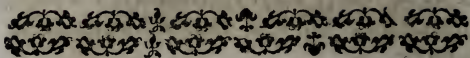
Ne vous avois-je pas bien dit que vous n'étiez pas de bronze. Vrayment ce seroit bien autre chose si j'étois homme. (*On frappe un peu rudement à la porte ; & Colombine dit, en jettant brusquement son just-au-corps & son manteau :*) Qui diantre ose tabourer comme cela à nôtre porte ? On n'a jamais un pauvre quart-d'heure de plaisir tout de suite. Qui est-ce qui frappe-là ? Cascaret ?

LE LAQUAIS.

C'est le Maître à chanter de Mademoiselle.

COLOMBINE.

Que le Diable l'emporte avec sa Musique. (*An Laquais.*) Va le faire monter. (*A Isabelle.*) A propos, c'est vôte Pere qui envoie un Maître à chanter, pour sçavoir si vous aimez Cinthio. Vous sçavez comme il faut le rembarrer.



# S C E N E

D U

## MAISTRE A CHANTER.

ARLEQUIN *en Maître à Chanter,*  
*avec un just' au corps galonné, une écharpe*  
*dorée, une épée à son côté, des gants à*  
*frange d'or, & suivi de son Garçon, qui*  
*porte un Theorbe. ISABELLE, CO-*  
 LOMBINE.

ARLEQUIN.

**N**E viens-je point, Mademoiselle, à  
 une heure incommode ?

ISABELLE.

Les Maîtres à chanter sont sans conse-  
 quence, & on peut les recevoir à la Toi-  
 lette.

ARLEQUIN.

C'est nôtre plus beau privilege.

COLOMBINE.

Vos trois Louïs d'or par mois valent  
 encore mieux que cela. Prenez un siege,  
 Monsieur Fredonniere.

ARLEQUIN *tire un siege , & dit  
tout bas à Isabelle.*

Monsieur Cinthio m'a prié de recevoir  
une Lettre pour lui.

ISABELLE *feignant de n'avoir rien  
entendu.*

Chantons je vous prie quelque chose de  
gay ; car je sors d'une migraine qui m'a  
desolée. Mais je vous trouve d'un grand  
propre , Monsieur Fredonniere.

ARLEQUIN.

Nous avons beau faire , nous ne serons  
jamais si bien mis que les Maîtres à dan-  
ser.

COLOMBINE.

Joly comme vous êtes , il vous faut un  
carosse.

ARLEQUIN.

Ne pensez pas rire. Je marchande celui  
d'un Comedien , qui est assurément le  
mieux étoffé de Paris. (*à Isabelle bas*).  
Cette Lettre pour Monsieur Cinthio ?

ISABELLE,

Que machonnez-vous-là entre vos dents ?

ARLEQUIN.

Je demande si vous ne voulez pas chan-  
ter cette belle Sabarande lutée ?

ISABELLE.

Je n'iray jamais jusques-là , je suis trop  
enrhumée.

ARLEQUIN.

Oh , vous irez de reste, c'est une octave douce. ( *Se tournant vers son valet.* ) Accordez vôtre Theorbe.

ISABELLE.

C'est donc un vray Concert , puisque vous amenez de vos amis ?

ARLEQUIN

Point du tout. Est-ce que nous ne sommes pas d'assez bonne maison pour faire jouier nos valets ? Il accompagne assez joliment. Touchez vôtre Ami la re. La , la , la . . . Plus haut . . . Bon, voila qui est fort bien. Allons , Mademoiselle. ( *Il bat la mesure.* ) La , la , lou , la. ( *Il commence une notte ou deux en forme de basse-continue.* ) Allons, partez. Fo , fo, fo . . . Diable, vous manquez la mesure , prenez garde à cela, s'il vous plaît. C'est tout l'agrément de la Musique. Allons , à cette fois-ci. Hé lon lan la , la li , la lou. ( *Se retournant vers son valet.* ) Hé ventrebleu, mon ami, vous n'entrez point dans le mode. Donnez-moy mon Theobe. Si vous continuez comme cela , je ne feray jamais rien de vous. ( *Il prend son Theorbe.* ) Ça cette fois-cy tout de bon. *Il bat la mesure du manche de son Theobe.* Lon lan la la lou la lou. Hé partez donc , partez. ( *tout bas* ) La Lettre pour Monsieur Cinthio ?

ISABELLE.

ISABELLE.

Je ne chante point la lettre , je chante la note.

ARLEQUIN.

Fo fo fo. . . folastre Amour , que tes plaisirs sont droles !

ISABELLE.

Monsieur Fredonniere, remettons cela à une autre fois : je n'ay point aujourd'hui le cœur à la Musique.

COLOMBINE.

Oh ! ma foy la leçon ne sera pas perdue. Monsieur Fredonniere, je m'en vais chanter pour Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers.

COLOMBINE.

Si vous montriez pour rien , je serois une de vos meilleures Ecolieres.

ARLEQUIN.

Nous ne prenons jamais d'argent des Suivantes.

COLOMBINE.

Ça voyons. Fo fo fo. . .

ARLEQUIN.

Vous voila fort bien dans le ton.

COLOMBINE.

Vous allez bien entendre autre chose. Chantons ensemble. *Ensemble.* Folastre Amour , que tes plaisirs sont drôles. . .

## ARLEQUIN.

De par tous les Diables ! voila ma chanterelle rompuë. (*Se tournant vers Isabelle*) Mademoiselle, Monsieur Cinthio m'a dit que vous me donneriez une Lettre pour lui.

## ISABELLE.

Une Fille de ma qualité s'emporte rarement : Mais vous meriteriez, Monsieur le Chanteur, que je vous fisse étriller par tablature. Qui vous a fait assez insolent pour me demander une Lettre ? Ay-je jamais écrit à personne ?

## ARLEQUIN.

Madame, je n'entre point là-dedans, je ne fais que l'office d'ami.

## ISABELLE.

Colombine, faites un peu descendre mon Pere.

## ARLEQUIN.

Ouf !

## ISABELLE.

Il est bon qu'on lui apprenne la maniere dont on regale ces sortes de Messagers.

## COLOMBINE.

N'avez-vous point de conscience, Mademoiselle, de faire tant de vacarme pour rien ? Pourquoi aller rompre la tête à Monsieur vôtre Pere de toutes ces drogues-là ? Une fois, vous n'écrivez à personne.



ISABELLE.

Oh pour cela , non.

COLOMBINE.

Allez , Monsieur Fredonniere , dites à l'homme qui vous envoie , qu'il est un fou , & que ma Maîtresse n'écrit point de Lettres.

ISABELLE.

Laquais , prenez-moy ce coquin-là , & me l'étrillez d'importance.

ARLEQUIN.

Mademoiselle , je vous demande pardon.

COLOMBINE à *Arlequin*.

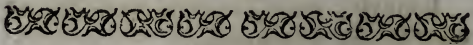
Ce sont de ces petits feux qui passent. Elle ne vous aura pas plutôt fait donner vingt coups de bâton , qu'elle n'y songer plus.

DEUX LAQUAIS, *qui sont Pasquariel & Pierrot.*

Qu'est-ce qu'il y a ? Allons , allons , étrillons cet homme-ci ?

*Les Laquais vont sur Arlequin , chacun d'eux tenant un bâton à la main. Arlequin court d'un côté & d'autre pour tâcher de gagner la porte , & les Laquais à mesure qu'ils le joignent levent le bâton sur lui , qui s'exquive si adroitement , que le coup retombe toujours sur l'un des deux Laquais. Après deux ou trois repetitions*

*du même lazzi , les Laquais se mettent en colere l'un contre l'autre , & cessant de poursuivre Arlequin , se battent entr'eux à grands coups de bâton ; Arlequin se sert de l'occasion , gagne la porte , & en sortant chante : Folâtre Amour , que tes plaisirs sont droles !*



# SCENE

DE LA

## BANQUEROUTE.

PERSILLET, EULARIA.

PERSILLET.

**A**Llons , ma chere femme , voici le grand jour où il faut faire connoître que vous avez autant de cœur , que de naissance. O ça , ma Mie , parions à cœur ouvert. Vous sentez-vous assez de courage pour entreprendre une Banqueroute en femme de qualité , & pour la soutenir jusqu'au bout avec honneur ? Diable , ne m'allez pas faire ici un affront. Ces grandes actions-là ne se font

à deux fois ; c'est la fermeté d'ame couronne.

EULARIA.

Depuis que je suis mariée , j'ay fait ce semble , avec assez de hauteur , tout que j'ay entrepris.

PERSILLET.

Il est vray, ma Mour, mais retâtez encore un peu vôtre resolution. Ne vous laisserez-vous point attendrir au vacarme de ces bonnes gens qui nous ont prêté leur argent ! Si vous êtes pitoyable , la Banqueroute est flambée. A ce métier-ci il faut une ame plus dure que l'acier. C'est ce que Monsieur de la Ressource m'a recommandé si charitablement dans nôtre dernière conférence. Que nous sommes heureux, mon petit cœur , d'être tombez entre les mains d'un si honnête homme !

EULARIA.

Que ne profitez-vous vîtement des bonnes instructions qu'il vous a données ?

PERSILLET.

J'ay déjà enlevé tous mes effets dans ma Cassette.

EULARIA.

Et moy j'ay fait davantage , car toute la maison est demeublée , & à la faveur de la nuit je vais mettre nos Balots en secreté. *Elle s'en va.*

PERSILLET.

Allez, ma Mie, allez; je suis persuadé que le Ciel secondera nos intentions. Car en tout ceci nous ne songeons qu'à établir nos enfans, & à vivre doucement le reste de nos jours, selon nôtre condition.

COLOMBINE *arrive.*PERSILLET *à Colombine.*

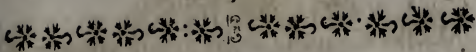
Souviens-toy de faire donner adroitement nos Creanciers dans le panneau; sur tout ne manque pas de leur dire que mes affaires sont tres-mauvaises, qu'on ne me reverra jamais à Paris; que si une fois.....

COLOMBINE.

Hé que diantre, faut-il me rebattre toujours la même chose? est-ce que je n'entends pas à demi mot? Faites aussi bien vôtre devoir que je feray le mien, tout le monde sera content.

PERSILLET.

Oh, si la chose reüssit, compte sur vingt mille francs, comme s'ils étoient dans ton coffre. Adieu ma Mie, jouë ton rôle comme il faut.



# SCENE

## DÈS CREANCIERS.

LE PORTIER, COLOMBINE,  
LE DOCTEUR, & plusieurs  
Creanciers.

COLOMBINE.

**H**E, à qui diable en voulez vous, de  
martyriser comme cela ce pauvre Portier ?

LE DOCTEUR.

Nous voulons sçavoir où est son Maître.

COLOMBINE.

Que vous êtes simple ! Il n'en sçait pas  
plus que moy.

LE DOCTEUR.

Quoy ? vous ne sçavez point où est  
Monsieur Perfillet ?

COLOMBINE.

De la vitesse dont il est parti, il faut  
que le Diable l'ait emporté. Je ne m'en  
soucierois gueres si j'étois payée de mes  
gages.

LE DOCTEUR.

Quoy, il emporte les gages à cette pau-  
vre fille ?

COLOMBINE.

Lâche Coquin ! Depuis trois ans que je suis à ton service. . . . Si je te tenois je te mangerois le cœur.

LE DOCTEUR.

Douceinent, ma Mie, doucement, il nous fait encore plus de tort qu'à vous.

COLOMBINE.

Ah, vous en parlez bien à vôtre aise, Messieurs ; il ne vous en coute que de l'argent, mais moy je perds ma jeunesse... Ah, si on avoit seulement pendu une trentaine de ces gueux-là, pour servir d'exemple, je ne serois peut-être pas à la misere où je me vois : Oh la Justice n'a point de sang aux ongles.

LE DOCTEUR.

Hé bien ; faisons pendre celui-ci ?

COLOMBINE.

C'est de la moutarde aprésdinée, il vaudroit bien mieux le poursuivre & l'arrête : quand il se verroit pris, on en tireroit pied ou aîle.

ARLEQUIN *en Notaire arrive tout effaré.*

Ah, Messieurs, si ce qu'on dit est vray, nous sommes perdus.

COLOMBINE *se jettant à son cou  
en pleurant.*

Ah mon pauvre Cousin il n'est que trop vray.



ARLEQUIN.

Quoy, il a fait Banqueroute ?

LE DOCTEUR.

Il n'y a rien de plus certain, il n'a pas laissé un clou dans sa maison.

ARLEQUIN.

A moy ! m'avoir volé deux cens mille francs ! Cette affaire-là me ruine de fond en comble. Helas, c'est ce que j'ay amassé en toute ma vie avec bien de l'honneur & bien de la peine.

COLOMBINE.

Au lieu de toutes vos lamentations, il vaudroit mieux prendre des mesures pour sauver quelque chose devant que la Justice y fourre son nez.

LE DOCTEUR.

Et s'il a tout enlevé, comment faire ?

ARLEQUIN.

Si vous me voulez garder le secret, nous partagerons entre nous pour trois cens tant de mille livres d'effets que j'ay entre mes mains ; & cela ira bien à quatre cens mille francs.

LE DOCTEUR.

Ce seroit toujous quelque chose que de sauver le tiers.

COLOMBINE.

Helas, je voudrois tenir le quart de mes gages, sans compter tout mon tems per-

du. Mais Monsieur de la Ressource , ce que vous avez entre vos mains est-il bon & solide.

## ARLEQUIN.

Cela fleure comme baume. Ce sont des Actes , les noms & la somme en blanc, que nous pouvons appliquer à nôtre profit.

## LE DOCTEUR.

Il ne faut pas negliger cela.

## COLOMBINE.

Messieurs , que j'y aye ma part , au moins.

## ARLEQUIN.

Vous n'ignorez pas que plusieurs personnes ont entrepris d'emmener à leur dépens la Riviere d'Ourq à Paris , dans la veüe de vendre l'eau bien chere à ceux qui en ont besoin. Monsieur Perfillet faisoit état que cela lui vaudroit plus d'un million. Pour cela il a fallu faire de grandes dépenses pour sa part , & il a avancé quatre cent mille livres , dont il se doit rembourser sur la premiere eau qui sera vendüe. Et comme la presse y sera grande, il m'a mis entre les mains des Contrats de vente , le nom & la somme en blanc, pour les remplir quand il se presentera des Marchands , jusqu'à la concurrence des quatre cens mille francs. Vous voyez

bien que c'est de l'or en barre , & qu'il faut vîtement nous en rendre les maîtres.

LE DOCTEUR.

Mais si Perfillet a d'autres dettes ?

ARLEQUIN.

Comme je suis le maître des dettes, nous serons toujourns les premiers Creanciers.

COLOMBINE.

Dans les deroutes , il n'est que de sauver quelque chose.

LE DOCTEUR.

Qu'en dites-vous , Monsieur de la Res-  
source ?

ARLEQUIN.

Ma foy , tout bien considéré , je serois d'avis de perdre les deux tiers pour sauver l'autre ; c'est ma maxime en fait de Banqueroute.

LE DOCTEUR.

C'est beaucoup perdre !

COLOMBINE.

C'est encore bien pis de ne rien avoir du tout.

ARLEQUIN.

Hé. . . si l'eau se vend bien , comme je n'en doute pas , nous retirerons peut-être toute nôtre somme. Voyez, Messieurs,

Les plus habiles sont ceux qui sçavent perdre à propos.

LE DOCTEUR.

Faites donc comme pour vous , Monsieur de la Ressource , & dressez le Contrat , nous allons le signer chez vous tout à l'heure.

COLOMBINE.

Cela est pourtant bien rude , de perdre son bien à la fleur de son âge. (*En parlant à la Ressource.* ) Cousin , nous n'avons point trop mal mené cela , ce me semble ?

ARLEQUIN.

Tu vois , ma pauvre Cousine , combien il faut jouer de rôles pour amasser quelque chose dans la vie. Pendant que l'affaire est chaude , je m'en vais vîtement faire signer nos Duppes , pour porter le Contrat à Monsieur Persillet.

COLOMBINE.

Tu n'as point perdu ta journée.



SCENE

DE LA CASSETTE.

PASQUARIEL, PERSILLET.

PASQUARIEL *tout épouvanté.*

AH Monsieur ! Monsieur, tout est perdu, tout est perdu, tout est perdu.

PERSILLET.

Comment donc ? les Archers sont-ils en campagne ? Me veut-on prendre prisonnier ?

PASQUARIEL.

Mon pauvre Maître ! qu'allez-vous devenir ?

PERSILLET.

Parle donc.

PASQUARIEL.

Pauvre homme !

PERSILLET.

Hé par tous les diables, ne me diras-tu point. ....

PASQUARIEL.

Non, Monsieur, devinez-le, je n'ay pas la force de le dire.

PERSILLET.

Est-ce que ma femme est morte !

PASQUARIEL.

Le Ciel ne vous aime pas assez pour cela.

PERSILLET.

C'est ma fille, peut-être ?

PASQUARIEL.

Plût à Dieu ! ce seroit un mariage d'épargné.

PERSILLET.

Vous verrez qu'on aura tué mon fils Persillet en duel ; car depuis qu'il est Gentlehomme, il a toujours l'épée à la main.

PASQUARIEL.

Il vaudroit mieux pour vous. . . .

PERSILLET.

Acheve donc.

PASQUARIEL.

Il vaudroit mieux que toute vôtre race fût perduë, que vôtre Cassette.

PERSILLET.

Ma Cassette est perduë !

PASQUARIEL.

Oùï, le Prevôt s'en est saisi, & a emmené le Maître d'Hôtel en Prison.

PERSILLET *se tirant aux cheveux, crie*  
*comme un desesperé.*

Ma femme ? ma femme ? ma femme ? nous sommes perdus ! Que deviendras-tu famille des Persillets ? Ma Cassette entre les mains de la Justice !



EULARIA *toute étonnée arrive.*

Quel vacarme & quel bruit viens-je d'entendre ?

PERSILLET *allant au devant d'elle.*

Mamour , nous sommes ruinez !

EULARIA.

Nous sommes ruinez ?

PERSILLET.

Oùï , mon cœur , sans ressource. Ma Cassette est entre les mains d'un Prevôt.

COLOMBINE *arrive.*

Voila bien du tintamarre dans une maison où l'on ne devoit songer qu'à rire !

PERSILLET.

Ah Colombine !

COLOMBINE.

Hé pourquoy diantre tant de pleurs ? Est-ce pour n'avoir gagné que neuf cens mille francs à vôtre Banqueroute ? voila bien de quoy se fâcher ! Une autre fois vous en ferez une meilleure. Il faut bien commencer par quelque chose.

PERSILLET.

Ma Cassette perduë ?

MEZZETIN *entre tout joyeux en dansant.*

Ah Monsieur ! que de joye, que de plaisirs , que d'allegresse !

*Le Banqueroutier.*

PERSILLET.

At-on retrouvé ma Cassette ?

MEZZETIN.

Vôtre Cassette est trouvée , on l'a fait rendre au Prevôt.

PERSILLET à *Eularia.*

Ma femme , la tête lui tourne.

MEZZETIN.

Monfieur , envoyez chez Pecour en diligence , & le priez de vous venir montrer une Courante & un Menuet.

EULARIA.

Il est ivre assurément.

MEZZETIN.

Vîte , Monfieur, un Tapiffier, un Traiteur, & des Violons.

COLOMBINE à *part.*

Il ne jouë point mal son rôle.

MEZZETIN.

Il n'y a point de tems à perdre , Monfieur. Faites-vous raser , & prenez du linge blanc , car vous êtes à la veille du plus grand honneur qui vous puiſſe arriver.

COLOMSINE à *Mezzetin.*

N'embarraſſe point comme cela Monfieur , dis tout d'un coup ce que c'est.

MEZZETIN à *Persillet.*

Puiſque vous le voulez ſçavoir, un Prince avec tout ſon païs n'est qu'à cent pas d'ici qui demande vôtre fille en mariage.

Voilà deux de ses Courtifans qu'il envoie pour ſçavoir ſ'il ſera bien reçu.

COLOMBINE.

Oh, Monsieur, il faut que cela ſoit vrai ; car l'horofcope de vôtre fille l'a prédit mot à mot.

PERSILLET à *Eularia*.

Vous voyez, ma femme, ce que c'eſt de donner de l'éducation aux filles. Tôt ou tard cela leur fait du bien. (*Se tournant vers Mezzetin.*) Et comment s'appelle ce Prince-là.

MEZZETIN.

J'ay bien eu de la peine à le découvrir, car toutes ſes gens ne parlent que par ſignes. Ils m'ont pourtant dit, que c'eſt le Prince de Chimere. Ah Monsieur, la belle Nobleſſe qu'il a à ſa ſuite ! Feray-je entrer ces deux Envoyez ?

COLOMBINE.

Voilà une belle demande !

EULARIA.

Je m'en vais diſpoſer ma fille à cette entreveuë.

COLOMBINE à *Persillet*.

Où ça, Monsieur, une autre fois prendrez-vous des mes Almanachs, & n'eſt-il pas vrai que vous êtes né coeſſé ? Car à vuë d'œil le Ciel ſe mêle de vos affaires. A peine gagnez-vous un Million par une

Banqueroute, que voila un Prince qui demande vôtre fille en mariage.

P E R S I L L E T.

J'avois pourtant resolu de la donner à un homme de Robe.

C O L O M B I N E.

La belle emplette que vous auriez fait là ! Hé mort de ma vie , songez-vous au plaisir que vous aurez quand on vous dira : Monsieur, c'est un Page de son Altesse vôtre fille qui vient sçavoir comme vous avez passé la nuit ? Ma foy , c'est quelque chose de bien doux d'avoir de pareils mesfagers à son réveil ! Vous aurez beau dire, jamais Secretaire du Roy n'est parvenu là.

*ISABELLE entresuivie de trois Laquais.*

P E R S I L L E T.

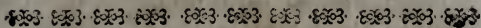
Ma fille , à vos airs & à vos manieres, j'ay toujors remarqué que le sang des Persillets étoit destiné à quelque chose de grand. Un Prince vous veut avoir pour femme. Si j'y consens , ma mie , vous ne m'en dédirez pas ?

*ISABELLE avec un air de modestie.*

Moy , un Prince !

P E R S I L L E T.

Mon Dieu ! commençons toujors par là , dans la suite si vous devenez veuve nous ferons quelque chose de mieux.



# SCENE

## DES AMBASSADEURS,

PERSILLEET , EULARIA , COLOMBINE , ISABELLE. PASQUARIEL. & MEZZETIN *en Ambassadeurs, montez sur deux animaux extraordinaires. Ils descendent & font une Scene de postures , & après plusieurs grimaces , ils dansent autour de Persillet.*

### COLOMBINE.

**S**I le Prince ressemble aux Ambassadeurs , vôtre fille sera trop heureuse ; ces gens n'aiment que la joye. (*Les Ambassadeurs recommencent à danser.*)

### PERSILLET.

Voila des corps bien agiles !

### COLOMBINE.

A vôtre place , je ne balancerois point, je marierois ma fille en ce pais-là.

### PERSILLET.

Il est bon de sçavoir à quelles conditions.

### COLOMBINE.

A leur phisionomie je ne les crois pas interessez. Apparemment il n'en veulent qu'au merite d'Isabelle.

PERSILLET.

Sur ce pied-là , ils sont les tres-bien venus. (*Se tournant vers Enlaria.*) Ma femme , voila un grand honneur pour nôtre famille. Mais comment sçavoir ce que ces Messieurs veulent dire ?

COLOMBINE.

Il n'y a qu'à les regarder. Par leurs gestes , ils parlent aussi bon François que vous.

PERSILLET.

Est-il possible ?

ISABELLE.

Tu entens donc par signe tout ce qu'on veut dire ?

COLOMBINE.

C'est la plus mignonne de toutes les langues , & qui épargne plus de sottises à l'oreille.

PERSILLET.

Que les hommes seroient heureux si toutes les femmes parloient cette langue-là ! Ne sçauroit-on sçavoir par qui le pais de Chimere est habité ?

COLOMBINE.

Oh , ils vous diront le reste.

*Les Ambassadeurs font entendre par signe qu'il est habité par ces Allemans , par des François , par des Italiens , & par des Espagnols.*



PERSILLET.

Que diable cela veut-il dire ?

COLOMBINE.

Ah ! la jolie langue ! ( *Se tournant vers Persillet.* ) Ils disent , Monsieur , que leurs Etats ne sont peuplez que d'Allemands , de François , d'Italiens , d'Espagnols , & d'autres Nations fantasques & visionnaires.

EULARIA.

Oh , tu te moques.

COLOMBINE.

Nenny, ma foy, je ne me moque point. Quand ils étendent comme cela leurs bras, c'est pour montrer qu'il leur vient des gens de tous pays & de toutes professions. Tenez, vous voyez bien qu'ils en conviennent. En faisant comme cela de la main, ils figurent des Allemands qui ont des cheveux droits comme des chandelles. Quand ils badinent de leur peigne, & remettent brusquement leur chapeau, ce sont les François qu'ils copient ; les Italiens avec la Guitare, & les Espagnols par cette Brette qui menace le Ciel. Bon ! un enfant d'un an entendroit cela,

PERSILLET.

Je suis charmé de leur jargon.

COLOMBINE.

Vous en sçavez autant que moy dans un quart-d'heure.

PERSILLET.

Prends garde, Colombine, voila ces Messieurs qui reparlent.

COLOMBINE.

Pour cette fois là, vous ne sçaurez point ce qu'ils disent.

PERSILLET.

Sont-ce des ordures ?

COLOMBINE.

Oh que non.

ISABELLE.

Pourquoy donc ce mystere ?

COLOMBINE.

C'est que ce gros joufflu me demande....

PERSILLET.

Quoy ?

COLOMBINE.

Il me demande, si....

PERSILLET.

Hè bien....

COLOMBINE.

Si je veux l'épouser.

PERSILLET.

Allez, sottte, ils vous font trop d'honneur. Il n'y a pas à barguigner là-dessus, faites-leur connoître que vous en êtes ravie.

COLOMBINE.

Je pense qu'il s'en doute bien. Mais, Madame y consentira-t-elle ?

EULARIA.

De tout mon cœur , on fera' les deux Nôces à la fois.

COLOMBINE.

Messieurs, vous n'avez qu'à faire entrer le Prince , vôtre affaire est faite , autant vaut. (*Les Ambassadeurs sortent en faisant des grimaces.*)

COLOMBINE à Isabelle.

C'est ma foy ce coup-ci , Mademoiselle, que vous serés mariée à vôtre gré, mais qu'avés-vous, vous me paroissés toute chagrine.

ISABELLE.

Je ne suis point chagrine. Mais j'apprehende d'avoir de méchantes heures dans un pais où je ne connois personne. Chez mon pere j'ay le plaisir d'assembler des gens d'esprit deux fois la semaine.

COLOMBINE.

Qui vous empêchera d'en faire autant ? Voulez-vous sçavoir un secret infailible pour attirer les habiles gens à coup seur ? Vous n'avez qu'à distribuer des jettons d'argent à chaque assemblée.

ISABELLE.

Et tu crois avec des jettons. . . .

COLOMBINE.

Je croy que cela les fera venir de cent lieües. Vous ne sçavez donc pas que c'est l'éperon des beaux Esprits.

*Le Prince & les Ambassadeurs entrent avec des Instrumens ridicules.*

ISABELLE *en regardant Eularia.*

Madame , le bel Equipage !

*Le Char du Prince avance. Mezzetin & Pasquariel font des civilitéz , après quoy Persillet lui fait une grande reverence , & lui dit :*

PERSILLET.

Apparemment , vôtre Altesse fait plus de cas de la naissance que du bien , puis qu'elle pense à ma fille. Sa fortune est mediocre , mais grace au Ciel elle est acquise par les bonnes voyes. A cette heure que ma Cassette est retrouvée , elle sera Princesse à bons titres. ( *Le Prince se met en colere.* )

COLOMBINE.

Ah, Monsieur ! que dites-vous là ? vous offensez le Prince : Ne voyez-vous pas qu'il se met en colere quand on lui parle d'argent ?

PERSILLET.

Il prendra donc ma fille pour rien !

COLOMBINE.

Tenez , entendez-vous pas ce que cela veut dire ?

PERSILLET.

Non.

COLOMBINE.

## COLOMBINE.

Par toutes les marques qu'il fait sur les côtures de son habit, il dit qu'il se contente de cent mille écus pour acheter des livrées à la Françoisë. Vous voyez bien que c'est prendre vôtre fille pour rien. (*Se tournant vers Isabelle.*) Ah, ma Princesse, que vous serez heureuse!

## ISABELLE.

Quel triste bonheur de vivre avec un homme qui ne parle point!

## COLOMBINE.

Vraiment! il ne se fera que trop entendre. Ne vous y trompez pas au moins, ces Nations-là sont plus avisées que nous. En France les hommes ne font que babiller jusqu'au jour de la Nôce; aussi quand ils sont mariez ils n'ont plus rien à dire à leurs femmes. Ici c'est tout le contraire. On ne parle point pendant qu'on fait l'amour; mais le Contrat n'est pas plûtôt signé que la tendresse joue son jeu sans discontinuation.

## ISABELLE.

L'aimable coûtume!

## COLOMBINE.

Commençons par signer le Contrat. (*vers Perfillet*) Allons, Monsieur, ne manquez pas cette affaire-ci, on n'a pas toujours des Princes sous sa couppe. Avec

trois cens mille francs , vôtre fille n'étoit le fait que d'un homme de Robe.

PERSILLET.

Il est vray.

COLOMBINE.

Signez donc. (*Persillet signe. Aurelio descend de son Char, & rend la Cassette à Persillet, qu'il dit avoir enlevé au Prevôt qui s'en étoit emparé.*)

PERSILLET.

Ma Cassette ! Ah ! le digne Gendre !

ARLEQUIN *embrassant Aurelio.*

Nicodeme , mon cher fils , & l'unique heritier de mon vaste Empire Chimerique , enfin vous aurez une femme. Mais apprenez qu'il en est des femmes ainsi que des billets de Lotterie , de mille à peine en trouve-t-on un bon. C'est ce qui a fait une telle impression sur mon esprit , que je n'ay jamais voulu me marier , de peur que portant mes mains à ma tête , je ne fusse obligé de m'écrier avec le Philosophe de l'antiquité : *Omnia bona mecum porto.* Presentement que vous avez franchi le pas , il ne me reste plus qu'un avis à vous donner ; c'est d'en user envers vôtre femme , comme on en use envers la Tapisserie pour la garantir des vers & de la poussiere ; c'est à dire que de tems en tems il faut bien la battre pour la mieux



conserver. ( *à Isabelle* ) Je vous felicite, Mademoiselle , de ce que vous allez épouser le plus joli & le mieux fait de tous les hommes. Et j'ose dire , sans flatter mon fils Nicodeme, que s'il pouvoit gagner sur lui de n'être point brutal , yvrogne & débauché , ce seroit un homme accompli. ( *à Persillet* ) Vous en serez content , Monsieur Persillet , & il ne me resteroit rien à souhaiter pour l'accomplissement de ma joye , si les loix de vôtre país étoient conformes à celles de mon Roïaume, qui n'obligent pas les peres à nourrir les enfans, parce que dans l'incertitude des choses du monde , on pourroit le plus souvent y être trompé. ( *vers Aurelio* ) Adieu , mon cher fils Nicodeme , embrassez ma chancelante paternité. Je vous laisse à regret dans ces lieux : vous regnerez toujourns dans ma memoire ; & vous serez après la gloire ce que j'aimeray le mieux. ( *Il s'en va.* )

LE DOCTEUR *suivi de plusieurs Archers arrive , veut faire emprisonner Persillet pour le million qu'il lui a prêté. Aurelio se fait connoître , & dit au Docteur son pere , qui vient d'épouser la fille de Monsieur Persillet , & qu'ainsi les interêts sont communs. Le Docteur renvoye les Archers. Mezzetin chante les paroles suivantes ,*


*sur l'air de l'Entrée des Pastres de l'Opera  
de Roland.*

Pour vivre heureux, *bis.*  
N'ayez pour objet de vos vœux  
Que les ris & les jeux.  
Suivez ce train, *bis.*

Quand on devient vieux & mal sain,  
On le voudroit en vain.

Aimez, contentez vos desirs :  
Mais si l'on rit de vos soupirs,  
Cherchez d'autres plaisirs.

Prenez du vin, *bis.*  
C'est un contepoison divin  
Pour chasser le chagrin.  
C'est ainsi que soir & matin  
En use Mezzetin.

  
C'est la douceur,  
Qui gagne le cœur,  
Et qui tient sans peine en vigueur  
Une amoureuse ardeur.  
Mais la fierté  
D'une beauté  
Avec même facilité  
Remet en liberté.

L'Amant qu'on traite fièrement,  
S'il ne rompt son engagement,  
Mérite son tourment.  
Qu'un verre plein  
Toujours en main,  
Vous tienne lieu de la Catin  
Dont le cœur est mutin.  
Pour jouir d'un heureux destin  
Ainsi fait Mezzetin.

*Fin du Banqueroutier.*

LA  
PRECAUTION  
INUTILE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theatre par Monsieur D\*\*\* &  
representée pour la premiere fois par  
les Comediens Italiens du Roy dans leur  
Hôtel de Bourgogne, le cinquième jour  
de Mars 1692.

## ACTEURS.

GAUFICHON, Amant d'Isabelle.

COLOMBINE, Sœur de Gaufichon.

MARINETTE, Servante de Gaufichon.

PASQUARIEL, } Valets de Gau-  
PIERROT, } fichon.

LE DOCTEUR, Futur Epoux de  
Colombine.

LEANDRE, Amant de Colombine.

ISABELLE, Cousine de Leandre.

MEZZETIN, } Valets de Leandre.  
ARLEQUIN. }

*Un Cocher.*

*Une Porteuse d'eau.*

*Une Cuisinière.*

*Un Crocheteur.*

*Deux Notaires.*

*Deux Laquais.*

*Le Baron des Fourneaux.*

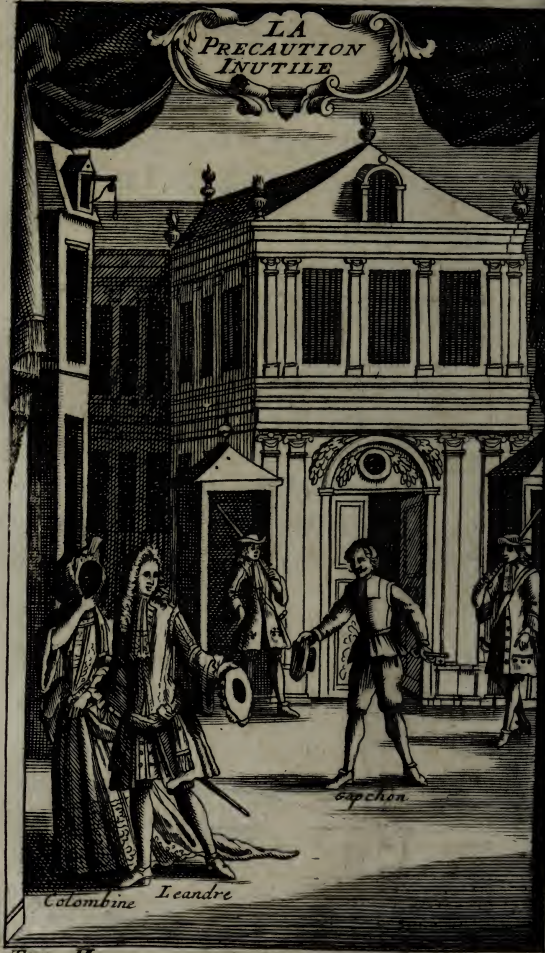
*Un Marchand Anglois.*

*Un Cocher.*

*La Scene est à Paris.*



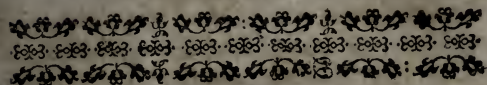
*LA  
PRECAUTION  
INUTILE*



*Colombine Leandre*

*Capuchon*





L A

# PRECAUTION INUTILE.

---

## ACTE I. SCENE I.

*Le Theatre represente l'Appartement  
d'Isabelle.*

ISABELLE, COLOMBINE, GAU-  
FICHON. LE DOCTEUR *assis.*  
MEZZETIN, & PIERROT *debout.*

ISABELLE.

**J'**AY grand' peur qu'à la fin nos Confe-  
rences ne degenerent en conversations  
languissantes, puis qu'en toute l'apresdi-  
née personne n'a voulu s'expliquer sur l'a-  
me des bêtes. Je ne m'erige point en fille  
de decision : mais, n'en déplaise à Descar-  
tes il falloit qu'il eût l'esprit en écharpe

E iiiij

quand il a soutenu que les bêtes n'ont point d'ames, & que ce sont des machines qui n'agissent que par ressorts. Quoy? mon chien, mon chien Citron n'est si sensible ny raisonnable? & les caresses qu'il me fait ne partiroient point d'un véritable principe d'amitié? Je devisagerois la Philosophie en personne, si elle m'osoit faire une si brutale proposition. La seule fidelité de mon chien vaut mieux, selon moy, que la raison de tous les hommes ensemble.

C O L O M B I N E.

Vous ne sçavez donc pas, Mademoiselle, qu'il ne faut qu'être ou Philosophe ou Docteur, pour avoir la cervelle demontée?

G A U F I C H O N.

Ma sœur, songez-vous que demain vous serez la femme d'un Docteur?

C O L O M B I N E.

Ce sont de petites chaleurs de foye qui n'offensent point nôtre amitié. Les chiens pour cela n'en sont pas moins des machines.

L E A N D R E.

Et moy, si j'étois fille, un homme auroit cent mille livres de rente, que je ne l'épouserois pas s'il étoit de cette maudite opinion-là.

G A U F I C H O N *d'un air brusque & se levant de dessus son siege.*

Comment dites-vous cela, Monsieur,

Quoy que vous soyez chez vôtre Cousine, apprenez qu'il faut parler sans choquer le monde.

ISABELLE.

Ah point de chaleurs, Messieurs, je vous en conjure. Prenons plutôt quelque autre matiere où personne ne s'interesse.

COLOMBINE.

Et pour éviter les partialitez de Philosophie, disons chacun nôtre avis sur la chose qui nous paroîtra la plus difficile.

PIERROT.

Je l'ay pargué trouvée tout au premier coup. Tenez, la chose la plus difficile à un Valet, c'est d'être payé de ses gages.

LE DOCTEUR.

Maraut ! si je prens un bâton, je vous apprendray. . .

PIERROT.

Est-ce que ce n'est pas ici une Academie, où les habiles gens parlent tant que bon leur semble ?

ISABELLE.

Je suis persuadée que rien au monde n'est si difficile que de trouver un mary sans défaut.

GAUFICHON.

Bon ! voila pour mon compte.

ISABELLE.

Ecoutez, je suis de bonne foy, je dis les

choses comme je les pense. Vous êtes un fort galant homme, aimant la dépense & les honnêtes plaisirs : mais sur le chapitre des femmes, vous avez quelquefois de certaines nuances d'humeur un peu trop brunes. Sans ce petit défaut-là vous seriez incomparable. Comme je dois être vôtre femme, je vous parle à cœur ouvert.

COLOMBINE.

Mon frere, vous ne sçauriez vous fâcher ; Mademoiselle vous parle avec une grande délicatesse.

ISABELLE *à Colombine.*

Et vous, ma chere Belle, ne direz-vous point vôtre sentiment.

COLOMBINE.

Je n'ay pas encore grand usage du monde ; mais rien ne me paroît plus difficile que de refuser son cœur à un galant homme, qui tâche de le meriter par des soins assidus, & par une attache desinteressée.

ISABELLE.

Elle a raison ; & il est impossible de rien trouver de plus juste.

GAUFICHON *vers le Docteur.*

Il me semble que ma sœur se declare assez ouvertement pour vous.

COLOMBINE.

Vous rêvez, mon frere ! une fille sage ne se declare pour personne, & ce que

j'en dis n'est que par maniere de conversation.

LE DOCTEUR.

La modestie , la modestie !

MEZZETIN.

Vous n'y entendez rien , tous, tant que vous êtes. La chose presentement la plus difficile , c'est de trouver de l'argent à emprunter.

ISABELLE.

Leandre nous écouterait-il sans rien dire ?

LEANDRE.

Pour moy , je suis convaincu que la chose la plus difficile est de contraindre l'inclination d'une fille raisonnable , & qu'un homme est un fol quand il se met en tête de l'enfermer pour en venir à bout.

GAUFICHON *d'un air de colere,*  
*& se tournant vers Leandre.*

Monsieur le Fanfaron, est-ce pour m'insulter que vous tenez un pareil discours ? Sçachez , ventrebleu , que je destine ma sœur à Monsieur le Docteur Balouard , & que trente Plumets comme vous ne la détourneront pas d'un aussi bon rencontre.

ISABELLE.

Oh, pour le coup, Monsieur Gausfichon, vos manieres sont trop emportées.

LEANDRE.

Je suis perdu , Mademoiselle , si vous ne me défendez.



ISABELLE.

Quoy ? contre tous venans & sans aucune raison , vous prenez l'affirmative ?

GAUFICHON.

Je prens tout ce qu'il faut prendre: mais je ne veux point être pris pour duppe , & un homme est un fat quand il n'est pas le maistre de sa famille.

COLOMBINE.

Mon frere vous extravaguez.

GAUFICHON.

Ma petite sœur , plus de commerce s'il vous plaist avec tant de beaux esprits. Alons viste , regagnez la maison. Monsieur le Docteur je vous la confie. (*Le Docteur presente la main à Colombine.*)

COLONBINE *d'un air de mepris.*

Je marche fort bien toute seule , Monsieur. (*prenant congé d'Isabelle , & la baisant.*) Je suis fâchée , ma chere Demoiselle , d'un si bizarre contretemps. Il faut esperer que l'esprit de mon frere se mourira. (*Colomb. & le Docteur se retirent.*)

ISABELLE *à part.*

Nous y allons donner bon ordre. (*à Gaufichon*) Monsieur Gaufichon , souffrez que je vous dise , que je suis tres mal édifée de vos manieres , & que vos brusqueries me donnent beaucoup à penser. Quoy ? si je suis vôtre femme , & qu'une mouche

VOUS



vous passe devant les yeux , vous m'enfermerez comme vous enfermez vôtre Sœur?

GAUFICHON.

Quand vous serez ma femme , s'il vous prend en gré d'estre folle , je prendray , moy, des mesures pour vous en empêcher.

LEANDRE.

Monsieur est sincere.

GAUFICHON.

Quant à ma Sœur , il ne vous déplaira pas que je la fasse observer de près jusqu'au moment de ses nôces , qui sera tout au plus tard demain au soir. Mes mesures sont si bien prises , que je défie Messieurs du grand air d'en approcher.

ISABELLE.

Monsieur, vous prenez le train de faire rire le monde à vos dépens. Apprenez de moy , que la garde d'une femme est de toutes les précautions la plus inutile , & que dans une Ville comme Paris, il se passe bien des choses en vingt-quatre heures.

GAUFICHON.

Il ne s'y passera mardy rien avec un homme aussi clair-voyant que moy. De la maniere que ma maison sera baricadée , les Blondins n'ont qu'à s'y frotter. ( *Il s'en va.* )

MEZZETIN.

Il y a plus d'une demie heure que je perds

patience. Ah ! quel plaisir d'en faire tâter à un Baricadeur de maisons !

I S A B E L L E.

Le pauvre homme est à plaindre. Il s'est mis en tête que pour s'assurer d'une femme il faut la garder à vue. Comme je dois l'épouser, je serois bien-aise de le guerir de sa manie.

L E A N D R E.

La chose n'est pas impossible. Sa Sœur est aimable, & si je pouvois trouver les moyens de lui plaire, je me ferois un grand plaisir de la souffler au Docteur.

M E Z Z E T I N.

S'il ne faut que des moyens, je vous en fourniray une montagne. Malgré les sentinelles qui gardent sa maison, j'y feray entrer des gens qui le desoleront ; & si demain au soir vous n'êtes pas le mary de sa Sœur, tenez-moy pour le plus indigne fourbe. . . . (*vers Isabelle*) Mademoiselle vous nous prêterez la main.

I S A B E L L E.

Comptez sur moy hardiment.

M E Z Z E T I N.

Allons, il n'y a pas un moment à perdre. Je m'en vais prendre, en passant, un nommé Arlequin mon associé. Avec le secours de cet homme-là, vous allez diablement rire. Oh ! les femmes de

Paris ne s'enferment pas comme cela à la clef.

---

SCENE II.

*Le Theatre represente la rue.*

ARLEQUIN à moitié yvre, GAUFICHON.

ARLEQUIN *sans voir Gausfichon.*

**A** Llons, voila qui est fait, plus de commerce, plus de commerce avec des yvrognes. Encore, quand un ami ne boit que trois ou quatre pintes de vin pour se defalterer, ah, patience : mais, mardy, passer toute sa vie, ouy toute sa vie au Cabaret comme un yvrogne ; oh, vous en aurez menti, Monsieur Mezzetin ; & des à present voila la société rompuë, rompuë, ce qu'on appelle rompuë. Aussi-bien, le métier de fourbe produit beaucoup d'étrivieres, & tres-peu d'argent. J'aime mieux chercher quelque condition paisible, où je puisse roaler cette malheureuse vie avec plus de repos. Car c'est mardy le repos qui fait que l'homme se repose, & que. . .  
(*Appercevant Gausfichon.*) Voici une espede de Bourgeois, qui seroit peut-être bien.

mon affaire. Observons son humeur & sa contenance. (*Il embrasse un Chassis de la Décoration pour se soutenir.*)

GAUFICHON *sans appercevoir*  
*Arlequin.*

Ouais ! de la manière que tout le monde en parle , c'est donc quelque chose de bien terrible que de garder une femme ? Oh , je pretends moy , apprendre aujourd'hui à tout le monde qu'il n'est rien de plus facile , & que la seule foiblesse des hommes rend les femmes orgueilleuses & insupportables. C'est pour n'en pas avoir le démenti , que j'ay envoyé chercher un Maçon & un Serrurier , pour faire boucher tous les endroits de ma maison par où l'on peut m'insulter. En ces rencontres-cy la défiance est la mère de la sûreté. (*Il s'en va.*)

ARLEQUIN.

Oh, que je ne me fourre pas dans cette peste de condition-là ! Pour un homme vêtu de noir , je n'ay jamais vu un si fantasque personnage. Et par où diable sa maison pourra-t-elle respirer , s'il en fait boucher tous les trous ? (*apercevant Mezzetin.*) Que le Diable t'emporte. D'où viens-tu ?

MEZZETIN.

Tais-toy yvrogne.

ARLEQUIN.

Yvrogne ? il y a deux jours que je n'ay ny bu ny mangé.

MEZZETIN.

Tais-toy, te dis-je , j'ay fait ta fortune, & c'est hazard si nous n'allons en carrosse de cette affaire-cy.

ARLEQUIN.

Dieu nous preserve seulement d'aller en charette , ce ne sera pas mal-gagné.

MEZZETIN.

Il y a un certain bourru qui enferme sa Sœur pour empêcher qu'on ne luy parle de mariage. En un mot comme en cent , j'ay promis à Leandrie que demain elle seroit sa femme. Après cela nous serons riches ; car c'est le plus liberal homme.....

ARLEQUIN.

Comment est fait cet honneste Geolier-là ?

MEZZETIN.

C'est un grand petit homme , qui a un rabat blanc , un manteau noir , & une perruque blonde.

ARLEQUIN.

Justement ! c'est luy qui vient de passer par là. Il cherche un Masson & un Serrurier pour calfeutrer toute sa maison.

MEZZETIN.

Un Masson & un Serrurier ? Ah , vite ,



mon pauvre Arlequin, & vite. Voilà dix pistoles chacun qui nous sautent au collet. Courons nous habiller brusquement en Masson & en Serrurier. (*Ils s'en vont.*)

---

### SCENE III.

COLOMBINE, PASQUARIEL,  
GAUFICHON *en dedans.*

COLOMBINE.

**T**E voila bien échauffé, Pasquariel,  
d'où viens-tu?

PASQUARIEL.

Monlieur m'a defendu de vous le dire,  
je viens pourtant de chercher un Masson  
& un Serrurier.

COLOMBINE.

Ne sçais-tu point ce qu'il en veut faire?

PASQUARIEL.

Non, mais je voudrois sçavoir où il est.

GAUFICHON *appelle Pasquariel.*

COLOMBINE.

Cours au devant de lui. Je m'en vais  
me cacher pour entendre plus facilement  
ce qu'ils diront. (*Elle se retire, & Gau-  
fichon entre.*)

PASQUARIEL *allant au devant  
de Gaufichon.*

Monfieur, je vous cherche à pied & à



cheval, pour vous avertir que ce Masson & ce Serrurier font là-bas.

GAUFICHON.

Faites-les vîtement entrer, & sur tout empêche ma Sœur d'approcher d'ici jusqu'à ce qu'ils soient sortis; c'est une curieuse Poulette, dont on ne scauroit trop se défier.

*Arrivent* ARLEQUIN *en Masson,*  
& MEZZETIN *en Serrurier.*

GAUFICHON.

Mes enfans, soyez les bien-venus.

ARLEQUIN.

Pour un autre que pour vous, Monsieur, nous n'aurions jamais quitté l'Attelier.

MEZZETIN.

Est-on pas bien-aïse d'obliger par fois d'honnête monde?

GAUFICHON.

Je vous en remercie de bien bon cœur. Ecoutez, mes amis, ma besogne est fort pressée.

ARLEQUIN.

Hé bien, Monsieur, il s'y faut mettre, Pour moy, paroles ne puent point, j'achevè une chose à privé; je n'en ay pas encore pour la moitié de l'autre semaine.

GAUFICHON.

Ce n'est pas là mon compte. Il faut tour à l'heure me boucher des soupiraux de ca-

ve, & une porte de jardin. Mais si cela n'est achevé ce soir, je n'ay que faire de vous.

MEZZETIN.

Allons, Compere, allons, Monsieur est bon vivant. Pourvu que l'Ouvrier gagne honnestement sa petite vie, qu'importe avec qui ?

GAUFICHON *vers le Serrurier.*

Et vous mon Maistre, n'auriez-vous point cinq ou six bonnes grilles de fenestres toutes prestes à poser ? Mais il faudroit que ce fust d'un bon gros fer.

ARLEQUIN.

C'est vôtre vray homme, Monsieur, il ferre toutes les Prisons de Paris.

GAUFICHON.

N'auriez-vous point aussi une petite plaque de fer percée à jour, pour boucher l'évier de ma Cuisine ? Mais il faudroit que les trous fussent si petits, qu'on n'y pust faire passer ny lettres ny billets.

MEZZETIN.

Voila bien du service que vous demandez-là. Je forgeray bien la plaque de fer : mais je n'ay encore jamais mis ny lettre ny billet sur l'Enclume.

GAUFICHON.

Il faut que je vous ouvre mon cœur. Mettez vos chapeaux, Messieurs, je vous en prie ; mettez sans façon.

ARLEQUIN & MEZZETIN *ensemble.*

Pour vous obeir , Monsieur.

GAUFICHON.

J'ay chez moy une Sœur aimable & riche.

MEZZETIN.

Apparemment vous ne manquez pas de chalants ?

GAUFICHON.

Je la veux marier à un de mes amis, véritablement un peu âgé , mais d'ailleurs un fort honneste homme.

ARLEQUIN.

Monsieur , ne vous y trompez pas , au moins. La vieilleffe ne ragoûte gueres une jeune fille.

GAUFICHON.

On m'a averti que de certains étourdis rodent autour de ma maison pour luy faire tenir des lettres, & pour tâcher de l'enlever.

MEZZETIN.

Franchement les jeunes gens sont entreprenans.

GAUFICHON.

Pour éviter ce malheur , je veux mettre de bonnes grilles aux fenestres qui donnent sur la ruë , boucher tous les soupiraux , même la porte du jardin , & tenir ma drolesse si étroitement enfermée , que personne ne puisse l'aborder.

M E Z Z E T I N.

Monfieur , nous avez-vous fait venir ici pour nous faire pendre ?

G A U F I C H O N.

Comment donc ?

A R L E Q U I N.

Quoy ? vous ne fçavez pas que la Police la fait mettre une pancarte aux coins des ruës , qui défend fur peine de la vie à tous Ouvriers , de prêter la main à enfermer des filles ou des femmes , à caufe que ces droelles-là d'aucunes fois fe jettent la tête la premiere par les fenêtres d'un grenier.

M E Z Z E T I N.

Bon ! Il y en a bien une qui a eu la malice de fe precipiter d'un troifième étage fur une charetée de foin , pour faire accroire que fon mary lui avoit rompu le col.

A R L E Q U I N.

Tout franc , ces oileaux-là fe plaifent à leur liberté. Sans cela on n'en a pas de joye.

G A U F I C H O N.

Ah ! la méchante vermine !

M E Z Z E T I N.

Je ferois à vôtre fervice fans cette maudite pancarte. Mais la Justice eft fiere , & veut être obeïe.

G A U F I C H O N.

N'en déplaise à la Justice , voila un

reglement bien cruel. Quoy ? Il ne m'est pas permis de gouverner ma Sœur à ma mode ? Ah ! que les femmes sont heureuses à Paris !

ARLEQUIN.

C'est bien pis , Monsieur, on nous pend haut & court, quand j'en'allons pas renoncer à la Justice ceux qui font de ces méchans coups-là.

GAUFICHON.

Mes amis , vous ne voudriez pas me perdre ?

MEZZÉTIN *tirant à part Gaufichon.*

Voulez-vous me croire, Monsieur ? Donnez une dizaine de pistoles à ce misérable-la ; vous lui fermerez la bouche. Tous les Maçons n'ont ny foy ny loy ; & un gueux comme cela , ne demanderoit pas mieux que de vous faire piece.

GAUFICHON *à Mezzetin.*

Tu as raison. Il ne faut pas pour dix pistoles s'attirer une méchante affaire. Tiens , prends le soin de le contenter.

MEZZÉTIN.

Je m'en vais les lui donner sans faire semblant de rien. (*Ils sortent en faisant des reverences.*)

GAUFICHON *seul.*

Sur ce pied-là, je conviens que les femmes ont raison de faire enrager les hommes.



ARLEQUIN *revenant.*

Je viens vous remercier, Monsieur, de votre honnêteté.

GAUFICHON.

Tu te moques, mon enfant, cela ne vaut pas la peine.

ARLEQUIN *le tire par la manche, & lui dit à l'oreille :*

Dites-moy, Monsieur, avez-vous donné quelque chose à ce Belître de Serrurier ?

GAUFICHON.

Non, il ne m'a rien demandé.

ARLEQUIN.

Tant pis ! c'est hazard si ce Coquin n'est allez renoncer chez le Commissaire tout ce qu'il vous a entendu dire.

GAUFICHON.

Auroit-il bien l'ame assez noire ?

ARLEQUIN.

Il n'a pas tenu à lui que son pere n'ait été roüé vif. C'est le plus abominable homme que la terre ait jamais porté. Ecoutez, vous ne feriez point trop mal d'appaiser cet enragé-là. Il ne faut pas vous flatter, il n'y a plus de quartier presentement pour ceux qui enserment les femmes. La Justice ne demanderoit pas mieux que de succer un homme riche comme vous. Ce que j'en dis moy; vous pouvez croire. . . .

GAUFICHON



GAUFICHON *lui donnant de l'argent.*

Pour ne pas faire de jalousie donnez-lui aussi dix pistoles, mais après cela ne me trahissez pas.

ARLEQUIN.

Mon Camarade & moy, Monsieur, sur l'honneur nous ne craignons personne. Et sy ! seroit-ce avoir de la conscience, de prendre de l'argent d'un homme pour se mocquer de lui ? Ah ! que vous êtes heureux d'être tombé entre nos mains ! Il y a mille fripons qui ne s'en tiendroient pas-là non. (*Il s'en va.*)

GAUFICHON.

Encore, n'est-ce pas tout perdre de sortir d'un borbier pour vingt pistoles.

COLOMBINE *sortant de l'endroit où elle s'étoit cachée.*

Apparemment, mon Frere, vous vendez vôtre maison pour faire une Conciergerie ; car je vous entens parler de grilles de fer, de portes bouchées, & d'autres ouvrages qui sentent beaucoup la prison.

GAUFICHON.

Ma chere Sœur, je vous crois une fille tres-sage, tres-honnête, & tres-raisonnable ; mais avec tout cela, ma mie, il n'est point deffendu de prendre ses petites seuretez.

## COLOMBINE.

La meilleure que vous pouvez prendre avec une fille de mon humeur & de mon caractère, c'est de me donner en garde à moy-même ; autrement vous courrez grand risque d'être la duppe de vos sentinelles & de vos barreaux de fer. Hé, bon Dieu, avez-vous déjà oublié les oracles de Moliere, qui vous a dit si précifément :

— *Les verroux & les grilles  
Ne font pas la vertu des femmes & des filles.*  
& après des avis si salutaires vous ne mettez point d'eau dans vôtre vin ?

PASQUARIEL *arrivant tout effaré.*

Monsieur, je viens de sauver la vie à un pauvre Marchand de bas d'Angleterre. Ay-je mal-fait ?

GAUFICHON.

Tout au contraire.

PASQUARIEL.

Cinq ou six canailles vêtues de noir, comme vous pouvez l'être, l'ont pris au collet, & lui ont donné mille coups. Moy, comme j'ay vu qu'on assommoit ce pauvre homme, je l'ay fait entrer dans la Cour, & leur ay poussé la porte au nez.

COLOMBINE.

Vous avez tres-bien fait.

GAUFICHON.

Ne sçait-on point les noms de ces misérables-là ?

PASQUARIEL.

Nos Voisins disent que ce sont les Jurez  
Bâtiens de Paris. . . . hélas , vous m'enten-  
dez bien , ceux qui vendent des bas.

GAUFICHON.

Et bien ?

PASQUARIEL.

Ces droles-là prétendent à cause. . . .  
parce que. . . Et puis. . . Je vous dis, Mon-  
sieur , que sans moy il seroit arrivé mort  
d'homme.

GAUFICHON.

Va le faire monter. S'il a quelque chose de  
beau , j'en feray présent à ma Sœur ; car  
ma joye souveraine est de la voir propre.

COLOMBINE.

Et la mienne seroit de vous voir un peu  
plus raisonnable.

---

## SCENE IV.

MEZZETIN *en Marchand Anglois,*  
GAUFICHON , COLOMBINE.

MEZZETIN *baragouinant.*

JE demande pardon , Monsieur , de mon  
hardiessé que je prendre de refugier moy  
dans vos maison.

GAUFICHON.

Vous m'avez fait plaisir.

COLOMBINE.

Mon pauvre Monsieur , quelle disgrâce vous vient d'arriver là - bas dans nôtre rue ?

MEZZETIN.

Pas ain grand chose , Mamifelle. L'ais ain petit difran que j'avir avec le Marchand Bonnetier , qui vouloir confisquer mon marchandise pour pritexte que n'y avoir point de commerce avec l'Ingilterre.

COLOMBINE.

Fy , ce sont des brutaux. Voyez je vous prie , empêcher un pauvre Etranger de gagner sa vie !

GAUFICHON.

Avez-vous-là quelque chose d'extraordinairement beau ?

MEZZETIN.

Dans tous les magasins du monde vous ne trouver pas d'aussi bon ouvrage , ny d'ain plis beau couleur.

COLOMBINE *après en avoir regardé une paire.*

Ah , mon Frere , qu'ils sont beaux & fins ! (*vers le Marchand.*) Monsieur , combien les vendez-vous la paire ?

MEZZETIN.

Vous ne point marchandir ? Et bien , à cause de li guerre , je vous vendre le paire qué quarante-cinq sols.

GAUFICHON.

Il se mocque. J'ay vu vendre autrefois ces bas-là six écus , & même jusqu'à deux Louis d'or.

COLOMBINE.

Ne seroit-ce point aussi des bas dérobez ?

GAUFICHON.

Et pourquoy , ma Sœur , faire affront à ce pauvre Marchand ?

MEZZETIN.

Pour que vous connoître que j'avois ain bon conscience , & mon marchandise n'ê-tre point dérobée , tenez , Mamiselle, fela mon Litte de voiture de mon Corrispondant. (*à Colombine bas.*) C'est une Lettre de Monsieur Leandre.

COLOMBINE *lit la Lettre bas.*

*Mon cœur veritablement amoureux se fait un plaisir de tromper la vigilance de ceux qui vous gardent.*

GAUFICHON *regardant les bas.*

Ceux-ci me paroissent un peu plus gros.

COLOMBINE *continuant de lire.*

*Pour peu que vous correspondiez à ma tendresse , l'amour me fournira des moyens infailibles pour vous délivrer bien-tôt du Frere qui vous obsede , & du Docteur qu'on vous destine.*

MEZZETIN.

Tenez , sti douzaine être fort bien égal,

Monfir, & vous l'y point trouver à redir.

GAUFICHON.

Non plus que vous, ma Sœur, je ne comprends pas comme ce pauvre homme peut donner ses bas à si bon marché. Je vous prie, que je voye la Lettre de voiture.

COLOMBINE *refusant de la donner.*

Vous ne connoîtrez rien au chiffre ny au baragouin.

GAUFICHON.

J'en ay bien démêlé d'autres.

COLOMBINE *refusant toujours de donner le papier.*

Je vous dis, mon frere, que sans être de leur negoce, on n'y peut rien comprendre. (*Elle veut rendre le papier à Mezzetin, & dans le tems qu'elle lui donne, Gaufichon le prend.*)

GAUFICHON.

Voyons si je n'y comprendray rien.

*Pendant qu'il ouvre le papier, Mezzetin s'en va d'un côté, & Colombine de l'autre.*

GAUFICHON *lit.*

*Mon cœur véritablement amoureux se fait un plaisir de tromper la vigilance de ceux qui vous gardent. Pour peu que vous correspondiez à ma tendresse, l'amour me fournira des moyens infailibles pour vous délivrer bien-tôt du frere qui vous obsede, &*



du Docteur qu'on vous destine. Le Porteur vous dira qui je suis. (Après avoir lû il se voit seul, & dit :) Les chiffres & le baragouin sont pourtant fort intelligibles. (Faisant des reflexions.) Un Marchand maltraité devant ma porte ! Des bas couleur de feu à quarante-cinq sols la paire ! Une Lettre de Voiture ! Qui diable ne donneroit pas dans des panneaux si adroitement tendus ? Ah ! maudite ville de Paris ! Il n'y a que toy au monde qui fournisse des inventions si diaboliques. Nous verrons quelle bonne emplâtre ma Sœur mettra sur cette lettre-ci.

## SCENE V.

GAUFICHON, LE DOCTEUR.

GAUFICHON *appercevant le Docteur, met la lettre de Leandre dans sa poche, & dit à part.*

**T**Achons de nous contenir devant Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Monsieur Gaufichon, vous voyez un homme qui meurt d'impatience d'être votre beau-frere,

GAUFICHON.

La carrière ne sera pas encore bien longue. Je me flatte que demain au soir vous serez au comble de vos vœux.

PASQUARIEL *tirant Gausfichon à part.*

La Porteuse d'eau, Monsieur, frappe à la porte. La laisseray-je entrer ?

GAUFICHON.

Maraut, veux-tu que nous mourions de soif ? Ce n'est pas à ces gens-là qu'il faut refuser la porte.

PASQUARIEL.

Il n'entrera pas une mouche que par votre ordre. (*Il s'en va, & la Porteuse d'eau entre.*)

LE DOCTEUR.

Je ne sçay comment reconnoître l'amitié que Mademoiselle votre Sœur a pour moy.

GAUFICHON.

Ma Sœur est une bonne fille, qui aimera toujours ce qu'elle aimera une fois.

LE DOCTEUR.

Je lui ay fait faire un carosse, des meubles, un équipage ; enfin je n'ay rien épargné pour lui plaire. Entre nous, elle pourroit épouser un homme plus jeune ; mais je suis sûr. . . .

GAUFICHON.

Vous mocquez-vous, Monsieur ? Vous

avez mille bons endroits qui reparent votre âge ; & ma Sœur est trop heureuse....

LE DOCTEUR.

Ne nous flatons point. Mon meilleur endroit est ma fortune. Mais si l'on peut se rendre supportable avec de l'argent....

GAUFICHON.

Cela n'y nuit pas.

LE DOCTEUR.

Hé bien, comptez que je lui donne tout mon bien par Contrat de mariage.

GAUFICHON.

La belle passion ! Les jeunes gens n'aiment point comme cela.

PIERROT *en Porteuse d'eau, heurte rudement le Docteur avec ses seaux, & se dit à Gaufichon.*

Monsieur, vous avez là un Galefretier à votre porte ; si ce n'étoit votre respect, je lui accommoderois un soufflet sur le visage. Il vous en faut, ma foy, des filles pour battiffoier.

GAUFICHON.

Ne vois-tu pas bien, Dame Claude, que c'est un folâtre ?

PIERROT.

Qu'il aille folâtrer avec des Drues qui le trouveront bon. Tout franc, je n'aime point qu'ils se sarvent de leurs mains. Il

semble avis à ce Maroufle-là , qu'il n'y a qu'à se baisser & en prendre.

PASQUARIEL à Pierrat.

Allons, vilaine Chocailon, sortez d'ici, vous importunez Monsieur.

PIERROT.

Infame Sac-à-vin , tu as la hardiesse de frapper une femme grosse ? Un Commissaire , un Commissaire ?

*En se tirillant l'un l'autre , la Porteuse d'eau laisse tomber son bonnet & une Lettre que Gaufichon ramasse.*

GAUFICHON.

De l'écriture de ma Sœur ! Pasquariel, qu'on arrête cette Porteuse d'eau, & qu'on l'enferme.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'elle a dérobé quelque chose ?

GAUFICHON.

C'est bien pis. Maraude ! me faire à moy de ces affronts-là !

LE DOCTEUR.

Ne sçauray-je point le sujet de vôtre chagrin ?

GAUFICHON.

Tres-volontiers. Qu'on appelle ma Sœur. (*Se tournant vers le Docteur.*) Ah , mon cher amy , le Ciel m'afflige par d'étranges endroits. (*A Colombine qui paroît.*) Nous avons besoin de vous , Mademoiselle ,

pour l'éclaircissement d'un mystère où vous avez quelque part. (*Il lui donne la lettre qui étoit tombée du bonnet de la Portense d'eau.*) Tenez, vous n'aurez pas de peine à connoître vôtre écriture.

COLOMBINE à part & surprise.

Mon billet entre les mains de mon frere ! Il faut ici joüier de tête. (*Vers son frere d'un air serein & tranquille.*) Il ne me faut pas donner la question pour me faire convenir que ce billet est de ma main. Oüi, mon frere, je l'ay écrit, je l'ay dû écrire, & vous m'en devriez remercier. (*Elle lui rend fierement le billet.*)

GAUFICHON.

Peut-être n'ay-je pas bien lû. (*Il lit tout haut le billet.*)

*Vos sentimens, Monsieur, sont trop sincerés, & vôtre passion trop honnête pour n'y pas correspondre. C'est vous en dire assez pour vous faire comprendre que j'approuve vôtre entreprise, pourveu que la violence n'ait point de part à ce que vous entreprendrez.*

GAUFICHON dit après avoir lû.

Si on vous en veut croire, je vous ay de grandes obligations d'un si tendre billet.

COLOMBINE feignant d'être en colere.

Oüi, vous m'en avez trop, & vous ne metitez pas que je travaille si prudemment



à la seureté de vôtre vie. Je n'en veux point d'autre juge que Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Vôtre confiance, Mademoiselle, est une marque certaine de vôtre amitié.

GAUFICHON.

Expliquez-nous donc vôtre énigme.

COLOMBINE.

Mon énigme est fort claire à qui la veut entendre. (*à part*). Souûtenons la gageure jusqu'au bout. (*haut*). Depuis plus d'un an un Capitaine de Bombardiers, nommé Monsieur de Brise-roche, me trouve fort à son gré. Par malheur pour lui il n'est point du tout au mien. Je serois bien folle de ne pas preferer Monsieur Balouard à un Bruleur de poudre à canon !

LE DOCTEUR.

Ah ! ma belle Demoiselle. ...

COLOMBINE.

Malgré ma froideur cet homme ne laisse pas de m'aimer. Il questionne les domestiques ; il veut sçavoir s'il y a une cave sous l'appartement de mon Frere : cela ne se demande pas pour rien. Enfin ayant appris que je m'allois marier avec Monsieur le Docteur, on m'a avertie de bonne part, qu'il est pis qu'enragé, & qu'on le voit roder tous les jours autour du logis avec des



Officiers de Dragons & de Grenadiers. Ces Messieurs-là, comme vous sçavez, tuent les gens comme des mouches. Et puis, que sçait-on si un Furibond, dans le desespoir, ne feroit point jeter quelque Bombe dans une cave pour faire sauter mon frere avec la maison?

GAUFICHON.

Dieu m'en preserve.

COLOMBINE.

Ce qui me feroit croire qu'il a quelque mauvais dessein ; c'est que dans une lettre qu'il m'a tantôt envoyée par un Marchand Anglois, il marque à la fin, autant que je m'en puis souvenir, qu'il a des moyens infailibles pour me délivrer de mon frere & de Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Qu'il s'en donne bien de garde. J'aime-  
rois mieux encore mourir garçon.

COLOMBINE.

Il ne s'en est pas tenu-là, non, il a forcé nôtre Porteur d'eau à venir demander la réponse de sa lettre. Moy bonnement, pour calmer l'esprit d'un furieux, & pour éviter quelque fâcheux malheur, j'ay risqué un miserable billet de trois lignes, où je feins d'être un peu sensible à sa passion ; & dans le même billet je le prie de ne point entreprendre de violence. Là-

dessus mon frere prend la chevre. Voyez, Monsieur, si j'ay grand tort ; & s'il eût été plus à propos de vous laisser tous deux égorger ? Pour ma justification , il n'y a qu'à lire le bas de sa lettre , & ma réponse. (*à part.*) Voilà mes gens qui s'ébranlent , nous en aurons bien-tôt raison.

### LE DOCTEUR.

Ecoutez, Monsieur Gaufichon, tout cela gît en fait ; il n'y a qu'à lire les lettres.

GAUFICHON *tirant de sa poche la lettre de Leandre.*

Voyons donc la lettre. (*Il lit.*)

*Pour vous délivrer bien-tôt d'un frere qui vous obsede , & du Docteur qu'il vous destine. . . . ( vers le Docteur )* Que vous en semble ? Je trouve que Monsieur de Briseroche ne nous marchande point.

### COLOMBINE.

Lisez la mienne à cette heure.

GAUFICHON *lit.*

*J'approuve vos entreprises , pourveu que la violence n'ait point de part à ce que vous entreprenez.*

### COLOMBINE.

Je n'y entends pas de finesse. Je ne le menage en tout cela , & n'ay d'autre but que d'empêcher qu'on ne vous fasse quelque violence.

GAUFICHON.

Plus j'examine les lettres , plus je trouve que ma Sœur a raison.

LE DOCTEUR.

~~Cependant vous l'avez rudement scandalisée.~~

COLOMBINE *pleurant.*

Que je suis malheureuse d'avoir tant de naturel pour un frere qui m'outrage !

LE DOCTEUR.

Mademoiselle, il ne faut pas se repentir d'aimer ses proches.

COLOMBINE.

Me voila-t il pas bien recompensée de l'interêt que je prends à sa conservation ? Après tout , incommode & bizarre comme il est , seroit-ce un si grand mal pour moy si cet homme suivoit l'emportement de sa passion ? Bien des filles ne seroient pas si scrupuleuses.

LE DOCTEUR.

Ne voyez-vous pas qu'il est au desespoir de vous avoir fâchée ?

COLOMBINE.

Cela vous est bien aisé à dire, Monsieur, mais mon frere ne voit pas plus loin que son nez. Si la Porteuse d'eau alloit dire à ce Fougueux , qu'on lui a pris ma réponse, il assommeroit tous nos valets l'ua

après l'autre. Dieu veuille encore qu'il s'en voulût tenir-là !

GAUFICHON.

Vous avez grande raison. A propos de cette Porteuse d'eau , présentement que je suis desabusé, ma chere Sœur, il n'y a qu'à lui rendre vôtre lettre , & la renvoyer.

LA PORTEUSE D'EAU *à genoux.*

Monfieu Gaufichon, je vous crie merci. Au nom de Dieu , ne me mettez point entre les mains de la Justice.

GAUFICHON.

C'est à quoy je ne pense pas, ma mië.

LA PORTEUSE D'EAU.

Tenez , Monfieu , je n'y voulois pas venir. C'est un avaleur de Chrétiens , qui m'a poussée la fourche au cul. Il a plus fait de blasfèmes pour m'obliger à demander cette réponse. Avec ça , il avoit toujors sa brette à la main , & sans d'honnête monde qui s'est mis entre deux , il m'auroit enfilée. Ah ! le méchant Vaut-rien ! Je me soucie de ses deux Louis comme d'une paille. Mais c'est que ce Dragon-là auroit fait quelque massacre chez vous, Mon panvre Monfieu Gaufichon , ne me livrez point à ste Justice.

COLOMBINE.

Allez , ma mie , allez , on ne vous fera point de mal.

GAUFICHON.

Dame Claude , combien dis-tu que Monsieur Briseroche t'a donné ?

LA PORTEUSE D'EAU.

Helas , Monsiu , je ne les voulois pas prendre. Il m'a jetté deux Louis. Jamais je n'ay reçu d'argent si à contre-cœur.

GAUFICHON.

Tiens , en voila encore trois que je te donne.

LE DOCTEUR.

Mais à condition que tu lui mettras la lettre de Mademoiselle en main propre.

LA PORTEUSE D'EAU.

N'est-ce point pour m'attraper aussi ? dites-vous cela tout de bon ?

GAUFICHON.

Oüi , je te le jure.

LA PORTEUSE D'EAU.

Puisque c'est vôtre volonté, foy de femme , je ly bailleray à ly-même. Monsieur Gaufichon , Dieu vous conserve , & ce que vous aimez.

LE DOCTEUR.

N'y manquez pas , au moins. Ces desesperez-là ne font point de quartier à leurs Rivaux.

GAUFICHON.

Dame Claude , sur les yeux de vôtre tête , la lettre en main propre.

## COLOMBINE.

St, st, la Porteuse d'eau ? Gardez-vous-bien de dire qu'on vous a enferméc. Il en coûteroit peut-être la vie à deux hommes.

LA PORTEUSE D'EAU *en s'en allant.*

A ce prix-là, six mois de prison accommoderoit bien mes affaires.

## LE DOCTEUR.

En bonne Justice, je devois vous rendre la moitié de ces frais-là ; car tres-assurément le Bombardier me veut plus de mal qu'à vous. Oh ça, Monsieur Gaufighon, ce n'est pas assez de convenir que vous avez tort, il faut promettre à Mademoiselle vôtre Sœur de n'y plus retourner.

GAUFICHON *en embrassant Colombine & lui touchant la main.*

Ah, de tout mon cœur.

## COLOMBINE.

Je suis encore assez simple pour m'y fier. Essayons-en pour la dernière fois.

PASQUARIEL *à Colombine.*

Voilà vôtre Tailleur, Mademoiselle, qui vous apporte un corps.

## GAUFICHON.

Faites-le entrer ; (*au Docteur.*) Monsieur le Docteur, laissons ma Sœur en liberté. Une fille qui se marie demain, n'a pas trop de tems pour songer à ses habits.



LE DOCTEUR.

Adieu , ma charmante Maîtresse. Le  
tems me va bien durer jusqu'à demain au  
soir.

COLOMBINE.

Si je pouvois m'expliquer, vous verriez,  
Monsieur , qu'il me dure peut-être autant  
qu'à vous.

GAUFICHON *au Docteur.*

Vous voyez ce que l'amour lui fait dire.

LE DOCTEUR.

Elle n'oblige pas un ingrat. (*Ils s'en vont.*)

COLOMBINE *seule.*

A ce que je vois, les enfermeurs de fem-  
mes n'ont pas plus d'esprit que d'autres. Je  
ne sçay si je me trompe ; mais il me semble  
que je les renvoye tous deux assez contents.

---

SCENE VI.

ARLEQUIN *en garçon Tailleur,*

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Pourquoy vôtre Maître ne vient-il pas  
lui-même ?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas sa faute, Mademoiselle. En  
faisant descendre du vin dans sa cave , un  
demi muid lui a roulé sur le corps. Le

pauvre homme marcheroit aussi-tôt sur la  
pointe des cheveux que sur les pieds.

COLOMBINE.

Ah ! que j'en suis fâchée ! Et que de-  
viendront mes habits ?

ARLEQUIN.

Cela ne tardera pas vôtre nôce d'un  
quart-d'heure.

COLOMBINE.

Mais, mon ami, il me semble que je ne  
vous ay point encore vu chez lui.

ARLEQUIN.

Comment m'y auriez-vous vu ? je viens  
d'un voyage qui a duré trois ans.

COLOMBINE.

Vous avez donc été bien loin ?

ARLEQUIN.

J'ay fait cinq ou six fois le tour du  
monde , & il n'y a point de nation sur la  
terre que je n'habille presentement à livre  
ouvert. Croiriez-vous qu'en de certains  
pâis j'ay fait un habit tout entier avec une  
seule éguillée de foye ?

COLOMBINE.

Cela ne se peut pas sans miracle.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy. C'est qu'en ce pâis-là  
on ne s'habille point , & qu'on ne porte  
pour tout équipage, que de petits tabliers  
volans devant les endroits nécessaires.

## COLOMBINE.

Est-il vray que dans l'Orient les femmes y sont encore plus richement vêtues qu'à Paris ?

ARLEQUIN.

Un million de fois. Mais les Tailleurs sont diablement à plaindre dans ces quartiers-là.

COLOMBINE.

Et d'où vient ?

ARLEQUIN.

C'est que les hommes y sont si cruellement jaloux, qu'on n'oseroit toucher aux femmes pour prendre leurs mesures ; on les regarde tant qu'on veut, on tourne autour d'elles, & à la physionomie il faut les habiller. Dans les commencemens cela me faisoit un peu de peine ; mais j'y suis presentement si bien accoûtumé, qu'à voir passer un homme ou une femme dans les ruës, je me vante de leur faire un habit d'aussi bon air que Tailleur de Paris.

COLOMBINE.

Nôtre amy, n'y a-t-il point un peu de hablerie à vôtre affaire ?

ARLEQUIN.

Cela est si vray, que sur un simple portrait que j'ay dans ma poche, je livreray demain un habit le plus riche & le plus galand qu'on ait jamais porté.

COLOMBINE.

Cela n'est-il pas possible?

ARLEQUIN.

Moy je n'en fais point de façon, je m'en vais vous le montrer.

COLOMBINE *à part.*Si je ne me trompe, c'est le portrait de Leandre. Voici encore quelque nouveau stratagème d'amitié. (*Après l'avoir regardé attentivement.*) Mon ami, voilà un Cavalier d'une heureuse physionomie.

ARLEQUIN.

Vraiment, l'original est bien une autre besogne!

COLOMBINE.

Tu le connois donc?

ARLEQUIN.

C'est mardy le plus royal homme. . . . il n'a qu'un défaut, c'est qu'il est amoureux.

COLOMBINE.

Est-ce un défaut que d'aimer?

ARLEQUIN.

Non, mais c'est qu'il est fou d'une fille qu'il n'épousera jamais.

COLOMBINE.

Et pourquoy? il me semble que rien ne peut traverser l'inclination d'un si honnête-homme.

ARLEQUIN.

Il ne dit pas cela lui. Je ne sçais com

me diantre il bricole , que sa Maîtresse a un frere , que ce frere enferme sa sœur ; que cette sœur va épouser un vieux homme : tant y a qu'il n'en cassera que d'une dent.

**COLOMBINE.**

Mais aussi , ne s'allarme-t-il point mal à propos ? Car il n'y a pas d'apparence qu'un vieillard puisse inquieter un homme si bien-fait.

**ARLEQUIN.**

Oh , vous me dites là trop de raisons pour y répondre. Tout ce que j'en sçais, moy , ce n'est qu'en bâtons rompus.

**COLOMBINE.**

Ecoute, mon enfant, parlons à cœur ouvert. N'est-il pas vray que tu viens de la part de Leandre qui a considération pour moy.

**ARLEQUIN.**

A quoy voyez-vous cela ?

**COLOMBINE.**

Je vois bien encore qu'il t'a commandé de m'apporter son portrait. Dis la verité.

**ARLEQUIN.**

Ma foy , vous l'avez deviné.

**COLOMBINE.**

T'a-t-il pas donné ordre de me le laisser ?

**ARLEQUIN.**

Oh mais , je crois qu'il ne vous devi-

sageroit pas quand vous le retiendriez.

COLOMBINE à part.

Il n'est pas juste que Leandre me donne des marques de son amitié, sans en recevoir de la mienne. Je lui vais envoyer mon portrait à la place du sien ; mais je ne veux pas que le Tailleur s'en apperçoive. (*Après avoir mis son portrait à la place de celui de Leandre, elle le rend à Arlequin d'un air de couroux.*) Qui vous a fait assez hardy pour entreprendre de me présenter un portrait ? Allez, vous êtes un insolent ; & peu s'en faut que...

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, ne me ruinez pas. On m'a promis cinquante pistoles.

COLOMBINE.

Quand on vous en auroit promis cent, vous le reporterez.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, je sçay bien qu'en France on ne fait rien pour rien. Prenez le portrait, & partageons l'argent. Nous aurons chacun vingt-cinq pistoles ; c'est toujours pour faire la fille.

COLOMBINE.

Maraut, si j'appelle du monde, je vous feray reconduire un peu vivement.

ARLEQUIN.

Ah fy, Mademoiselle, ne faites point  
cette



cette dépense-là, il n'y a plus que les Bourgeois qui reconduisent. (*Il fait sept ou huit pas pour s'en aller.*)

**COLOMBINE** *à part.*

Leandre ne doutera pas de mon amitié: quand il recevra mon portrait. Je suis persuadée que sa surprise sera grande.

**ARLEQUIN** *revenant.*

Sérieusement, Mademoiselle, ne le voulez-vous point prendre ?

**COLOMBINE.**

Sérieusement, mon ami, vous cherchez les écrivains. Croyez-moy, reportez en diligence le portrait. Celui qui vous envoie apprendra par là à me connoître.

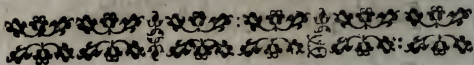
**ARLEQUIN.**

Ah tigresse ! me faire perdre cinquante pistoles, en refusant le portrait d'un si bel homme ! (*Il s'en va.*)

**COLOMBINE** *seule.*

Jusqu'à présent les sentinelles de mon frère ont bien gagné son argent. Une lettre, un portrait. Pour peu que les empressements de Leandre continuent, je crois que je ne feray point de mauvais ménage avec le Docteur. Un homme qui enferme une femme est bien mal conseillé.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

---

## SCENE I.

*Le Theatre represente l'Appartement  
d'Isabelle.*

ISABELLE, LEANDRE.

ISABELLE.

**Q**Uoy ? cet homme si clairvoyant , ce preneur de precautions, a donné trois Louis d'or à une Porteuse d'eau, pour rendre le billet de sa Sœur à ce Capitaine de Bombardiers ?

LEANDRE.

La peur l'avoit tellement saisi , qu'il auroit lui-même porté la lettre.

ISABELLE.

Voilà ce qui me desespere , de voir des hommes si penetrans en de certains rencontres , & si aveuglez en d'autres. Pour peu que cela continue , j'espere que nous le corrigerons. Mais serieusement , Leandre , aimez - vous Mademoiselle Gaufrichon ?

LEANDRE.

Jamais passion n'a été plus forte.

ISABELLE.

J'admire les hommes. La difficulté les enchante. Pour les faire courir, il n'y a qu'à enfermer une fille.

LEANDRE.

J'ay bien hâte de sçavoir si on aura reçu favorablement mon portrait.

ISABELLE.

A propos, je crains que vôtre Ambassadeur ne soit embourbé quelque part. Nous devrions, ce me semble, en avoir des nouvelles.

LEANDRE.

Ce Maraut boit tranquillement dans un Cabaret, pendant que l'impatience me ronge ici, & me devore.

ARLEQUIN *paroît en grand deuil, & passe devant Isabelle & Leandre.*

ISABELLE.

Pourquoy le scandalisez-vous ? Il vient de quelque Enterrement. Arlequin ? te voila dans un terrible deuil ?

ARLEQUIN.

Ne m'approchez point, je suis inconsolable.

LEANDRE.

As-tu perdu ton pere ?

ARLEQUIN.

Je ne serois pas si fâché.

ISABELLE.

Un frere peut-être ?

ARLEQUIN.

Le mien est sec il y a plus de quatre ans. Mais grace au ciel , tant d'honnêtes gens l'ont assisté à la mort , que je n'ay pas sujet de le regretter.

LEANDRE.

C'est donc ta femme ?

ARLEQUIN.

Encore pis , Monsieur , encore pis.

ISABELLE *le tire à part.*

Viens-ça , n'est-ce point que tu as perdu le portrait de Leandre ?

ARLEQUIN.

Non , Mademoiselle.

ISABELLE.

Parle-moy franchement. Dans la vie on a ses petits besoins ; ne l'as-tu point mis quelque part en gage ?

ARLEQUIN.

Non , Mademoiselle , non , & de par tous les diables , non.

LEANDRE.

Je m'en vais bien le faire parler autrement. ( *Il lui presente l'épée dans le ventre.* ) As-tu porté mon portrait à ma Maîtresse ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Oüi, Monsieur.

LEANDRE.

T'a-t-on laissé entrer ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Oüi, Monsieur.

LEANDRE.

As-tu parlé à elle ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur.

LEANDRE.

Mais pourquoy pleurer ? jusques-là il n'y a qu'à rire.

ARLEQUIN.

Et riez, Monsieur, je ne vous en empêche pas.

LEANDRE.

Lui as-tu fait voir le portrait ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Hé oüi, Monsieur, oüi.

LEANDRE.

Prenoit-elle plaisir à le regarder ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Oüi, Monsieur.

LEANDRE.

Ne t'a-t-elle point fait parler sur mon chapitre ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur.

LEANDRE.

Et encore, que lui as-tu dit ?

ARLEQUIN.

J'ay dit qu'une femme seroit trop heureuse avec vous.

ISABELLE.

Je le crois comme cela.

ARLEQUIN.

J'ay dit que vous ne grondiez jamais, que vous aimiez la dépense, & que vous ne deviez pas un liard à vos Valets. Pour vous obliger, je suis seur que j'ay menty plus d'un quart d'heure.

LEANDRE.

Le bien que tu as dit de moy l'a déterminée à prendre le portrait ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, & c'est ce qui me desesperere. Après tout ce badinage, ma drolesse a mis orgueilleusement les poings sur les rognons, & me l'a jetté à la tête.

ISABELLE.

Cette brusquerie-là ne répond gueres à son billet.

ARLEQUIN.

J'ay fait tous mes cinq sens de nature pour l'adoucir. Croiriez-vous que je lui ay offert la moitié de ce que vous m'avez promis ? Bon ! comme si j'avois parlé à un Suisse. Elle a mardy eu l'effronterie de me



menacer d'étrivieres. Mais je suis venu de plus belle à la charge ; & d'un ton à faire fendre un caillou , je l'ay priée & reprie-  
ras-tu de ne me point ruiner , & de garder le portrait pour me faire gagner vôtre argent. La brutale m'a renvoyé comme un peteux ; m'a dit insolemment de vous le rapporter , & que par là vous apprendriez à la connoître . Sans aller au Devin , Monsieur, vous voyez bien que c'est une Panthere qui n'a point de conscience. Moy au sortir de sa maison , j'ay pris le grand deüil , car selon toutes les apparences , me voila veuf de cinquante pistoles que vous me deviez donner.

ISABELLE à *Leandre.*

Cousin , dans ces rencontres-là il faut s'armer de patience. Les filles ont leurs caprices ; & un cœur bien épris doit tout effuyer sans se plaindre.

ARLEQUIN *rendant le Portrait à Leandre.*

Tenez , Monsieur , en presence de témoins , je vous le rends comme vous me l'avez donné.

LEANDRE *le prend , & le jette avec dépit à terre.*

Miserable ! as-tu le front de presenter à ma vuë ce qui a pû déplaire à ma Maîtresse ?

ISABELLE *le ramasse, & voit le  
Portrait de Colombine.*

LEANDRE.

Ah Ciel ! Pourquoy me flatter d'une  
esperance si agreable, pour me precipiter  
dans un si cruel desespoir ?

ISABELLE.

Ne reprochez rien au Ciel, vous n'êtes  
pas trop à plaindre.

LEANDRE.

Toutes les disgraces ensemble n'appro-  
chent point de la mienne.

ISABELLE *lui mettant le Portrait  
de Colombine devant les yeux.*

Tenez, voila dequoy vous consoler.

LEANDRE.

Que vois-je ? le Portrait de ma Maî-  
tresse !

ISABELLE.

Franchement, le tour est adroit ; & sans  
beaucoup de passion une fille ne fait gue-  
res de semblables presens.

ARLEQUIN *après avoir regardé  
le Portrait.*

La rusée Merlesse ! Je ne m'étonne  
pas si elle avoit tant de hâte de me le  
faire reporter. Il falloit voir son air de  
fierté. Allez, mon ami, allez, celui qui  
vous envoie apprendra par là à me con-  
noître. Par ma foy, voila un malin bétail !

Monfieur , vous ne ferez pas Normand !  
J'auray les cinquante piftoles.

LEANDRE.

Tu aurois ma vie fi tu me la demandois.

ARLEQUIN *vers Isabelle.*

Et mon deüil , Mademoifelle , qui me le  
payera ?

ISABELLE.

Cela eft trop juſte ; en attendant mieux  
voila un diamant qui t'acquittera de ta  
dépense.

ARLEQUIN.

Au retour d'un fi heureux voyage , fe-  
roit-ce un crime de faire un tour à la  
Cuiſine ?

ISABELLE.

Suis-moy , je te feray donner tout ce  
que tu demanderas. (*vers Leandre*) Cou-  
ſin , vous ne vous ennuierez pas , je vous  
laiſſe en aſſez bonne compagnie.

LEANDRE *ſeul.*

Mon bonheur eft fi grand que je n'oſe  
encore le croire. (*en regardant le Portrait*)  
Eſt-il bien vray , ma Belle , que vôtre  
cœur ſe declare ſi obligeamment pour  
moy ?

## SCENE II.

MEZZETIN, LEANDRE.

MEZZETIN.

**H**E' bien, Monsieur, le Marchand Anglois n'a-t-il pas fait son devoir ?  
LEANDRE.

St, st, st. (*Leandre fait signe à Mezzetin de ne point parler. Il l'aborde & l'embrasse des deux côtez. Sans lui rien dire ; & après lui avoir fait mettre son manteau & son chapeau à terre, il lui fait voir le Portrait de Colombine.*)

MEZZETIN *se frotant les yeux.*

Dieu me le pardonne, je pense que voila le Portrait de cette prisonniere.

LEANDRE.

Ecoute, je suis veritablement amoureux

MEZZETIN.

Tant pis, vous nous allez diablement donner de la pratique.

LEANDRE.

A quelque prix que ce soit, il faut m'introduire chez Monsieur Gausichon.

MEZZETIN.

Voila-t-il pas mon compte ? vous craignez que cette Demoiselle ne s'ennuie chez

son frere , & par bonne amitié vous seriez bien-aïse de lui faire compagnie.

LEANDRE.

Je voudrois , mon cher Mezzetin , la voir toujourns , lui parler toujourns , & ne jamais sortir d'auprès d'elle.

MEZZETIN.

Si cela est , il n'y a qu'à y faire porter vôtre lit tout d'un train.

LEANDRE.

Je te prie , ne raillons point , & prenons les mesures justes pour me la faire épouser.

MEZZÉTIN.

Comptez que je suis à vous comme les Sergens sont au diable , & que demain elle fera vôtre femme , ou j'y brûleray mes livres. Allons , battons le fer pendant qu'il est chaud ; mais si vous ne faites à point nommé ce que je vous diray , je vous laisseray , ma foy , embourbé dans vôtre amour.

LEANDRE *en l'embrassant.*

Je m'abandonne à ta conduite. (*Ils s'en vont.*)

ISABELLE *sortant de sa Chambre.*

Qu'on donne à Arlequin tout ce qu'il voudra manger , & qu'on le regale en homme de conséquence. De l'air dont nous nous y prenons , il est mal-aïsé de faire

cheminer l'amour plus vite. Une lettre fort tendre , un portrait donné. Ah ! que je vous plains , Monsieur Gaufichon , de faire si mal observer vôtre Sœur !

---

SCENE III.

GAUFICHON, ISABELLE.

GAUFICHON *entre en furie , une épée à son côté , & deux pistolets à sa ceinture.*

**P**Artout où je le rencontreray , je lui fendray le cœur avec mon épée.

ISABELLE.

Quoy, Monsieur, chez moy en cet équipage-là ?

GAUFICHON.

Oùi , morbleu chez vous & en vôtre presence je veux qu'il en coute la vie à Leandre.

ISABELLE.

A Leandre ? Bon Dieu ! & par où vous auroit-il fâché , lui qui a tant d'égards & d'honnêteté pour tout le monde ?

GAUFICHON.

Infame ! la dernière goutte de ton sang va laver l'affront que tu fais à ma famille.



ISABELLE.

Mais encore , ne peut-on sçavoir la cause d'un desespoir si violent ? Je vous ay toujourn dit qu'une fille gardée de trop prés fait bien du chagrin.

GAUFICHON.

Je ne m'étonne pas si dans vôtre assemblée il me rompoit en visiere , & s'il ne pouvoit digerer qu'on enfermât une fille pour s'assurer de sa conduite.

ISABELLE.

Son sentiment là-dessus est celui de tous les honnêtes gens.

GAUFICHON.

Vous me trouvez donc moy un fort mal honnête homme, parce que je défends ma maison à tous les faineans de Paris ?

ISABELLE.

Je crois qu'il seroit mieux pour vôtre réputation , qu'elle fût ouverte aux honnêtes gens , & que dans le monde on ne vous fist point passer pour le Geolier de vôtre Sœur.

GAUFICHON.

Et que seroit-ce ventrebleu , si je lui donnois tant de liberté , puisqne malgré tous ses surveillans , je viens de trouver le portrait de vôtre Cousin sur sa toilette ?

ISABELLE.

Le Portrait de mon Cousin ? Vous au-

rez beau le dire dans le monde , on ne le croira jamais. Vôte maison est gardée comme une place frontiere ; d'ailleurs Leandre n'est pas coquet, je ne sçay même s'il n'est point en pourparler de mariage avec une Demoiselle.

**G A U F I C H O N.**

Vous dis-je pas ! Je suis un visionnaire, & ce n'est pas là son Portrait ? (*Il lui montre le Portrait.*)

**I S A B E L L E** *après l'avoir regardé.*

A vous dire vray , cela ne lui ressemble point mal. Mais il vaut encore mieux avoir trouvé le Portrait de Leandre sur la toilette de vôte Sœur, que celui de vôte Sœur entre les mains de Leandre.

**G A U F I C H O N.**

Grace au Ciel , ma Sœur est trop bien née pour faire de ces écarts-là. Il faut sçavoir la violence qu'elle s'est faite d'écrire tantôt deux lignes à un homme ; & si c'étoit pour me sauver la vie !

**I S A B E L L E.**

Puisque vous êtes si persuadé de sa retenüe , à quoy bon tout ce vacarme ? A la fin vos manieres vous attireront des suites fâcheuses.

**G A U F I C H O N.**

Écoutez , Mademoiselle , il n'y a qu'un

moyen de calmer mon ressentiment contre votre Cousin. Le Portrait n'est pas entré tout seul dans ma maison ; on a gagné quelqu'un de mes Valets. Aidez-moy à découvrir lequel de ces Marauchs-là m'a si indignement trahi. Faites-moy prêter le manteau de votre Cocher.

ISABELLE.

Le manteau de mon Cocher ? Et bon Dieu ! qu'en voulez-vous faire ?

GAUFICHON

Je veux moy-même, à la faveur de ce déguisement, sonder mes Coquins ; & à force d'offrir de l'argent découvrir celui qui a été capable d'en prendre.

ISABELLE.

Ces fortes de stratagèmes n'ont presque jamais réussi ; & pour l'ordinaire ceux qui s'en servent en sont les duppes.

GAUFICHON.

Ils ne s'y prennent donc pas comme moy.

ISABELLE.

Jasmin ?

JASMIN.

Mademoille ?

ISABELLE.

Allez me querir le manteau du Cocher.

GAUFICHON.

Je n'oublieray jamais un si bon office.

Peut-être vous auray-je l'obligation de mon repos.

ISABELLE.

Je mourrois contente si je pouvois contribuer.

JASMIN.

Voilà le manteau du Cocher, Mademoiselle.

ISABELLE.

Tenez-vous dans l'Antichambre.

GAUFICHON *le mettant sur ses épaules.*

Dans un quart-d'heure je vous apprendray à coup sûr par qui le malheur entre chez moy. (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Si vous continuez, j'ay bien peur que vous ne l'introduisiez vous-même.

## SCENE IV

PIERROT *en Cocher son foïet à la main.* ISABELLE.

PIERROT.

QUand on reprend le manteau d'un Cocher, on entend de reste ce que ça veut dire ? Ça, Mademoiselle, comptons s'il vous plaît.

ISABELLE.

A qui en avez-vous , Maître Fiacre ?  
est - ce le vin nouveau qui commence à  
travailler ?

PIERROT.

On vous a peut-être dit que je bois de  
votre foin au Cabaret ; mais ces Flagor-  
neux-là n'oseroient le soutenir en ma pré-  
sence. J'ay mardy trop d'honneur pour un  
Cocher. Je veux bien qu'ous sçachiez  
que je fais manger à vos chevaux jusqu'aux  
liens des bottes. Ils ne sont pas gras de  
rien , non.

ISABELLE.

Dites-moy donc , Maître Fiacre , quelle  
mouche vous picque ? Personne ne m'a  
rien dit , & je ne songe nullement à vous  
mettre dehors.

PIERROT.

Si je m'étois voulu laisser débaucher  
par votre oncle le Chanoine , il y a plus  
de six mois qu'il me tournoye. . . . De sa  
grace, il m'a fait offrir la clef de sa cave...  
Mais. . . .

ISABELLE.

Je suis persuadée que vous me servez  
par bonne amitié.

PIERROT.

Tout franc , je suis assez content de  
vous ; mais c'est que votre masque de fille

de Chambre a une dent contre moy, à cause que pendant vôtre maladie.... Je suis encore bien sot de vous avertir de tout ça ?

I S A B E L L E.

Hé bien ?

P I E R R O T.

Hé bien , elle est amoureuse d'un grand Ferlampié nommé Pasquariel , qui vous la pourchasse d'une diable de force. La vela donc qu'à commencer à me dire : Maître Fiacre , Mademoiselle est malade , menez-nous à S. Cloud, Moy facilement je les y mene ; car les chevaux deviennent pouffifs quand ils ne travaillent point. Eh dame, c'est vôtre grace ; quand ils furent à Saint Cloud , ils vouloient encore aller à Ruel, & puis à Marly. Ma foy , de peur de vous fâcher, je les remenay tout court à Paris.

I S A B E L L E.

Vous fistes fort sagement.

P I E R R O T.

Depuis ça , jamais elle me l'a pardonné. Je gagerois qu'a vous a dit que j'achette de l'avoine relavée dans ces bateaux à la Greve. Elle a bien menty, la bonne carogne ; je ne ressemble pas à ces fripons de Cochers qui mettent la graisse du Carosse dans leurs poches , & qui se contentent de frotter le bout des moyeux.



ISABELLE.

Encore un coup, Maître Fiacre, je vous crois un homme de bonne conscience.

PIERROT.

On sçait bien qu'il faut gagner l'argent d'une Maîtresse ; mais il ne la faut pas voler. Afin qu'aous le sçachiez , n'étoit l'affection que je porte à vos chevaux , il y a plus de trois ans que je vous aurois quittée ; car il n'y a pas moyen de vivre avec cette peste de Flateuse-là.

ISABELLE.

Laissez-moy faire , Maître Fiacre , je la mettray à la raison.

PIERROT.

Mettez-la dehors , à moins que de ça , je décampe au premier jour. (*Il s'en va.*)

ISABELLE seule.

Si les Valers ne s'accusoient point on ne sçauroit jamais leurs friponneries. Comme c'est un mal nécessaire, il en faut souffrir.

## SCENE V.

*Le Theatre represente la rue ; l'on voit la maison de M. Gaufichon, & une guerite à chaque côté de la porte.*

GAUFICHON, PASQUARIEL,  
PIERROT.

*Pasquariel & Pierrot sortent de leurs niches,*

Et veulent tuer un Papillon qui vole devant la porte de la maison, disant qu'il veut porter une lettre. Pasquariel en le voulant prendre tombe rudement à terre. Pendant qu'ils font leurs folies, arrive Gaufichon en habit de Cocher, une pipe à sa bouche.

GAUFICHON.

**B**on jour, vivans, bon jour. Dites donc, quel diable de métier faites-vous - là avec vos Mousquetons & vos Capotes ?

PASQUARIEL.

Nous empêchons qu'on n'apporte des lettres à la Sœur de nôtre Maître, & qu'on ne vienne lui parler de mariage.

GAUFICHON.

Vôtre Maître est donc fantasque ?

PIERROT.

C'est un brutal, vous dis-je, qui fait enrager cette pauvre fille-là. Si elle m'en vouloit croire. . . .

GAUFICHON à part.

Voilà un méchant homme. (haut) N'y a-t-il point quelque soupireux qui lui fasse tenir sa passion par écrit, & qui vous donne des lettres pour elle ?

PASQUARIEL.

Il ne s'en presente point, c'est de quoy nous enrageons.

PIERROT.

Il n'y a pas pour un liard de profit dans cette peste de boutique-ci. J'en sortiray devant qu'il soit Pâques.

GAUFICHON.

Et la Demoiselle ne vous donne-t-elle rien pour la faire parler à des Monſieurs ?

PASQUARIEL.

Fy ! C'est une innocente qui se laiſſe mener par le nez comme un oison , & qu'on va marier à un vieillard qui n'a pas la force de ramasser son mouchoir à terre.

GAUFICHON.

Si vous me vouliez garder le ſecrer , je vous proposerois quelque chose où il n'y auroit rien à perdre pour vous ?

PASQUARIEL.

S'il y a de l'argent à gagner : parlez librement.

GAUFICHON.

Mon Maître est un jenne égrillard à qui les dents demangent. On lui a dit que Mademoiselle Gaufichon est fort aimable & fort riche.

PASQUARIEL.

On lui a dit vray.

GAUFICHON.

Si vous vouliez faire tenir cette lettre-là , il y auroit , ma foy , pour chacun trois pistoles en trois pieces ?

PIERROT.

Si nôtre Bourgeois venoit à le sçavoir, il nous casseroit les bras. Vous voyez bien que ce ne seroit pas la peine de se faire estropier pour si peu de chose ?

PASQUARIEL.

Ecoutez , Cotterie , faites un offre un peu plus raisonnable.

GAUFICHON.

Hé bien , chacun quatre ?

PIERROT.

Ne vous tenez pas à peu de chose pour être bien servi.

GAUFICHON.

Allons , vidons d'affaire , vous en aurez cinq.

PASQUARIEL.

Tout comptant ?

GAUFICHON.

Il n'y a point de credit avec moy. ( *Il donne à chacun l'argent.* ) Mais si mon Maître vous prioit de le faire entrer secretement dans vôtre maison , combien lui demanderiez-vous ?

PASQUARIEL' *vers Pierrot.*

Camarade , je pense que ce Maraut-là nous vient tirer le vers du nez ? Par la jernie il faut le repasser. ( *Ils le battent.* )

PIERROT *en le frappant.*

Ah , Monsieur le Coquin , vous nous

prenez pour des Fripons. (*En rendant la lettre.*) Tenez, misérable, dites à vôtre Maître, qu'on se soucie de sa lettre comme d'un fêtu.

PASQUARIEL.

Mettons ce gueux-là entre les mains de la Justice. GAUFICHON.

Ah, Messieurs, ne me faites pas un si mauvais tour. J'aime mieux vous donner encore quatre pistoles.

PIERROT *en prenant l'argent.*

J'enrage de m'attendrir comme ça pour de l'argent. Allons, puisqu'il en use honnêtement, il faut être humains. Pour cette fois on vous pardonne; mais n'y revenez pas. (*Gaufichon s'en va.*)

PASQUARIEL.

Te mocques-tu? A ce prix-là je voudrois qu'il revint quatre fois par jour.

PIERROT.

Il me semble que nous n'avons point trop mal negocié cett petite affaire-là?

PASQUARIEL.

As-tu pris garde comme j'étois fâché?

PIERROT.

Je faisois ma foy conscience de fraper sur un si galant homme.

PASQUARIEL.

Voici le Patron. Reprenons nôtre poste.

(*Ils rentrent dans leurs loges.*)

GAUFICHON *d'un air mortifié.*

Ciel ! pourquoy m'as-tu fait d'un si défiant temperament ? Isabelle a raison ; il ne faut pas pousser la curiosité si loin. Après tout, je me serois bien passé d'éprouver mes valets aux dépens de ma bourse & de mes épaules : heureusement, la chose s'est passé sans témoins. N'ébruitons point nôtre disgrâce. (*Il frappe à la porte.*)

PASQUARIEL & PIERROT *lui tenant chacun le Mousqueton à la gorge.*

Qui va là ?

GAUFICHON.

C'est moy , mes enfans , c'est moy , ne me reconnoissez-vous pas ?

PASQUARIEL *à genoux aux pieds de Gaufichon.*

Monsieur, ne me refusez pas une grace.

GAUFICHON *à part.*

Ah ! je suis perdu , ils connoissent qu'ils m'ont maltraité. (*haut*), Qu'est-ce que cette grace ?

PASQUARIEL.

C'est de ne marier vôtre sœur que dans un mois ou six semaines. Vous feriez nôtre fortune.

GAUFICHON.

Comment donc ?

PIERROT.

Ah , Monsieur , que vous auriez eu de plaisir



plaisir vous aviez vu ça. Un Maraut de Cocher nous vient d'apporter une lettre de la part de son Maître pour Mademoiselle vôtre Sœur.

PASQUARIEL.

Ce qu'il y a de bon, c'est que pour nous la faire prendre, il nous a donné dix pistoles.

GAUFICHON.

Que vous avez prises ?

PASQUARIEL.

Ce sont nos petits profits, Monsieur. Faut-il pas se sauver du mieux qu'on peut.

GAUFICHON.

Et après cela ?

PIERROT.

Après cela, nous lui avons repassé son buffle d'importance ; & puis nous l'avons renvoyé avec sa lettre. Ah, ventrebleu que n'étiez vous-là ? Dites la vérité, Monsieur, vous auriez été bien-aïse de voir cette operation-là.

GAUFICHON *à part.*

Je ne l'ay que trop vuë, de par tous les diables. Ils ne m'ont point reconnu, tant mieux. (*haut*) Vous avez tres-bien fait d'étriller ce Coquin-là.

PASQUARIEL.

Monsieur, ne la mariez point si-tôt. Le Maître du Cocher viendra, nous en tirerons pour le moins cent pistoles.

GAUFICHON.

Cela mérite bien d'y penser. Ouvrez-moy la porte.

PIERROT,

Cela ne se peut pas, Monsieur.

GAUFICHON.

Et pourquoy ?

PASQUARIEL.

C'est que vous avez deffendu de laisser entrer personne sans vôtre ordre.

GAUFICHON.

Hé bien, je vous ordonne de me laisser entrer.

PIERROT.

Ce n'est pas le tout, il faut voir devant si vous ne portez point quelque lettre à vôtre Sœur! (*Ils tâtent ses poches.*)

GAUFICHON.

Comment, Coquins, vous avez l'effronterie. . . .

PASQUARIEL.

Me voulez-vous croire ? Donnez-nous quelques pistoles, nous ne vous fouillerons point. Il faut bien vivre avec les vivans.

GAUFICHON leve le bâton, ils ouvrent la porte, & le laissent passer, puis se remettent dans leurs niches.

SCENE VI.

*Le Theatre represente l'Appartement  
de Colombine.*

MARINETTE, COLOMBINE.

MARINETTE.

JE vous dis moy, que je lui ay vu prendre le Portrait sur vôtre table, & qu'il est sorti comme un enragé avec des pistolets, un mousqueton, & une épée. Oh ! la belle histoire, s'il a tué quelqu'un par vôtre faute !

COLOMBINE.

Mon frere n'est pas cruel.

MARINETTE.

Un homme au desespoir est toujours dangereux. Fy ! on donneroit le fouët à une fille de six ans qui seroit aussi mal soignée. Et à quoy diantre servent toutes les leçons que je vous ay données depuis le matin jusqu'au soir ?

COLOMBINE.

Je reconnoîtray tes soins devant qu'il soit peu.

MARINETTE.

Ce qui me fait enrager, c'est que plus je prends de peine, moins vous vous fi-

connez. Voyez , je vous prie, quelle lour-  
dise , de laisser le Portrait d'un Amant sur  
sa table ! On le pardonneroit à une Agnès :  
mais une fille de vôtre âge. . . . Ma foy  
c'est une honte.

COLOMBINE.

A te dire vray , Marinette , je prenois  
tant de plaisir à le voir , que je n'ay pas  
songé à l'enfermer. Hé bon dieu ! peut-  
on mettre en prison ce que l'on aime ?

MARINETTE.

Oh ça , de bonne foy , où en seriez-vous  
si je n'avois pris des mesures avec Lean-  
dre pour raccommoder ce que vous avez  
gâté ?

COLOMBINE.

Mais ne se rebutera-t-il point d'un si  
bizarre contre-tems ?

MARINETTE.

Le voila bien malade , ma foy ! & pour-  
quoy est-il amoureux , si ce n'est pour  
avoir de la peine ? Allez , Mademoiselle,  
dormez en repos. Il va venir tout à l'heure  
un drole qui replâtrera l'affaire à merveil-  
le. Vôtre frere sera encore trop aise d'a-  
valler le gougeon sans s'en appercevoir.  
Mais merci de ma vie , n'allez pas oublier  
une sillabe de tout ce que je vous ay dit.  
Car si vous bronchez je découvriray tout  
le negoce.

COLOMBINE.

Va , va , Marinette , je ne suis pas si Agnés que tu penses ; ma memoire ne m'a encore jamais trahie. Mais j'aperçois mon frere. Ne perds point la tramontane ; écoute-moy seulement sans te déconcerter. (*A Marinette d'un ton de colere pendant que Gaufichon entre.*) Point tant de discours , ma Mie , faites vôtre paquet , recevez vos gages , & cherchez une autre condition , si bon vous semble.

GAUFICHON.

Pourquoy menez-vous cette fille dehors ?

COLOMBINE.

Et de quoy vous mêlez-vous ? Sont-ce là vos affaires ?

GAUFICHON.

Je l'ay toujours connuë pour une fort honnête fille.

COLOMBINE.

Toute son honnêteté n'empêchera pas qu'elle ne sorte.

GAUFICHON.

Mais. . . .

COLOMBINE.

Mais , c'est une affaire resoluë. Une plaisante friponne , de ne me pas dire la verité quand je la demande !

MARINETTE.

Quand je devrois être tirée à quatre che-

voux, il n'y a rien de si vray que je l'ay laissé sur vôtre table.

**GAUFICHON.**

Mais encore, ma Sœur, ne peut-on point sçavoir de quoy il s'agit entre vous ?

**COLOMBINE.**

Oh tres-volontiers. Premièrement, vous n'ignorez pas que je suis l'ennemie déclarée du mistere. Je gage que vous allez être de mon côté. Cette gueuse-là pour qui j'ay mille bontez, ( je vois bien que c'est ce qui gêne les valers ) ce matin j'ay envoyé acheter de la gance & des boutons d'or pour garnir le deshabilité blanc que je mettray. La friponne s'en est revenuë, & m'a dit qu'en sortant de chez le Marchand elle a trouvé sur le pas de la boutique un Portrait dans une boëte d'or. Moy qui entre volontiers dans ses petits besoins, je lui ay conseillé de porter la boëte d'or à quelque Orfèvre, & d'en faire son profit. Je lui demande presentement combien elle l'a venduë; l'insolente a l'effronterie de dire qu'elle l'a laissé sur ma table, & qu'elle ne l'a point venduë.

**MARINETTE.**

Oüi, assurément, je l'ay laissé sur vôtre table. Toute servante qui sort d'une maison, doit dire la verité.



GAUFICHON.

Il y a quelque chose à votre histoire que je n'entens pas. Laquelle est-ce de vous deux qui ment ?

PASQUARIEL *entre, & dit à Gaufichon*

Monsieur, il y a là-bas un Marsoüin de Basse Normandie, avec des bottes, un chapeau retrouffé & une grande épée, qui demande à vous parler.

COLOMBINE *bas à Marinette.*

Apparemment, c'est du secours qui nous vient pour le désabuser du Portrait de Leandre.

GAUFICHON *à Pasquariel.*

Que veux-tu dire avec ton Marsoüin ?

PASQUARIEL.

Je n'ay point encore vu d'homme de cette couleur-là.

GAUFICHON.

Allons audevant de lui, nous verrons ce que c'est. Ma Sœur, je vous prie, ne chassez point Marinette, nous découvrirons peut-être ce que le Portrait est devenu.



## SCÈNE VII.

ARLEQUIN *vêtu en campagnard,*  
*appelé le Baron de Fourbadiere.* MEZ-  
 ZETIN, *Valet du Baron.* GAU-  
 FICHON.

ARLEQUIN *sautant au col de Gaufichon.*

AH, cher amy, que j'ay eu de peine à  
 trouver vôtre maison ! le Cousin de  
 Trigouille m'a bien recommandé de vous  
 bailler cette lettre en main propre.

GAUFICHON.

Vous êtes parent du Marquis de Tri-  
 gouille ? (*Il l'embrasse.*)

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur, son parent & son vas-  
 sal. De plus, je me donne au diable s'il y a  
 sur terre un meilleur Gentilhomme.

GAUFICHON.

C'est le seul Normand que je connoisse  
 sans défauts.

ARLEQUIN.

Depuis quatre ans que nos Briquets  
 chassent ensemble, ils n'ont pas pris une  
 Alloüette qu'on ne l'ait mangée chez lui,  
 & du gros cidre tant que le repas dure. Je  
 suis seur qu'il ne lui reste pas encore trente

procès à vuidier. Je mettrois ma main au feu que dans toutes ses affaires on ne trouvera peut-être pas six faux témoins.

GAUFICHON.

Que je lui suis obligé de l'honneur de son souvenir!

ARLEQUIN.

Je veux que cinq cens pestes m'étranglent, s'il ne m'a parlé de vous comme de la fleur de ses amis. Voyez, voyez dans la lettre le cas qu'il fait de vous.

GAUFICHON lit la lettre.

*Trouvez bon, mon cher ami, que je vous adresse Monsieur le Baron de Fourbadiere, homme de qualité & de mes parens. (Ils s'embrassent.) Il va exprés à Paris pour acheter les habits de Nôces de Mademoiselle sa Sœur; enseignez-lui, je vous prie, le plus fameux Marchand, & tâchez de le loger dans une Auberge près de vous, afin qu'il puisse plus commodément profiter de vos sages avis. Je prendray sur mon compte les amitez que vous lui ferez, & il ne tiendra qu'à vous d'éprouver en toute rencontre la reconnoissance de vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,*

LE MARQUIS DD TRIGOUILLE.

GAUFICHON.

On n'écrit point plus poliment que cela à Paris.

ARLEQUIN.

A vous dire vray, l'Arriere-Ban a bien façonné la Noblesse.

GAUFICHON.

Monfieur le Baron , ne me faites pas l'affront de prendre une autre maifon que la mienne.

ARLEQUIN.

Ce me feroit honneur , Monfieur : mais depuis le Siege de Mons , il faut malgré moy que je loge en mon particulier.

GAUFICHON.

Que veut dire cela ?

ARLEQUIN.

C'est qu'à l'attaque de cet ouvrage que nous forçâmes , les Ennemis en l'abandonnant firent jouer un Fourneau , qui m'a rôty tout le vifage , & qui m'a jetté à trois grands quarts de lieües de la ville.

GAUFICHON.

Ah , pauvre homme ! vous deviez être brifé en mille morceaux.

ARLEQUIN.

Le Ciel qui s'intereffe à la confervation des Braves, me fit heureufement tomber fur le fumier d'une baffe-court auprès de quantité de femmes qui battoient la lessive. A ce bruit qu'elles faisoient , je m'imaginay que c'étoit encore quelque fourneau qui alloit jouer. Ces diables de

Lavandieres ont fait une si cruelle impression sur mon cerveau , que quand par malheur sur le soir je rencontre une fille ou une femme à mon chemin , je tombe comme un homme mort , & suis quelquefois quatre heures entieres étendu sur la place.

**GAUFICHON.**

Ah Monsieur , que me dites-vous-là ?

**MEZZETIN.**

Ne le retirez pas dans vôtre maison s'il y a des femmes ; vous seriez homicide de sa mort.

**GAUFICHON.**

Je mettray Monsieur dans un Appartement où personne ne l'incommodera. (*vers Mezzetin*) Mon grand ami , faites apporter les hardes de Monsieur vôtre Maître ; car absolument il n'aura point d'autre logis que le mien.

**ARLEQUIN** *vers Mezzetin.*

Puisque Monsieur le veut , faites entrer ma valise. (*vers Gaufichon*) Comme vous voyez ; la Noblesse de Normandie n'est point façonnere.

**LE ANDRE** *arrive vêtu en Crocheteur & entre dans la maison.*

**PASQUARIEL** *à Gaufichon.*

Monsieur , fouillera-t-on ce Crocheteur ?



GAUFICHON.

Donnez-vous-en bien de garde. Dites seulement, qu'on nous prépare à manger, (*Pasquariel s'en va.*)

GAUFICHON à *Arlequin.*

En toute liberté, Monsieur le Baron, faites-moy la grace de me dire à quoy je vous suis utile.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop obligeant. Les habits de ma Sœur levez, & le Contrat signé, je décampe en poste avec le Beau-frere.

GAUFICHON.

Oserois-je vous demander à qui vous la mariez ?

ARLEQUIN.

A un homme de Paris que je n'ay point encore jamais vu.

GAUFICHON.

Il n'est pas possible.

ARLEQUIN.

On nous en dit du bien. Un de nos amis en a envoyé le Portrait à ma Sœur : La drolesse l'a trouvé à son gré ; sur le champ l'affaire a été baclée. Tous les bons mariages se font comme cela à la billebode. A quoy bon faire languir si long-tems une pauvre fille ? A propos, ne connoissez-vous point quelque habile Jouallier ?



GAUFICHON.

Pour acheter les bijoux, volontiers ?

ARLEQUIN.

Non. C'est que ma Sœur est si folle du Portrait de son Serviteur, qu'elle m'a prié en venant à Paris, de le faire enrichir de diamans, & qu'une boîte d'or toute unie lui semble trop simple & trop mesquine.

GAUFICHON

Pour une fille de Province, voilà ce qu'on appelle raffiner en amour & en galanterie. Et comment s'appelle ce bienheureux-là ?

ARLEQUIN.

C'est un nommé Monsieur Leandre.

GAUFICHON.

Monsieur Leandre ?

ARLEQUIN.

A votre air, Monsieur, vous sçavez quelque chose du futur ? Ecoutez, il n'y a encore rien de signé. Si c'est un malhonnête-homme, je casse le mariage comme un verre.

GAUFICHON.

Le casser, Monsieur ? Tout au contraire, Pour votre satisfaction & pour la mienne, je voudrois qu'il fût déjà consommé.

ARLEQUIN.

Parbleu, si Leandre a des défauts, sa

physionomie est bien trompeuse. Je vous prie que je vous montre son Portrait. (*Il cherche dans sa poche ; & ne la trouvant point , il tire son épée , & court après Mezzetin.*) Par la morbleu , où est mon Coquin de valet de Chambre, que je lui passe mon épée au travers du corps ?

GAUFICHON *l'arrêtant.*

Hé quartier , Monsieur , ce n'est peut-être pas sa faute.

ARLEQUIN.

Comment , pas sa faute ? Pourquoi le Maraut n'a-t-il pas regardé dans la Boutique où j'ay marchandé de la frange d'or pour des gands ? Je suis le plus trompé du monde si une fille ne s'est baissée pour ramasser quelque chose dans le tems que j'ay tiré mon mouchoir de ma poche.

GAUFICHON *à part.*

Ah , juste Ciel ! voila l'histoire de Marinette d'un bout à l'autre. Ma joye est inconcevable.

ARLEQUIN.

Tout resolument , il faut que je vous donne le plaisir de tuer ce Miserable-là en vôtre presence. Le Portrait de mon Beau-frere perdu ! Et que me dira ma Sœur ?

GAUFICHON *lui mettant le Portrait de Leandre entre les mains.*

A coup sûr, voila de quoy empêcher le meurtre du Valet.

ARLEQUIN.

Ventrebleu, Monsieur, me retenez-vous dans votre logis pour me joier de ces tours-là ? Par la mort, si vous n'étiez pas amy du Cousin de Trigouille, je vous apprendrois à berner un homme de ma qualité. Ne l'auriez-vous point acheté de mon Coquin de Valet :

GAUFICHON.

Non, mais la suivante de ma Sœur l'a ramassé comme vous le venez de dire, en sortant de la même Boutique où vous avez marchandé cette frange d'or. A son retour elle l'a mis sur la table de sa Maîtresse, où je m'en suis faisi, pour approfondir si Leandre étoit amoureux de ma Sœur ; mais grace au Ciel, m'en voila heureusement éclaircy.

ARLEQUIN.

L'histoire n'est point mal-inventée pour épargner les étrivieres à un Valet. Somme totale, j'ay une joye sensible de le retrouver.

GAUFICHON.

Et moy, un vray plaisir de vous le rendre. Pasquariel ? Marinette ? en attendant que le couvert soit mis, qu'on mene Monsieur le Baron dans le grand appar-

tement. (*Lorsqu'il veut entrer dans la maison, Mezzetin en sort en habit de Crocheteur.*)

ARLEQUIN *au Crocheteur.*

Mon ami, mon Valet de Chambre t'a-t-il contenté ?

MEZZETIN.

Vraiment, je nous appercevons bien quand je travaillons pour du monde de votre qualité.

ARLEQUIN.

Ne pense pas rire. Vive la Basse Normandie pour la libéralité. (*Il entre chez Gaufichon.*)

GAUFICHON *seul.*

Sans le secours du Ciel, qui m'a envoyé cet homme-là pour me désabuser, j'allois encore faire quelque brusquerie. Toute la terre auroit crû comme moy que le Portrait de Leandre s'adressoit à ma Sœur ; cependant la pauvre fille n'a point de relation avec lui. Il ne fera pas hors de propos de lui faire tantôt quelque petite excuse ; la moindre démarche appaise les femmes. (*Il s'en va.*)



## S C E N E V I I I.

COLOMBINE, LEANDRE.

COLOMBINE.

**Q**Uoy ? Est-il possible que la compassion de mon malheur ait donné lieu en si peu de tems à toute la tendresse que j'éprouve de Leandre ?

LEANDRE.

Vôtre mérite, Mademoiselle, ne frappe point à demi. Je n'ay pu vous voir sans vous aimer, ny vous aimer sans vous le dire ; & mon cœur justement allarmé de votre mariage avec le Docteur, m'a suggeré toutes les mesures que je prends pour rompre une si indigne alliance, & pour vous offrir des vœux qui ne finiront qu'avec moy.

COLOMBINE.

Mais encore, comment pretendez-vous me tirer d'ici sans qu'on s'en apperçoive ?

LEANDRE.

Mon amour a prévu à tout. J'ay servi de Crocheteur au Baron de Fourbadiere, pour avoir occasion de m'introduire chez vous, & vous apporter dans une valise les habits necessaires au déguisement qui doit favoriser votre retraite.

COLOMBINE.

Ma vie sera-t-elle assez longue pour reconnoître des bontez si surprenantes ?

LEANDRE.

Plût au Ciel que la mienne fût employée toute entière. . . .

ARLEQUIN &amp; MEZZETIN

*à Leandre.*

Hem, hem, cachez-vous, voila la bête qui s'approche.

GAUFICHON.

Lacquais a-t-on servi ?

ARLEQUIN *se jette à bas, & se tourmente contre terre.*

MEZZETIN.

Ah, maudite maison ! Monsieur de Trigouille avoit bien affaire d'adresser ici mon pauvre Maître, pour le faire mourir !

GAUFICHON.

Est-ce son mal qui l'a repris ?

MEZZETIN.

Retirez-vous de là, Monsieur, vous nous coupez la gorge avec vos diables de femmes.

GAUFICHON.

Mais encore faut-il entendre raison; il n'y a que ma Sœur qui prend l'air au jardin.

MEZZETIN.

C'est plus qu'il n'en faut de par tous les diables. (*En frappant dans la main d'Arlequin.*) Mon pauvre Maître ! Ah ! voilà un



homme mort. Il n'a jamais eu d'accès si fort que celui-là. Tenez, tâtez, on ne lui sent plus ny poulx ny haleine. C'est un homme mort, vous dis-je, sans remission.

PASQUARIEL.

Hé laissez-moy faire, j'ay ici d'un Orvietan liquide qui le va guerir pour jamais. C'est un baume heroïque, qui donneroit la vie au fer & aux pierres. Ça, ça, soutenez-le un peu. (*Il fait boire un verre de sa drogue à Arlequin qui commence à se reconnoître.*) Hé, bien que dites-vous de mon Theriaque ?

ARLEQUIN *d'un ton dolent.*

Mezzetin ?

MEZZETIN *du même ton.*

Monsieur ?

ARLEQUIN.

Est-ce que je mourray sans voir Monsieur Leandre mon Beau-frere ?

MEZZETIN.

Ne vous inquietez point. Je lui ay fait dire par ce Crocheteur, que vous demeuriez ici. Il devoit être déjà venu.

GAUFICHON.

Courage, Monsieur le Baron, courage, ce ne fera rien.

ARLEQUIN.

Monsieur mon Hôte, vous m'assassinez.

J'ay entrevu par ma fenêtre une femme dans vôtre Jardin.

COLOMBINE *arrivant.*

Encore , faut-il que je voye cet original que la vuë d'une femme jette par terre.

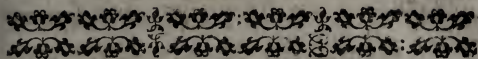
ARLEQUIN.

Misericorde ! me voila reperdu.

GAUFICHON *à Colombine.*

Hé ventrebleu , ma Sœur , retirez-vous dans vôtre Appartement. Ne vous a t-on pas dit l'accident du Siege de Mons , du Fourneau , & des Lavandieres ? Pasquariel ? la Fleur ? Champagne ? que tout le monde prête la main pour reporter Monsieur de Fourbadiere sur son lit. (*On le reporte.*) Après le plaisir qu'il me vient de faire , je voudrois le pouvoir secourir de mon sang. Il faut ma foy convenir que la Normandie est la pepiniere des honnêtes gens.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

## SCENE I.

GAUFICHON. PIERROT  
*en Cuisiniere.*

GAUFICHON.

**M**Ais par où voudrois-tu que cet homme fût passé ? Moy-même quand je reviens de la Ville, j'ay bien de la peine à entrer dans ma maison sans que mes Valets me fouillent. Je te donne à penser comme un autre y seroit reçu !

PIERROT.

Je vous dis, Monsieur. . . .

GAUFICHON.

Et moy, je dis que tu es une Bavarde, & une Carogne qui ne cherche qu'à me donner du chagrin.

PIERROT.

Oh, ne faites point comme ça le Vespasian & le Ferragus avec vos injures, Je vous dis & vous douze qu'il y a dans votre Jardin un grand Drôle bien bâti ;

mais je vous dis bien bâti. A la physionomie de son visage , cet ouvrier-là taileroit diantrement des croupieres à vôtre Sœur.

GAUFICHON.

Tu l'as donc vu effectivement ?

PIERROT.

C'est un aussi biau Gars. . . .

GAUFICHON.

Mais de par tous les diables , par où est-il entré ?

PIERROT.

Que vous êtes encore simple ! Tenez, Monsieur , imaginez-vous que les jeunes hommes sont comme des vents coulis : ça se glisse dans les maisons , sans qu'on sçache par où ils entrent.

GAUFICHON.

Mais Pasquariel est toujourns à la porte.

PIERROT.

Faut donc qu'on lui ait fafiné les yeux ; car j'ay vu le Monsieur , ny plus ny moins que je vous regarde.

GAUFICHON *à part.*

L'affaire merite quelque petite reflexion. (*haut*) Jacqueline , sur les yeux de vôtre tête ne me tentez pas.

PIERROT.

Tenez, Monsieur, s'il n'y a pas un homme tout luisant d'or dans vôtre Jardin,

ôtez-moy la clef de la cave. Dame, voila, un terrible ferment stila !

GAUFICHON.

Puisqu'ainsi va , monte tout doucement dans ma Chambre , & m'apporte ma per-tuisanne qui est au chevet de mon lit.

PIERROT.

N'est-ce pas ce grand chose de fer avec quoy vous faites le carrousel tant que la nuit dure ?

GAUFICHON.

Te dépêcheras-tu ? (*seul*) Ne sortiray-je jamais d'un chagrin que pour rentrer dans un autre ? Quoy ? au moment que je suis desabusé de Leandre , un autre homme a l'insolence de s'introduire chez moy pour me deshonorer ?

PIERROT *revenant.*

Monfieur , voila vôtre plartousiane. A vôtre place , je n'en ferois point à deux fois , je fendrois en deux l'ame de ce fripon-là , pour lui apprendre. . . .

GAUFICHON.

Jacquette , retournez dans vôtre Cuisine comme si de rien n'étoit , & qu'on ne fasse point de bruit à Monsieur le Baron qui repose. Nous allons voir si on m'insultera jusques dans ma maison. Il y a long-tems que j'ay envie de trouver sous ma patte un de ces Avanturiers , qui

croient beaucoup honorer une fille riche quand ils se donnent la peine de l'enlever.

MEZZETIN *à part.*

Il faut vîtement appaiser le grabuge de cette masque de Cuifiniere.

GAUFICHON *présentant la pertuisanne dans le ventre de Mezzetin.*

Demeure-là.

MEZZETIN *à part.*

Une hallebarde ! voila nos cartes bien broüillées. Allons, Mezzetin, bon courage jusqu'au bout. (*haut*) Faites-moy le plaisir de me dire où je pourrois trouver Monsieur Gaufichon ?

GAUFICHON.

Lé voila tout trouvé, que lui voulez-vous ?

MEZZETIN.

Quelqu'un de ces Enrolleurs vous a-t-il mis sur la liste, Monsieur ?

GAUFICHON.

Je pense que c'est le valet de Chambre de Monsieur de Fourbadiere ! Et comment se porte ton Maître ?

MEZZETIN.

Presentement, Monsieur, il se porte assez bien. Mais toute la nuit franchement il nous a desespéré. Ah ! qu'il a souffert ! Bon Dieu ! qu'il a souffert !

GAUFICHON.



GAUFICHON.

Son mal a donc été plus violent qu'à l'ordinaire ?

MEZZETIN.

Je croyois fermement qu'il nous demeureroit entre les bras. Le pauvre homme ne faisoit à tout bout de champ que se lamenter , en me disant : Est-ce que je mourray sans voir Monsieur Leandre mon Beau-frere ? Quoy ? je ne verray point Monsieur Leandre ?

GAUFICHON.

Pour le contenter , il n'y avoit qu'à l'aller querir.

MEZZETIN.

Dés que le jour a paru j'y ay couru comme au feu. Croiriez vous, Monsieur, que son mal a cessé dès qu'il a envisagé cet homme-là ?

GAUFICHON.

Le bon naturel !

MEZZETIN.

C'est qu'il aime cette Sœur à la folie. Il m'a commandé de sçavoir , si vous étiez en vôtre Appartement.

GAUFICHON.

Que souhaite-t-il de moy ?

MEZZETIN.

Je pense que c'est pour vous presenter

Monsieur son Beau-frere. En attendant, ils font un tour dans vôtre Jardin.

GAUFICHON.

Oh, de par tous les diables, voila donc l'homme que ma Carogne de Cuisiniere a vu. (*Il jette la hallebarde à côté du Theatre.*)

MEZZETIN.

Oserois-je prendre la licence, Monsieur, de vous demander les tenans & aboutifans de vôtre chagrin ? car à la perspective de vôtre visage, quelqu'un vous a fâché. Si je pouvois le découvrir, par la mort. . . .

GAUFICHON.

Grace au Ciel, ce n'est qu'une bévuë de ma Servante, qui croyoit que le monde fût entré chez moy pour me faire piece.

MEZZETIN.

Oh, ventrebleu, où sont ces Marrants-là que je les exterminie ? Comment jernie, faire insulte à l'Hôte de mon Maître ?

GAUFICHON *à part.*

Il faut avoüer que ces Normands sont de bons cœurs d'hommes ! cela ne demande qu'à s'égorger pour faire plaisir.

MEZZETIN.

Se joüer à Monsieur Gaufichon ?

GAUFICHON.

Heureusement je découvre que ce n'est qu'une fausse allarme.

MEZZETIN.

S'il ne faut que donner des coups, vous n'avez qu'à dire. Je sers un Gentilhomme qui ne me garderoit pas un quart-d'heure si je frappois doucement.

GAUFICHON.

On ne sçauroit trop reconnoître tant de bonnes volontez. (*Il lui offre une bourse.*)

MEZZETIN.

Vous mocquez-vous, Monsieur ? c'est tout ce que vous pourriez faire, si j'avois rompu les bras à quelqu'un pour vôtre service.

GAUFICHON.

Tiens, te dis-je, prends cela pour l'amour de moy.

MEZZETIN.

Si vous n'aviez pas logé mon Maître, je me donne au diable si je prenois de vôtre argent. Mais comme....

GAUFICHON.

Tiens, le voici.

MEZZETIN.

Il n'est pas autrement nécessaire, que mon Maître sçache cette petite particularité-là.

GAUFICHON.

Va , va nous sçavons vivre.

MEZZETIN *à part.*

Si ce Coquin d'Arlequin apprenoit l'avanture , il voudroit en avoir sa part, ou il découvreroit tout. Je le connois , il se feroit pendre pour de l'argent.

---

## SCENE II.

ARLEQUIN, LEANDRE,  
GAUFICHON, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

**A**H , mon cher Hôte , quel plaisir de vous voir ! Je vous prie que mon Beau-frere vous embrasse.

GAUFICHON.

Avec bien de la joye , Monsieur.

ARLEQUIN.

Ma Sœur ne sera pas trop mal lottie, non ? Vous le connoissez de longue main, n'est-ce pas un galant homme ?

GAUFICHON.

Je vous en répons. C'est le Cousin de ma Maîtresse. Celle qu'il épouse peut se vanter à coup seur d'être la plus heureuse femme du Royaume.

LEANDRE.

Vous en dites trop , Mr. pour être cru.

GAUFICHON.

Non, Dieu me damne, je parle à cœur ouvert. Je vous diray bien plus, si ma Sœur n'étoit pas engagée à Monsieur Balouard, je tiendrois à grandissime honneur d'avoir un Beau-frere de sa mine & de son merite.

ARLEQUIN.

Vous mariez donc aussi Mademoiselle Gaufichon ?

GAUFICHON.

J'espere qu'aujourd'hui l'affaire en sera réglée. Je me flatte, Messieurs, que vous lui ferez l'honneur de signer à son Contrat de mariage.

MEZZETIN.

De la force que ces Messieurs-là vous aiment, je gagerois que le mariage de votre Sœur leur fait bien autant de plaisir qu'à vous ?

GAUFICHON.

J'en suis persuadé.

LEANDRE.

Je serois au desespoir si quelqu'un entroit plus avant que moy dans les interêts de votre famille.

ARLEQUIN.

Je crois que nous sommes tous de même avis là-dessus, & que pas un de nous ne pleurera du mariage de Mr Balouard.

GAUFICHON.

Vous me comblez , Messieurs , de toutes vos bontez.

ARLEQUIN *à Leandre.*

A propos , Beau-frere , il ne faut pas abuser de l'honnêteté de Monsieur Gaufighon , il y a assez de tems que je l'incommode.

GAUFICHON.

Vous mocquez-vous , Monsieur ?

ARLEQUIN.

Les complimens mis à part ; Monsieur Leandre , courez s'il vous plaît faire expedier vôtre Contrat aux termes dont nous sommes convenus.

LEANDRE.

Je vous obeis avec un grand plaisir.

ARLEQUIN.

Mon Hôte, je vous ay promis de signer le Contrat de vôtre Sœur , mais à condition que vous signerez celui de la mienne.

GAUFICHON.

De toute mon ame. Je m'en vais de mon côté prier mon Notaire de se tenir prêt pour tantôt. Ah ! que vous êtes heureux, vous autres Normands , de vous défaire d'une fille pour rien ; ou du moins pour peu de chose !

ARLEQUIN.

Quand on debite cette marchandise-là



un peu fraîche , on s'en défait toujours à meilleur marché. Ce n'est pas que pour moy je fais les choses fort honorablement ; tel que vous me voyez , je donne à ma Sœur cinq mille livres d'argent sec , un septième dans le Colombier , & pareille portion en quatre Instances pendants au Bailliage de Falaize.

GAUFICHON.

Le tout ensemble peut devenir considerable.

ARLEQUIN.

Et si , là-dessus , je n'y fais point entrer mon credit auprès des Juges.

GAUFICHON.

Cela peut encore valoir quelque chose.

ARLEQUIN.

Comptez que Monsieur Leandre peut tuer hardiment cinq ou six personnes sans apprehender ny informations ny poursuites. Sans vanité il n'y a point de maison dans la Province où les Sergens fassent si peu d'ordure que chez moy.

GAUFICHON.

Vous avez de beaux privileges dans votre Normandie.

ARLEQUIN.

Celui d'être de vos amis me fait mépriser tous les autres. Adieu , nôtre cher , je vous quitte pour aller achever mes em-

plettes. Entre amis on en use librement.

GAUFICHON.

Vous êtes le Maître, Monsieur, & de ma fortune & de tout ce qui dépend de moy. (*Arlequin s'en va.*) Pendant qu'il songe à ses affaires, je m'en vais terminer celle de ma Sœur. Quand une fois j'auray cette épine hors du pied, je seray le plus content du monde.

PASQUARIEL *arrêtant Gausfichon.*

Madame la Comtesse d'Entremise demande à voir Mademoiselle, pour lui faire compliment sur son mariage. Il faut que ce soit une femme de grande qualité; car son Laquais lui porte la queue bien haut. La laisseray-je entrer?

GAUFICHON.

Voilà une belle demande! qu'on la conduise à l'Appartement de ma Sœur. Vous verrez que c'est quelque Dame du quartier, qui vient prendre part à nôtre joye. (*Il s'en va.*)

### SCENE III.

LE DOCTEUR, PIERROT.

LE DOCTEUR.

Quel plaisir, Pierrot, quel plaisir d'être aimé par une belle personne! Non,

trente fortunes comme la mienne ne payeroient pas l'amitié de Mademoiselle Gausfichon. M'avoir préféré à un Capitaine de Bombardiers , & à tant d'honnêtes gens qui la recherchent ! A mon âge c'est être bien-heureux. Qu'en dis-tu Pierrot ?

**PIERROT.**

Je dis , Monsieur , que je vous plains d'avoir attendu si tard à jeter votre gourme. Voila-t-il pas un homme bien recreatif pour un tendron de dix-huit ans ! Comme je vous affectionne , je vous parle moy à cœur ouvert. Cette fille-là est trop fringante pour vous.

**LE DOCTEUR.**

Quand la jeunesse est trop vive , on tâche de la ramener tout doucement par la raison.

**PIERROT.**

Vous avez beau dire , vous êtes trop sage pour une bête de cet âge-là. Hé de par tous les diables, que faites-vous depuis le matin jusqu'au soir dans votre Bibliothèque ? Un Docteur ne devrait-il pas sçavoir qu'en moins de trois mois une Jument bondissante va jeter une Rossie comme vous dans l'ornière , & que le mariage va tout de travers quand l'homme ne tire pas à plein collier ?

LE DOCTEUR.

Monsieur le Faquin , les époules vous demangent.

PIERROT.

Oh , la tête vous demange bien davantage. Allez , Monsieur , n'avez-vous pas de conscience de vous rebiffer contre un pauvre Valet qui vous remontre si honnêtement vos sottises ?

LE DOCTEUR.

Tu crois donc que c'est sottise d'épouser une jeune personne ?

PIERROT.

Je crois que c'est tout fin droit comme ceux qui prennent des Violons à leur service. Ils font danser toute la Ville , & ne dansent presque jamais ?

LE DOCTEUR.

A ce que je vois , tu te mets sur le pied de Précepteur.

PIERROT.

Tant que les femelles ne vous ont point gâté le timbre , je vous ay gouverné assez gentiment ; mais depuis que la rage de la nôce vous tient , vous devenez si incorrigible , qu'à la parfin je vous lâcheray la bride sur le col.

LE DOCTEUR.

Et moy , je vous lâcheray une volée de coups de bâtons , qui mortifieront diable.

ment vôtre morale. Ouais ! quand ce  
gueux-là se met à raisonner. . . .

---

SCENE IV.

GAUFICHON, LE DOCTEUR,  
PIERROT.

GAUFICHON.

**I**L me semble que vous le prenez d'un  
ton bien aigre avec Pierrot ?

LE DOCTEUR.

Pierrot a ses quintes tout comme les au-  
tres Valets. PIERROT.

- Il n'a garde de vous dire que quand  
vous êtes venu je lui donnois la poussée  
sur son mariage avec vôtre Sœur.

GAUFICHON.

b Hé pourquoy cela ?

PIERROT *bas à Gaufichon.*

C'est qu'il branloit encore un peu dans  
le manche. Comme j'ay vu ça , je lui ay  
chanté sa gamme d'un bout à l'autre. De  
la maniere comme je lui ay parlé , je vous  
réponds à cette heure qu'il l'épousera.

GAUFICHON.

Tu n'obliges pas un ingrat.

LE DOCTEUR.

Ne pourroit-on pas sçavoir ce que Pier-  
rot vous confie ?

PIERROT.

Moy , je disois à Monsieur que l'amour vous fait perdre le boire & le manger , & que si vous n'êtes promptement secouru, l'infection que vous portez à sa Sœur vous fera crever. Ecoutez , Monsieur , il y a Valets & Valets ; mais je veux bien vous dire qu'on n'en trouvera point qu'il se jette comme moy àj corps perdu dans vos intérêts.

LE DOCTEUR.

Ce Maraut-là ne merite pas vôtre attention. Ça , Monsieur , parlons de nôtre affaire. Quand voulez - vous me rendre heureux ?

GAUFICHON.

Presentement. Rien ne peut retarder vôtre joye & la mienne ; mes chagrins sont dissipés ; Leandre épouse Mademoiselle de Fourbadiere ; le Bombardier vient de partir pour sa garnison ; ma Sœur s'est déclarée pour vous ; enfin tout semble concourir à l'honneur d'être vôtre Beau-frere. Il n'y a plus que le Contrat à signer. Etes-vous content de mon Notaire ? A-t-il suivi vos intentions ?

LE DOCTEUR.

Je vous l'ay déjà dit, je donne tout mon bien sans aucune reserve.



GAUFICHON.

Ma Sœur ne vous considère point par cet endroit-là, Monsieur, c'est par le cœur qu'elle est prise, & son unique soin sera d'aimer son mary.

LE DOCTEUR.

Vous me faites venir l'eau à la bouche.

GAUFICHON.

Dans une couple d'heures, vous connoîtrez que je vous dis vrai.

LE DOCTEUR.

Mais êtes-vous bien certain que ce Monsieur Briseroche soit party ?

GAUFICHON.

Rien n'est plus véritable. Malepeste, s'il étoit ici, nous serions mal dans nos affaires.

LE DOCTEUR.

Cela étant, il se faut prévaloir de son absence, & conclure le mariage dès ce soir. Quand une fois votre Sœur sera ma femme, je me mocque de lui & de sa poudre à canon. Adieu pour un moment, je vais donner ordre au festin, & faire avertir votre Notaire de se tenir prêt pour tantôt. (*Il s'en va.*)

GAUFICHON.

Par quel endroit me suis-je attiré du Ciel une protection si déclarée ? Malgré toutes les prédictions d'Isabelle, ma Sœur

fera pourtant mariée selon mon choix. Je n'ay jamais mieux fait que de m'en rendre le Maître , & de fermer ma porte aux muguets. Un homme sans vigueur n'est bon à rien.

---

S C E N E V.

GAUFICHON, LEANDRE,  
ARLEQUIN.

GAUFICHON.

**V**oici nôtre Campagnard qui a fait apparemment toutes ses emplettes.

ARLEQUIN.

Oh, Monsieur Gaufichon, l'affreuse ville que vôtre Paris ! Il y a mardy , des ruës aussi longues que Carême.

GAUFICHON.

C'est ce qui en fait la beauté.

ARLEQUIN.

Ma foy , vivent les petites Villes pour y être respecté. En ce país-ci on ne salue personne. A Falaize je fais mettre aux Cachots pour six semaines quand on ne me tire pas le chapeau de cinq cens pas.

LEANDRE.

Je ne m'étonne donc pas si les Normands aiment tant leur país.

ARLEQUIN à *Gaufichon*.

Mon Hôte, quel bagage est-ce là que je vois sortir de vôtre maison ?

GAUFICHON.

C'est une Dame du quartier qui vient complimenter ma Sœur sur son mariage.

ARLEQUIN.

Ah, c'est bien fait. Est-elle jolie ?

GAUFICHON.

Nous allons voir.

---

## SCENE VI.

MEZZETIN en Dame du quartier,  
COLOMBINE, & les Acteurs  
de la Scene precedente.

MEZZETIN à part.

Courage, voici le coup de partie. (*haut à Colombine*) Quoy, Mademoiselle, pousser la civilité jusqu'à la ruë.

COLOMBINE.

Le plaisir de vous voir, Madame, meneroit les gens encore plus loin. (*vers Gaufichon*) Mon frere, c'est Madame la Comtesse d'Entremise, qui s'est donné la peine de nous venir témoigner sa joye sur mon mariage.

ARLEQUIN.

Une bonne grosse gague !

GAUFICHON à la Comtesse.

Vous ne sçauriez, Madame, me faire un plus sensible plaisir que de vous interesser à l'établissement de ma Sœur, je crois qu'elle a lieu d'être contente.

MEZZETIN.

On ne peut jamais s'en expliquer avec un empressement plus honnête.

COLOMBINE.

Oh, Madame, ne me faites point rougir. Je vous ay peut-être ouvert mon cœur avec trop de franchise. Que voulez-vous ? je suis née sincère, & je veux bien que le monde sçache que je ne me marierois point ; si je n'aimois mon mary de toute l'étenduë de mon ame.

LEANDRE.

Ah ! que j'envie son bonheur ?

COLOMBINE.

Ne l'enviez point, Monsieur, je suis persuadée que vôtre femme vous en dira tout autant.

MEZZETIN *bas à Colombine.*

Expéditions matière. (*haut*) Ma belle Demoiselle, c'est trop vous incommoder.

GAUFICHON.

Ma Sœur, que n'avez-vous fait mettre les chevaux au Carrosse ?

MEZZETIN.

Ce n'est pas la peine, Monsieur, je

ne vais que chez Mademoiselle Isabelle.

COLOMBINE.

Puisque vous ne voulez point de Carrosse, souffrez du moins que mon frere vous donne la main jusques-là.

GAUFICHON *se presentant.*

Ce me sera bien de l'honneur.

MEZZETIN.

On ne sort point de chez soy le jour qu'on marie une Sœur.

GAUFICHON.

Souffrez tout au moins, que ces deux Cavaliers-là vous accompagnent.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers ; aussi-bien je suis gros de saluër la Maîtresse de mon Hôte. On dit par le monde qu'elle a la gorge aussi charmante que l'esprit.

COLOMBINE *à la Comtesse.*

Madame, par ce vilain tems-là, ne voudriez-vous point prendre une grosse coëffe & une écharpe ?

MEZZETIN.

Cela n'est point de refus, Mademoiselle, à cause de ma fluxion sur le visage.

GAUFICHON.

Jasmin ? allumez vîtement un flambeau.

MEZZETIN *à Gausfichon.*

Je vous donne Monsieur des peines infinies.

LEANDRE à la Comtesse.

Vous ne connoissez pas Monsieur Gau-  
fichon ; jamais homme n'a été plus galand  
& plus officieux.

GAUFICHON *allant au devant du  
Laquais.*

Où est donc ce Coquin-là ? Faudra-t-il  
que j'aïlle moy-même au devant de lui ?  
( *Pendant que Monsieur Gau-  
fichon dit ces  
mots , Colombine prend la coëffe & l'échar-  
pe de la Comtesse , & Mezzetin se retire.  
Gaufichon appercevant le Laquais :* ) Je  
vous en sçay bon gré , Monsieur le Ma-  
raut , d'être cause qu'une Dame de qualité  
est incommodée ! ( *vers Colombine qu'il  
croit être la Comtesse* ) Madame , je vous  
demande mille pardons de la sottise de  
mon Lacquais.

LEANDRE.

Il n'y a encore rien de gâté.

GAUFICHON.

Madame , à cause de vôtre fluxion ca-  
chez-vous bien le visage de vos coëffes &  
de vôtre manchon , les rhumes sont mor-  
tels cette année. ( *à Leandre & à Arle-  
quin* ) Messieurs , je vous recommande  
cette Dame-là.

LEANDRE.

Ne vous embarrassez pas, nous en aurons  
plus de soin que vous.



GAUFICHON.

On a beau dire , les femmes de qualité se distinguent toujours par leurs manieres. Cette Dame ne se contente pas d'avoir fait ses civilités à ma Sœur , elle veut encore, pour me combler , rendre visite à ma Maîtresse.

PASQUARIEL *entrant.*

Il y a là un homme qui dit qu'il est Notaire. Le laisseray-je entrer sans le fouiller ?

GAUFICHON.

Oùi, de par tous les diables, oùi. Sans cet homme-là , nous ne sçaurions rien faire, jamais il ne pouvoit arriver plus à propos.

---

SCENE VII.

GAUFICHON, LE NOTAIRE.

GAUFICHON *au Notaire.*

JE vous attends, Monsieur, avec beaucoup d'impatience.

LE NOTAIRE.

Je presume , Monsieur , par votre impatience , que vous voulez faire un Testament.

GAUFICHON.

Moy , un Testament ? Il rêve !

## LE NOTAIRE.

La Coutume, comme vous sçavez, nous prescrit d'être deux pour le recevoir ; autrement ce seroit une nullité qui défigureroit l'Acte sans aucune ressource.

## GAUFICHON.

Qu'ay-je affaire moy , de tout vôtre grimoire ?

## LE NOTAIRE.

Grace au Ciel , vôtre maladie n'est pas pressante ; j'auray bien encore le tems d'appeler un de mes Confreres.

GAUFICHON *le retenant.*

Hé, non , Monsieur , n'appellez personne. Il n'est pas besoin de Testament , j'ay bien d'autres choses en tête.

## LE NOTAIRE.

C'est peut-être pour une donation entre-vifs ?

## GAUFICHON.

Encore moins.

## LE NOTAIRE.

Auquel cas , il est bon de vous avertir que le donateur doit être libre & sain d'esprit. Je veux croire , Monsieur , que vous n'êtes pas dans cette situation-là.

## GAUFICHON.

Est-ce que j'ay l'air d'un fol ?

## LE NOTAIRE.

Il faut de plus , que la chose donnée appartienne au donateur.

GAUFICHON.

Le pauvre homme perd l'esprit !

LE NOTAIRE.

Parce qu'autrement, au lieu d'avoir fait une grace, il ne laisseroit au donataire que le chagrin de regretter une liberalité infructueuse.

GAUFICHON.

Pourquoy diable m'embarasser de vos rubriques ?

LE NOTAIRE.

Ce sont, Monsieur, de petites observations que le devoir de la profession nous oblige de vous faire.

GAUFICHON.

Hé Monsieur le Notaire, Dieu mercy, je me porte bien, & je ne songe ny à Testament ny à Donation. Je vous demande seulement si. . . .

LE NOTAIRE.

N'est-ce point aussi que vous couchez quelque grosse terre en jouë pour donner du relief à vos qualitez ?

GAUFICHON.

A la fin la patience m'échappera.

LE NOTAIRE.

C'est quelque chose à la verité d'avoir un beau titre ; mais la vanité de l'acquéreur fait presque toujours manquer aux precautions les plus necessaires.

GAUFICHON.

Le maudit parleur !

LE NOTAIRE.

Vous avez beau dire, il n'y a que le Decret qui puisse rendre votre possession paisible.

GAUFICHON.

Que la peste vous étouffe avec votre terre & vos decrets ! Je ne vous demande que le loisir de m'expliquer.

LE NOTAIRE.

Tout à votre aise, Monsieur. De bonne foy, me croyez-vous assez indiscret pour instrumenter, sans sçavoir précisément votre intention ?

GAUFICHON.

Mon intention, de par tous les diables, est de sçavoir si le Contrat de Monsieur Balouard est prest à signer ?

LE NOTAIRE.

Pour qui me prenez-vous Monsieur ? Sçachez que je ne travaille point pour des noms de Cocq-à-l'asne ? En un mot, je m'appelle Gabriel l'Alteré, Notaire au Chastelet de Paris sçachant mon métier, & de plus le faisant avec honneur.

GAUFICHON.

Je conviens, Monsieur, de toutes vos prerogatives. Mais encore, que venez-vous chercher dans ma maison ?

LE NOTAIRE.

Je cherche un Seigneur de Basse-Normandie appelé le Baron de Fontagriere.

GAUFICHON.

Vous voulez dire de Fourbadiere.

LE NOTAIRE.

Justement ; qui marie sa Sœur à Monsieur Leandre ; & comme ils doivent prendre la poste demain à la pointe du jour, je crois qu'ils n'ont pas de tems à perdre pour faire signer le Contrat à leurs amis.

GAUFICHON.

Seurement, j'y signeray avec plaisir. Tenez, ils ne font que de sortir pour reconduire une Dame jusqu'à deux pas d'ici.

LE NOTAIRE.

Que je vous serois redevable, Monsieur, si je pouvois sçavoir précisément où ils sont allez !

GAUFICHON.

Je veux vous faire le plaisir tout entier, je vais vous y mener moy-même.

LE NOTAIRE.

Ah, Monsieur, je ne merite pas la peine que....

GAUFICHON.

Vous mocquez-vous, avec vôtre peine ? Ce sont mes meilleurs amis. En chemin faisant, Monsieur l'Alteré, dites-moy je

vous prie , combien Leandre vous donnera-t-il pour la façon de son Contrat ?

LE NOTAIRE.

Helas , Monsieur , je n'en, auray pas plus que de celui de Mademoiselle vôtre Sœur. Nous faisons payer tous les gens de condition sur le même pied. Vôtre Notaire vous dira cela comme moy. Jamais nous ne prenons que le dixième du prix des Contrats.

GAUFICHON.

Malepeste le dixième !

LE NOTAIRE.

On se passe à cela presentement , parce que l'argent devient rare.

GAUFICHON.

Je ne m'étonne pas si Messieurs vos Confreres se jettent dans les grandes Charges.

## SCENE VIII.

GAUFICHON, LEANDRE,  
ARLEQUIN, LE NOTAIRE.

GAUFICHON *appercevant Arlequin & Leandre.*

**M**Es chers amis , nous allions vous chercher.

LEANDRE.



LEANDRE *appercevant le Notaire.*

Hé bien, Monsieur l'Alteré, pouvons-nous partir demain ?

LE NOTAIRE.

J'ay rempli de ma part tout mon petit ministère.

ARLEQUIN.

Monsieur le Tabellion, prenez garde que vôtre Coutume de Paris, n'aille pas heurter celle de Normandie. Ces sortes d'affaires-là ne se pardonnent jamais.

LE NOTAIRE.

De la maniere que je m'y suis pris, toutes les Parties seront contentes de moy.

GAUFICHON.

Monsieur est habile homme. Il m'a donné tantôt un rude échantillon de sa capacité.

LEANDRE *vers le Notaire.*

Dites-moy, je vous prie, les parens ne signent-ils pas les premiers ?

LE NOTAIRE.

C'est l'usage, Monsieur, & les amis en suite.

LEANDRE.

Cela étant, Monsieur le Baron prenez la peine de mener le branle.

ARLEQUIN.

Je gagerois quinze contre un que Monsieur Leandre ne se repentira point de cette

affaire-ci. Monsieur Gaufichon en fera bien de moitié avec moy. Je ne sçay ce qui arrivera ; mais je signe avec beaucoup de confiance.

**ISABELLE** *arrive, avec Colombine toujours déguisée en Comtesse.*

**LEANDRE** *allant au devant d'Isabelle.*

Ah, ma chere Cousine, que je vous ay d'obligation de venir approuver l'alliance que je fais aujourd'hui.

**ISABELLE.**

Vous m'en avez plus que vous ne pensez. J'amene avec moy Madame la Comtesse, qui malgré sa fluxion, veut à toute force signer à vôtre Contrat.

**GAUFICHON.**

Elle a raison, c'est un fort galant homme.

**ISABELLE.**

Elle se loüe aussi beaucoup des manieres de Monsieur le Baron.

**ARLEQUIN.**

Ne pensez pas rire. Quoy que je ne sois pas le plus bel homme du Royaume, je puis me vanter d'amuser moy seul plus de femmes que tous les gens de Cour ensemble. Un Normand qui parle avec l'accent, a toujours bien de la presse autour de lui. (*au Notaire*) Allons, Monsieur l'Alteré, faites un peu là vôtre Charge comme il faut. (*Le Notaire presente la*

plume à Isabelle qui l'offre à Colombine. )

ISABELLE à Colombine.

Souffrez, Madame, que j'aye l'honneur de vous la presenter.

GAUFICHON.

Elle a raison, Madame, les femmes doivent signer avant les filles. ( Colombine prend la plume, & signe.

ISABELLE la voyant signer.

Je ne sçais pas comme fera mon Cousin, pour reconnoître des manieres si obligantes.

ARLEQUIN.

Il fera de tout son mieux, je vous en répons.

ISABELLE prenant la plume & signant.

Pour moy, le cœur me dit que Leandre fera heureux. ( Vers Gaufichon. ) Qu'en dites-vous Monsieur Gaufichon ?

GAUFICHON, prenant la plume.

Je le crois comme vous ; & pour preuve, j'applique de tres-bon cœur mon nom auprès du votre. ( Il signe. )

LEANDRE.

Je pense que c'est à mon tour à glisser. ( Il signe, & dit au Notaire. ) Monsieur l'Alteré, vous n'avez presentement qu'à faire expedier la grosse.

LE NOTAIRE.

Dans une couple d'heures je vous la rapporte en forme.

## SCÈNE DERNIÈRE.

LE DOCTEUR, UN AUTRE  
NOTAIRE. *Les Acteurs de la  
Scène précédente.*

ARLEQUIN *appercevant le Docteur  
tout chargé de rubans couleur de feu.*

**J**E crois que voici de la moutarde après  
dîné.

LE DOCTEUR.

Je suis au desespoir, Mesdames, de vous  
avoir tant fait attendre ; mais on ne gou-  
verne pas Messieurs les Notaires comme  
on voudroit.

GAUFICHON.

Heureusement il n'y a encore rien de  
gâté.

COLOMBINE *à part.*

A ce qu'il croit.

GAUFICHON.

Par un bonheur extrême, tous nos amis  
qui viennent de signer le Contrat de Mon-  
sieur Leandre, nous feront aussi l'honneur  
de signer le vôtre ; & comme cela nous  
ferons d'une pierre deux coups.

COLOMBINE *à part.*

Et d'une fille deux mariages. Je crois  
que nous allons un peu rire.

GAUFICHON.

Comme frere de la Mariée, je vais vous montrer le chemin. (*au Notaire.*) Monsieur de la Pince, vôtre meilleure plume, s'il vous plaît ? Me voila au comble de ma joye.

ARLEQUIN *à part.*

Cela est trop violent, cela ne durera pas.

LE NOTAIRE.

Pour faire les choses dans l'ordre, il seroit à propos que les Parties interessées fussent ici presentes

GAUFICHON.

Oh, je vous réponds de ma Sœur.

COLOMBINE *à part.*

Vous allez voir qu'un homme sage ne doit répondre de personne.

LE DOCTEUR.

Hé, Monsieur de la Pince, abregeons matiere, je vous en conjure. Mademoiselle Gaufichon signera de reste ; c'est une fille qui m'épouse par pure amitié, & qui me prefere à mille gens qui valent mieux que moy.

LEANDRE.

Marque de son bon goût.

PASQUARIEL *arrive tout troublé.*

Ah, Monsieur Gaufichon, mon cher Maître. . . . Mon pauvre Maître, tout est perdu.



ISABELLE.

Qu'est-il arrivé de nouveau ?

PASQUARIEL.

Mademoiselle. . . . Ah ! ah ! ah ?

GAUFICHON.

Hé bien ?

PASQUARIEL.

Mademoiselle votre Sœur est. . . . est. . .  
est perdue, Monsieur ; on ne la trouve  
point dans la maison ?

LE DOCTEUR.

On ne la trouve point dans la maison ?  
Vous verrez que le Bombardier est revenu.  
Ah, Monsieur Gaufichon, nous sommes  
des gens massacrés.

COLOMBINE *à part.*

Oh point, personne ne mourra de cet-  
te affaire ici.

GAUFICHON.

Ma porte n'a-t-elle pas été toujours  
bien fermée ?

PASQUARIEL.

Les clefs ne partent point de ma poche.  
(*Il montre un gros paquet de clefs.*)

GAUFICHON.

Il ne faut pas s'allarmer mal à propos.  
Il n'y a pas un quart-d'heure que Ma-  
dame la Comtesse d'Entremise l'a laissée  
au logis.



## ARLEQUIN.

Une fille ne se perd pas comme un couteau de poche. Vous l'allez retrouver quand vous y penserez le moins.

## GAUFICHON.

Vous verrez qu'elle s'est retirée dans son Cabinet pour ajuster ses pierreries. (*Vers le Notaire.*) Monsieur de la Pince, allons toujours nôtre train. Faites signer ces Dames. (*Le Notaire presente la plume à Colombine qui est toujours déguisée, & Gaufichon s'en approchant, lui dit :*) La douleur de vôtre fluxion vous permettra-t-elle, Madame, de...

COLOMBINE *relevant sa coëffe.*

Oüi, mon Frere, tous mes maux sont finis, vôtre mauvaise humeur étoit le seul que j'avois à craindre. Mais les empressements de Monsieur Leandre m'en ont heureusement délivrée.

## ARLEQUIN.

Je n'y ay pourtant pas nuy, moy.

## COLOMBINE.

Grace à vôtre défiance, & malgré vos sentinelles, me voila femme d'un homme de merite. Vous pouvez, si bon vous semble, faire un present de vôtre Docteur à quelque Demoiselle ruinée, qui sacrifiera volontiers sa jeunesse à de l'argent. Pour

moy qui suis née avec une fortune honnête, & un cœur bien placé, vous trouverez bon que je me garantisse d'un écueil de roupies, de gouttes, & d'infirmitez, que vôtre bon naturel me préparoit depuis si long-tems.

LE DOCTEUR.

Oh ; il ne falloit rien pour cela, Mademoiselle, il ne falloit rien, rien, rien.

COLOMBINE.

Grace au Ciel, me voila pour jamais hors de vôtre Conciergerie. Si vous m'en voulez croire, cherchez sous-main quelque homme de vôtre humeur à qui vous puissiez revendre vos verroux, vos grilles de fer, & vos serrures.

ARLEQUIN *vers Gaufichon.*

Trouvez-vous pas, Monsieur, qu'elle arrange cela assez mignardement ?

GAUFICHON.

Ay-je bien entendu ? Est-ce ma Sœur que je vois ? Ma surprise ne trompe-t-elle point tout à la fois & mes yeux & mes oreilles ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, nous avons tous entendu la même chose.

GAUFICHON.

Quoy ? ma Sœur épouse Leandre ; d'intelligence avec ma Maîtresse ? Ah,

Ciel ! quel poignard me mets-tu dans le cœur ?

ISABELLE.

Ne vous ay-je pas dit cent fois , qu'il est perilleux d'enfermer une fille raisonnable, parce que tout le monde se fait un plaisir de berner le Geoler , & de secourir la Prisonniere.

COLOMBINE.

Depuis vingt-quatre heures , mon cher Frere , vous avalez trop agréablement la pillule , pour vous en fâcher.

GAUFICHON.

Mais encore , ne sçauray-je pas le détail de ma catastrophe ?

ARLEQUIN.

Je vous la veux dire par charité ; mais fort laconiquement , afin de soulager votre memoire. Reprenons la chose dans son principe. Vous sçavez bien cette Conference d'Academie chez votre Maîtresse ?

GAUFICHON.

Trop , de par tous les diables , trop.

ARLEQUIN.

Après cela , le Maçon & le Serrurier qui vous escamotterent vingt pistoles ; parlant par respect , j'étois le Maçon , & Mezzetin le Serrurier ; & puis le Marchand de Bas d'Angleterre , la Porteuse

d'eau , le Bombardier, le Garçon Tailleur, le Portrait de Leandre , le Mousqueton, l'Epée, les Pistolets, la Pertuisanne , le Manteau de Cocher tout chamarré de coups d'étrivieres , le Cousin de Trigouille , le Baron de Fourbadiere , le Siege de Mons, le Fourneau, le fumier, la basse-cour, les Lavandieres , la maladie , les complimens de la Comtesse d'Entremise sur le pas de vôtre porte avec une coëffe & une écharpe , Mademoiselle vôtre Sœur décampe , vous-même vous la baillez à conduire chez vôtre Maîtresse , Monsieur l'Alteré apporte le Contrat, à vôtre exemple tout le monde le signe. Jusqu'à présent, voila ce qu'ily a de besogne taillée, Monsieur Leandre achevera l'Histoire au premier jour. Quant à moy, voila ce qui me regarde, & voila ce qui arrive à coup seur aux enfermeurs de filles.

GAUFICHON.

Quoy ? Monsieur le Baron , tout cela n'étoit pas vray ?

ARLEQUIN.

Non , Monsieur , cela n'étoit que vray-semblable , & c'est ce qui vous a fait donner si heureusement dans le panneau.

GAUFICHON.

Mon pauvre Monsieur le Docteur que deviendra vôtre dépense.

LEANDRE.

Je le rembourseray de tout , jusqu'aux rais du petit Opera qu'il a préparé , & ont nous allons prendre le divertissement.

PIERROT *au Docteur.*

Encore , n'est-ce pas tout perdre. Hé, bien , Monsieur , une autrefois prendrez-vous de mes Almanachs ? Vous froterez-vous à de jeunes chevres ?

LE DOCTEUR.

Tout bien considéré , je ne suis plus d'âge à couleur de feu. Monsieur Gaufrichon , il faut prendre patience. On va un peu rire à nos dépens ; franchement, nous le meritons bien. Mademoiselle vôtre Sœur nous a fait tourner la cervelle à tous deux. Moy , je suis un fol d'y avoir osé prétendre ; & vous , un autre fol de me l'avoir voulu donner.

COLOMBINE.

Mon frere, en quelque chose le malheur est bon. Croyez-moy , cette épreuve-ci vous fera du bien dans la suite , & vôtre histoire apprendra au public que de toutes les precautions celle de garder une femme est la plus inutile. Mais qu'on fasse entrer les Danseurs , & qu'on se

*La Precaution inutile.*  
divertisse. ( *On danse , & on chante les*  
*paroles qui suivent.* )

*Penses-tu , Jaloux , être sage  
De resserrer une beauté ?  
Plus on la tient en esclavage ,  
Plus on l'engage  
A trahir sa fidélité.  
Un oiseau que l'on tient en cage  
N'aspire que sa liberté.*

**Fin de la Comedie.**





# LA CAUSE DES FEMMES.

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

Mise au Théâtre par Monsieur Delosme  
de Montchenay, & représentée pour la  
premiere fois par les Comediens Italiens  
du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne,  
le 26. Decembre 1687.

L.A. CASE

DRS. REAMERS

CONSTITUTIONAL

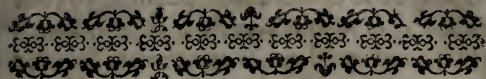
THEY ARE THE ONLY  
DRUGS THAT  
GIVE YOU  
THE BEST  
RESULTS



LA CAUSE DES FEMMES



Al Tuctout Colombine Arlequin Le docteur Isabelle Pierrot



SCENES FRANCOISES

DE

LA CAUSE  
DES FEMMES.

---

SCENE

DE L'EXPOSITION  
DU SUJET.

COLOMBINE, Mr DE BASSEMINE  
*en habit de deuil.*

COLOMBINE.

**A**H pour le coup, Monsieur, j'y  
pers mon Latin. Votre femme morte  
depuis six mois, vous a laissé tout au  
moins deux cent mille livres, & pour  
plus d'un million de repos; & cependant,  
malgré ce grand crespé, & ce deuil qui  
ne devrait pas passer l'habit, je vous trou-  
ve un esprit aussi lugubre, que si l'on vous

menaçoit de ressusciter la défunte. Je vous avoüe que cela me passe , & je n'aurois jamais crû qu'il y eût aucun chagrin assez bourru , pour oser s'attaquer à la personne d'un homme veuf.

DE BASSEMINNE *en soupirant.*

Helas ! que pouvoit-il m'arriver de plus contraire , que le trepas de ma chere Epouse ?

COLOMBINE *en riant.*

Ah , par ma foy , voila du fruit nouveau ; un Mary qui pleure sa femme ! Hé fy, Monsieur , ne faites pas cette sottise-là devant le monde , vous feriez crier les petits enfans après vous.

BASSEMINNE.

Ma pauvre petite femme , que j'ay perdu en te perdant !

COLOMBINE.

Et où est donc cette grande perte ? Etiez-vous comme certains maris, qui sçavent faire valoir leurs femmes à peu près comme un fonds de terre , ou une constitution de rente ? A moins de cela , je ne vois pas ce que vous avez pû tant perdre à la mort de Madame.

BASSEMINNE.

Je te le dis encore une fois , Colombine , tu ne sçaurois concevoir la perte que j'ay faite.



## C O L O M B I N E.

Oh, Monsieur, mon esprit va peut-être plus loin que vous ne pensez. Vous comptez apparemment pour une grande perte, de n'avoir plus à crier à toutes les heures du jour, comme vous faisiez avec feuë Madame; & vous regardez sans doute comme une gêne la liberté de pouvoir choisir à présent en toute seureté de conscience des Domestiques un peu moins malotrus que ceux que vous mettiez auprès de la défunte: car on peut dire que de son tems vôtre maison étoit un Hôpital en raccourci; & nous n'avions guères d'honneur à être sages parmi des louches, des borgnes, des manchots & des boiteux. Hé, Monsieur, quand le veuvage ne serviroit qu'à faire cesser les bruits qui ont couru de vôtre jalousie, je croirois que vous gagneriez assez pour ne pas vous plaindre.

## B A S S E M I N E.

Comment donc, Colombine, est-ce que le monde me croyoit jaloux?

## C O L O M B I N E.

On ne disoit pas cela précisément; mais on avoit peine à digerer la sortie précipitée d'un certain grand Diable, qui étoit toujours si bien mis pendant qu'il demeurait chez vous. . . . Là, ce Cadet à la hau-

te taille , qui vous servoit de Facteur ; ne vous en souvient-il plus ?

BASSEMINE.

Bon , c'est un maraud que je chassay parce qu'il ne sçavoit rien.

COLOMBINE.

Le monde dit pourtant que vous ne le chassâtes que parce qu'il en sçavoit trop pour vous. Mais , parlons d'autre chose. Avoüez, Monsieur, qu'on est plus leger de moitié quand on n'a plus de femme.

BASSEMINE.

Il faudroit pour cela, Colombine, n'avoir point une fille, qui me pese plus que cinquante femmes ensemble.

COLOMBINE.

Ah, par ma foy, je vous trouve joly, de vous plaindre d'avoir une fille qui met tout en usage pour ne point passer pour la fille d'un Bourgeois : car enfin vous n'êtes pas encore Secretaire du Roy, & jusqu'à ce que vos Provisions soient expediées, vôtre fille vous fait honneur de chercher à débarbouiller sa naissance par le commerce des beaux esprits, & des gens de qualité.

BASSEMINE.

Elle se feroit bien plus d'honneur à ne voir personne, que d'attirer tous les jours chez moy cinquante pieds plats d'Auteurs,

& autant de Joueurs de profession , qui font soir & matin de ma maison une double Academie.

**COLOMBINE.**

Il faut avoir l'esprit bien à contrepoil, pour parler comme vous faites. Ah que vous auriez bon besoin , pour vous polir, de vous trouver aux Conferences qu'on fait tous les jours ici. Je ne sçay pas si c'est à cause que j'entens quelquefois les beaux esprits ; mais depuis un tems vous me paroissez si barbare , que je crois qu'à vous prendre des pieds jusqu'à la tête , il n'y a pas dans toute vôtre personne un seul grain de politesse.

**BASSEMINNE.**

Elle a l'esprit gâté aussi bien que sa Maîtresse. Voila ce qu'on gagne avec ces chiens de Poëtes. Et je souffrirois que ma fille en vît davantage ? Non , Morbleu , je ferois plutôt Banquier toute ma vie , que de ne pas exiler de chez moy tout ce trio de faineans , Joueurs & autres , qui perdent ma fille & mes gens , & m'exposent chaque jour à payer de grosses Amandes.

**COLOMBINE.**

Ah ! ce sont donc les Amandes qui vous font peur ? Vous n'en vaudriez que mieux, si vous en aviez payé cinq ou six , comme bien des gens qui ne sont peut-être pas

petit Vassal. Oh, que je n'ay garde de choisir pour gendre, un homme qui defendroit peut-être un jour à ma fille, de me voir trop souvent, de peur de s'encanailler ! Nous sommes dans un tems où l'on ne sçauroit être trop sur ses gardes, il faut profiter des sottises de ses confreres.

### COLOMBINE.

Vraiment, vraiment les gens d'Épée sont bien pis. J'en connois qui vont jusqu'à menacer leurs Beauperes de les jeter par les fenêtres.

### BASSEMINÉ.

C'est pour cela que je choisis prudemment un Medecin. C'est un homme qui ne se croira pas plus grand Seigneur que moy. Nous pourrons jouer ensemble à la boule tous les Fêtes & les Dimanches en mon jardin, & delà manger bourgeoisement nôtre gigot. Cela vaut mieux cent fois que ces gens de Robe. C'est un Opera que de donner à manger à ces Messieurs-là ; il faut s'y preparer quinze jours auparavant, & encore au bout du compte, ils croient qu'il est au dessous d'eux de vous remercier.

### COLOMBINE.

Mais en refusant pour Gendre un homme de Robe, vous perdrez un appuy, qui

vous serviroit dans v<sup>o</sup>tre Procès qui est prêt à juger. Il est allez considerable, pour vous obliger à ne pas aigrir ce jeune Conseiller, qui a demandé v<sup>o</sup>tre Fille en Mariage.

**BASSEMINE.**

Tu as raison ; mais j'ay donné parole à Monsieur Tuëtout, qu'il vint ce soir pour convenir de nos faits.

**COLOMBINE.**

Il faut avoüer que vous êtes bien précipité ! N'avez-vous pas peur que v<sup>o</sup>tre Fille échape à un Vieillard de soixante & dix ans ? Vous devriez bien plutôt songer à solliciter vos Juges, cela seroit bien plus de saison.

**BASSEMINE.**

Mais je ne connois personne qui ait des habitudes auprès d'eux.

**COLOMBINE.**

Hé, mort de ma vie, falloit-il attendre à l'extrémité pour en chercher ? Vous ne sçavez encore guères de Rubriques. Un homme d'esprit sçait se ménager de longue main la protection de quelque jolie femme, qui dans le besoin appuye chaudement ses interêts auprès des Juges : au moins cela donne un grand branle à une affaire.



## BASSEMINE.

Cela est vray. Mais à qui en veut ce Gentilhomme ?

---

UN LAQUAIS *entre, avec un just'aucorps galonné.*

LA VIOLETTE *de loin à Colombine.*  
St, st, Colombine.

## COLOMBINE.

Hem, hem, la Violette ?

BASSEMINE *à Colombine.*

Es-tu folle de traiter de la Violette un Marquis chamarré comme celui-là ?

## COLOMBINE.

Vous êtes bon, avec vôtre Marquis ! C'est-là le Laquais du Chevalier Faquinet.

## BASSEMINE.

Un Laquais, pauvre sotte ! Est-ce qu'il n'est pas défendu aux Laquais de porter des just'aucorps galonnés, comme de porter des bâtons & des cannes ?

## COLOMBINE.

Oüi, mais Monsieur la Violette est un Laquais privilégié ; il a gagné ce just'aucorps de Mestre de Camp à fournir des cartes de Bassette.



LA VIOLETTE *en s'approchant de Colombine , lui glisse un billet.*

Tiens , voila un Billet de mon Maître pour ta Maîtresse.

BASSEMINE *se saisissant du billet.*

Ouais ! que veut dire ceci ? (*il lit*) *Pour la spirituelle Finette.* Colombine , quelle bête est-ce que cette Finette ?

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas que c'est le nom de jeu de votre Fille ? Chaque Joueur prend des noms à sa fantaisie. L'un se fait appeller le Chevalier Trichardin ; l'autre le Colonel la Réjouissance , & ainsi du reste.

BASSEMINE.

Bon , bon. (*Il lit la Lettre.*)

*L'Abbé Paroly nous pensa désoler hier avec son bonheur. C'est , Mignonne , le plus fortuné Tailleur que je connoisse. Il m'emporta tout en un coup neuf cent pistoles.*

BASSEMINE *faisant une reflexion.*

Voila un Tailleur qui fait payer sa façon bien cher. (*Il continuë de lire.*)

*Au reste , je dois vous amener ce soir un jeune Proviacial , franc novice au jeu , qui vient ici consigner pour une Charge de Conseiller. De l'air dont il s'y prend , il pourra bien laisser sa Magistrature au fond de quelque Banque ; & il vaut mieux encore que*

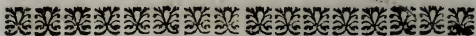
nous en profitions , que l'Abbé Paroly , qui aussi-bien se voit engagé d'honneur à achever de ruiner cinq ou six familles, à qui il a déjà fait d'assez bonnes brèches. Au moins , c'est moy qui tailleray ce soir. J'ay eu ce matin des pressentimens de fortune , qui ne me viennent jamais à faux. Bon courage , Mignonne, & bon jour.

LE CHEVALIER FAQUINET.

Ah , Monsieur le Chevalier Faquinet, vous n'en croquerez que d'une dent. Je vais dès ce pas donner des ordres qui vous feront rengâiner vos pressentimens de fortune. Il est tantôt tems que je sois Maître dans ma maison.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Oh , c'est bien tout ce que vous pourrez faire.



## SCENE

DE COLOMBINE ET D'ISABELLE.

COLOMBINE.

**A** Qui diantre en avez-vous donc , pour être de si-mauvaise humeur ? On ne sçauroit pas tirer une parole de vous. Est-ce que vôtre Pere s'est servi , en vo us par-

lant , de quelque mot qui n'étoit pas de l'Academie.

**I S A B E L L E.**

Ma pauvre Colombine , épargnez-moy la douleur de me faire songer que je suis fille d'un Mortel aussi Marchand que mon Pere. Ses manieres sont plus rampantes que jamais. Son esprit menace ruine plus il va en avant ; sa raison ne bat plus que d'une aîle , & je desespere tout à fait de son bon sens.

**C O L O M B I N E.**

C'est à dire en bon François, que vôtre Pere n'est pas loin des Petites-Maisons.

**I S A B E L L E.**

Oh , ma petite chere , c'est-là le moins qui lui puisse arriver. Croirois-tu bien ce que je te vais dire ?

**C O L O M B I N E.**

Selon.

**I S A B E L L E.**

Il ne veut plus que l'on joüe ici.

**C O L O M B I N E.**

Et à quoy veut-il donc que l'on s'occupe ? A faire de la Tapissierie , ou des Cornettes de Marly ?

**I S A B E L L E.**

Pour moy , je trouverois moins étrange qu'il s'avisât de retrancher le boire & le manger , que cette douce fondation de

Jeu , qui a naturalisé le beau monde ici. Il faut avoir l'esprit furieusement enfoncé dans la plus épaisse rouille du Comptoir, pour oser interdire le plus honnête amusement de la vie. Quoy , vouloir empêcher qu'on joüe ? Ah , Colombine , soutiens-moy , je n'ay pas la force de survivre un seul moment à une telle attaque.

COLOMBINE.

Mais pour mourir dans les formes , il vous faudroit un Livre de Bassette à la main. C'est une circonstance qui donne un merveilleux relief à la memoire d'un Joüeur.

ISABELLE.

Que tu fais la railleuse hors d'œuvre !

COLOMBINE.

Ne voudriez-vous pas que je fusse l'écho de vos larmes & de vos doleances , & que j'appuyasse de sens rassis le bizarre dessein que vous avez de mourir , parce qu'on vous défend de joüer ? Si vous sçaviez le grand bien que vôtre Pere vous fait. . .

ISABELLE.

Et où est ce grand bien , je te prie ?

COLOMBINE.

Non , ce n'est pas vous faire un grand bien , que de vous ôter les occasions d'alterer vôtre santé & vôtre jeunesse ? Pensez-yons de bonne foy, que des appas nais-

sans comme les vôtres , trouvent fort leur compte dans ces agitations continuelles où vous jette à tout moment l'attente d'une carte , qui vous fait secher sur le pied , & changer de couleur vingt fois en un instant ? Je ne parle point de la reputation que se fait une Fille qui n'a plus de mere, en attirant chez elle indifferemment toute sorte de gens. Mais aujourd'hui ce ne seroit pas être de mode, que de s'embarasser de sa reputation.

I S A B E L L E.

Tu crois donc ma reputation 'reduite au point de crier mercy à tout le monde ?

C O L O M B I N E.

Oh , ne vous y voila pas mal avec vos grands mots ! Je vous dis que le Jeu , de quelque nature qu'on le prenne , est plein de dangereuses consequences pour une fille. Je veux que la fortune soit entierement de votre parti , & que vous gagniez tout ce que vous pouvez jouier : Il ne faut pas pousser les malheureux jusqu'à la derniere extrêmité. Le gain vous engage à de certaines petites complaisances , qui menent bien loin , quand un homme a l'adresse de profiter de son malheur. Si vous perdez au contraire , c'est bien le diable. Il faut emprunter ; car le moyen de demeurer sur sa perte ? En empruntant l'on fait



voir les besoins aux gens , & il est à craindre qu'à leur tour ils ne découvrent les leurs , & qu'on ne se tire d'affaire que par un soulagement reciproque.

ISABELLE.

Cela est bon entre Corfaizes , qui ne donnent que pour recevoir.

COLOMBINE.

Et pour qui donc prenez - vous les Joüeurs. Vrayment c'est bien de ces gens-là que nôtre sexe doit attendre des plaisirs gratis ! Ils se font une telle habitude du Jeu, qu'ils veulent joüer leur jeu en toutes rencontres.

ISABELLE.

Il s'en trouve pourtant , Colombine , de plus humains les uns que les autres.

COLOMBINE.

Oh , je vois bien qu'Aurelio a beaucoup de part à cette exception favorable , & les mille écus qu'il vous prêta dernièrement, font sans doute leur effet. Avoüez la dette , Aurelio ne vous est pas tout-à-fait indifférent.

ISABELLE.

Qui , lui , Colombine ? Il n'a point d'honnêteré. Voila trois jours , de compte fait , qu'il passe sans me dire une seule douceur. Peut-on aimer les gens après une si longue diete de galanterie ?



COLOMBINE.

Vous êtes admirable avec vos raffinemens. Est-ce que vous prétendez asservir une passion en forme, un homme qui fait son capital de la Bassette. Dame, il faut s'accoutumer de bonne heure à la fatigue. Vrayment ce fera bien pis si vous êtes jamais mariée. Je connois des maris qui dans toute une année ne disent pas seulement une fois Dieu te gard à leurs femmes.

ISABELLE.

C'est ce qui fortifie l'antypatie naturelle que j'ay pour le mariage.

COLOMBINE.

Vous êtes donc dans le dessein de ne vous point marier.

ISABELLE.

Entre nous, je n'aime point encore assez l'homme pour en venir jusques-là.

COLOMBINE.

C'est à dire donc, puisque vous renoncez au mariage, que vous allez faire divorce avec le Jeu.

ISABELLE.

Comment ? est-ce qu'on n'oseroit jouer si l'on n'est mariée ?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela : mais il faut regarder le mariage comme l'emplâtre des entêtements où l'on est sujet à votre âge. Vous

lez-vous donner une couverture specieuse à l'acharnement que vous avez à jouër ? mariez-vous. Une fille a toujours cent mesures à garder , que la rage du jeu met le plus souvent en déroute. Il ne faut qu'une carte malheureuse , pour faire avorter tous les plus beaux projets de fierté. Un six arrive avant un sept ; en voila assez pour faire bouquer la vertu la plus ferme : mais quand on est une fois muni d'un bon Sur-tout d'Hymenée , c'est alors qu'on peut jouër à visage découvert : Plus de scrupules, plus de timides bienséances ; une femme auroit beau s'engager elle & son mari, qu'elle ne feroit que ce toute femme a droit aujourd'hui de faire.

## I S A B E L L E.

Voila une belle morale. Mais où prend-on des maris assez indulgens pour donner une large carriere aux divertissemens de leurs femmes ?

## C O L O M B I N E.

Où l'on les prend ? A la Cour , à la Ville ; rien n'est si commun à l'heure qu'il est. On a soin dans les commencemens d'endormir un époux par de petites singeries ; on descend avec lui jusqu'aux dernieres bagatelles du menage : Dieu sçait comme la duppe mord à l'hameçon ! Il voudroit avoir toutes les Finances en ma-

niment, pour en faire part à sa femme. Une femme n'est pas plutôt maîtresse du coffre fort, qu'elle craint de gagner le mauvais air auprès de son Mary. Elle ne mange plus avec lui qu'une fois la semaine. Elle ne rentre gueres au logis que la nuit ne soit fort avancée. Petit à petit elle s'émancipe à découcher. Un Mary se plaint, on le laisse dire; il s'emporte, & se vange par fois sur quelque garniture de cheminée. Une femme ne laisse pas d'aller toujours son train; tant qu'à la fin un pauvre diable d'Epoux se voit forcé à faire disparaître un beau matin le Carosse & les Chevaux de sa femme. Oh, c'est-là où une femme bien sensée, & qui aime le jeu, sçait attendre son Mary.

ISABELLE.

Et que fait-elle encore, Colombine?

COLOMBINE.

Elle n'a qu'à envoyer une Lettre circulaire à cinq ou six de ces Abbez du bel air; en voila assez pour attirer bientôt tout Paris dans une maison. Quand on se voit nombre competant pour arborer l'étendart de la Bassette, on commence par s'assurer du Commissaire du quartier, qu'on engage, traitable ou non, à se transporter tous les jours en Robe pour

voir si la Police est exacte parmi les Alpious & les Sept-&-le-va ; & quand la Bassette s'est une fois ancrée dans un logis, croyez-moy, une femme a des ressources de plaisir dont on ne s'aviseroit jamais.

I S A B E L L E.

Mais si le Mary se jette à la traverse, & qu'il en vienne à quelque extrémité avec sa femme ?

C O L O M B I N E.

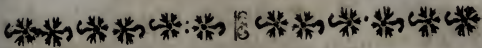
Vous mocquez-vous ? un Mary auroit beau jeu à oser souffler seulement, quand sa femme est sous la protection d'un Commissaire. Dieu sçait comme les Informations voleroient. On prendroit plutôt à témoin les personnages de la tapissérie, & les bas reliefs de la cheminée, pour couler à fonds un pauvre idiot d'Époux. Et de plus, où est le Mary assez hardy pour se mettre à dos tous les Aigrefins de la Ville ?

I S A B E L L E.

Mais un Mary qui voit dissiper son bien, ne peut-il pas demander une separation ?

C O L O M B I N E.

Vrayment, c'est bien pour le museau des Maris que ces morceaux-là sont faits ? On n'écoute pas seulement les femmes aujourd'huy en matiere de separation ! Mais voyons un peu ce que nous veut dire ce More.



## SCENE

## DU MORE.

ISABELLE, COLOMBINE,  
ARLEQUIN *en More.*

ARLEQUIN.

**U**N Page de mes amis m'yant fait connoître, Mademoiselle, que vôtre équipage abboyoit après un More, j'aurois fait conscience de tarder plus longtems à vous venir offrir mes petits services.

ISABELLE.

Que sçais-tu faire mon enfant ?

ARLEQUIN.

Le bien & le mal, selon l'occasion.

ISABELLE.

Tu as de l'esprit, à ce que je vois ?

ARLEQUIN.

C'en est une bonne marque, de chercher à demeurer auprès de vous.

ISABELLE.

Puis que tu sçais dire des douceurs, tu entens bien apparemment quand on te parle par signe ?



ARLEQUIN.

Affurément, Mademoiselle. Si-tôt que je vois qu'on fouille dans la poche, je m'imagine toujourns que c'est pour me donner de l'argent.

ISABELLE.

Viens-ça, More. C'est qu'il ne m'arrive presque jamais de parler à mes gens : je craindrois trop de me souiller par leur entretien. C'est ce qui fait que je ne reçois personne à mon service, qu'il n'explique à point nommé tous les signes dont je puis m'aviser ; & jusqu'au plus petit Laquais, je demande une intelligence parfaite de toutes sortes de gestes & de grimaces.

ARLEQUIN.

Ah, pour les grimaces, j'y suis grec, ou peu s'en faut. J'ay servi sans contredit les plus grands Grimaciers du Royaume. Mais l'endroit où je me suis le plus perfectionné, c'est chez deux jeunes Abbez qui me prirent à tour de rôle à leur service. Ah, la belle Ecole pour un Valet !

ISABELLE.

Tu en es donc sorty bien sçavant !

ARLEQUIN.

Diable, ce n'est pas sur le pied de Laquais que vous devez me regarder. En cas



de besoin, je vous serviray joliment de femme de chambre.

ISABELLE.

Ta capacité s'étend-elle jusques-là ?

ARLEQUIN.

Hé, je croy que quand on a servi des Abbez, on sçait & au delà, tout ce qu'il faut faire auprès des femmes.

ISABELLE.

Quelle est la chose où tu reüssis le mieux ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Mademoiselle, c'est dommage que vous n'ayez tant soit peu de barbe, vous avoüeriez bien-tôt qu'il n'y a point de trait d'arbalète que je ne surpasse en vitesse, quand j'ay le rasoir à la main.

ISABELLE.

Le folâtre ! Sçais-tu faire de la pâte-tous les mains ?

ARLEQUIN.

Voilà une chose fort difficile ! Pendant tout le tems que j'ay demeuré avec le Chevalier Faquinet, il ne s'est point servi d'autre pâte que de la mienne. Il me disoit quelquefois que toutes les femmes de sa connoissance, ( & cela alloit bien à la moitié de Paris, ) usoient d'une pâte qui les deslechoit d'une maniere qu'on eût pris

leurs bras pour des bâtons de cotteret. Pour la mienné, elle entretient la peau dans une fraîcheur qui donneroit envie de patiner à un homme de quatre-vingt dix ans.

### COLOMBINE.

Cela est admirable.

### ARLEQUIN.

Je fais encore un certain syrop qui emporte en un clin d'œil le plus fin reseau que la petite verole la plus endiablée puisse travailler de gayeté de cœur sur un visage ; & je compose de certains fards qui sont à l'épreuve de l'ail, du Soleil, de la pluie, & des baisers mêmes appliquez par des Flamans.

### COLOMBINE à Isabelle.

Voila un tresor, Mademoiselle !

### ARLEQUIN.

J'ay en main cinq ou six vieilles de qualitez & des plus dégoûtantes, qui feront foy qu'elles ne payent plus que demie pension à de jeunes cadets, depuis qu'elles se frottent de ma pommade. Je voudrois de tout mon cœur vous voir decrepites l'une & l'autre, pour vous donner le plaisir de voir vos deux reins savonnez de ma façon.

### COLOMBINE.

Nous nous passerons bien de cela.

## ARLEQUIN.

Scavez-vous que c'est moy qui ay donné l'invention d'un certain petit instrument d'yvoire ou d'acier, que j'appelle à bon droit le Furet des Nouveautez, & la sentinelle ordinaire du Théâtre ? Malpeste, il n'y a rien de plus souverain contre les Comedies à la glace. Cela est si vray, qu'un Acteur a beau paroître vêtu comme un Amadis ; apostropher superbement la mort, & morguer les destinées au plus juste ; sans respect de la perruque blonde & de son cimenterre à la Romaine, dès qu'il commence à m'assoupir, je lui coupe rasibus la parole, & s'il fait mine seulement de broncher, je reçois bien-tôt main-forte de vingt écots des plus glapissans, qui escortent sans misericorde le pauvre diable de Comedien jusques sur les frontieres du Theatre.

## COLOMBINE.

Il est trop divertissant !

## ARLEQUIN.

Croiriez-vous, à me voir, que je me mêle aussi de faire des vers ?

## COLOMBINE.

Dis la verité. Combien te valent par an les Menuets du Pont-neuf ?

## ARLEQUIN.

Ey, ma mie, cela est bon aux Invalides.

du Parnasse, de s'amuser à des vaudevilles. Vive la Satire, morbleu, c'est là où je m'attache uniquement. C'est le Thermometre de la raison, & la bequille du bon sens estropié.

I S A B E L L E.

N'as-tu point fait encore quelque Critique considerable ?

A R L E Q U I N.

Ma foy, je fais grace à bien des sots, depuis que je m'occupe à cloûer une Preface à un ouvrage fort pathétique, dont un de mes Confreres menace le Public.

I S A B E L L E.

Comment le nomme-t-on, cet ouvrage pathétique ?

A R L E Q U I N.

Les Aphorismes d'Hypocrate en vers burlesques.

C O L O M B I N E *en riant.*

Les Aphorismes d'Hypocrate en vers burlesques ? Ah, ah, ah !

A R L E Q U I N.

Pour moy, comme je ne veux pas me brouiller avec l'Académie, je ne produis pas un iota de tout ce que je fais. Crainte pourtant que ma modestie ne fasse moisir deux petites Pieces que j'ay en poche, je vais les mettre un peu à l'air : ça, gageons que vous allez vouloir devenir tout oreilles.

COLOMBINE.

Que sçais-tu si l'on est d'humeur à t'écouter?

ARLEQUIN.

Voici pour vous mettre en goût. (*Il lit.*)  
Recepte pour avoir à coup feur des enfans.

ISABELLE.

Ah , Colombine , quel absynthe pour nos oreilles ! J'entrevois là-dedans une cohue d'obscenitez.

ARLEQUIN.

Est-ce que ce titre ne parle pas assez François ? Voici quelque chose de plus.

ISABELLE *en lui arrachant la Pièce des mains , & la donnant à Colombine.*

Vois vite , Colombine , si cela est au niveau de la pudeur ?

COLOMBINE.

Bon ! ne faut-il pas s'accommoder au tems ? (*Elle lit.*)

*PROTOCOLE D'UN DAMOISEAU  
ou le Portrait fidele des Passe-volans  
de la Galanterie.*

Aujourd'hui que le Sexe aisément s'accommode  
Des gens qui sçavent badiner ,  
On ne doit pas trop s'étonner  
Si les Abbez sont à la mode.

Car qu'est-ce qu'un Abbé dans le tems d'à présent ?  
 C'est un surtout de bagatelles,  
 Un tissu de chansons nouvelles,  
 Un petit Coquet tout plaisant.  
 Qui sçait du coin de l'ongle ouvrir la tabatiere,  
 Caresser son petit Colet,  
 Tourner son castor de maniere  
 Qu'il fasse toujours le godelet.  
 Entendant sur tout à merveille,  
 A laisser entrevoir un petit bout d'oreille ;  
 A se mordre de tems en tems,  
 Par maniere de passe-tems,  
 Une levre qu'il tâche à rendre plus vermeille.  
 Aff. Etant de rire de tout,  
 Pour montrer qu'il a les dents belles ;  
 Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelles !  
 Pour avoir le plaisir de les pousser à bout.  
 En garde dans les Thuilleries,  
 Pour éviter un pied prest à crotter le sien :  
 Faisant son cours aux Comedies ;  
 Où, soutenant à l'aise un douxereux maintien,  
 Son œil voltige autour des Actrices jolies,  
 Et les has ne lui eoutent rien.  
 Voila de legers traits de la delicatesse  
 Où nos Petits Collets sont presque tous tombez.  
 Avoions donc que la mollesse  
 Est l'appannage des Abbez.

**COLOMBINE** *après avoir lu.*

Cela s'appelle un Laquais universel.

**ARLEQUIN.**

Fy, ma mie, avec ton Laquais ! Je prétends bien être l'homme de chambre de Mademoiselle.



ISABELLE.

Sur quel pied pretens-tu entrer chez moy.

ARLEQUIN.

Sur quel pied ? Ma foy , sur l'un & sur l'autre.

COLOMBINE.

On te demande combien tu veux de gages ?

ARLEQUIN.

Je gagnois chez le Partisan d'où je sors cinquante écus, sans compter ce qu'on me donnoit pour mon vin , & pour siffler des linottes.

ISABELLE.

Pourquoy en es-tu sorti ?

ARLEQUIN.

Pour de petites niaiseries , des bagatelles qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

ISABELLE.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Mon Maître s'imaginoit que j'étois d'humeur à me laisser cajoler par la femme , parce qu'un jour en revenant de la Doüane , il la surprit qui me donnoit de petits soufflets.

COLOMBINE.

Cela étoit dangereux , au moins.

## ARLEQUIN.

Moy donc voyant qu'on me mettoit dehors, j'en voulus sortir; & c'est à cette sortie bienheureuse que je dois attribuer l'avantage que vous allez faire à votre serviteur.

## ISABELLE.

C'est bien mon dessein. Mais auparavant il faut avoir l'agrément de mon pere, & sçavoir le nom du Partisan, pour s'aller enquerir de toy. Où loge-t-il?

## ARLEQUIN.

Dans la rue de la Femme sans tête, Mademoiselle.

## ISABELLE.

Il se nomme?

## ARLEQUIN.

Monsieur Tirepartout, Mademoiselle.

## ISABELLE.

C'est assez, mon enfant. Tu n'as qu'à revenir tantôt.

## ARLEQUIN.

Adieu, donc, Mademoiselle. (*à Colombine,*) Adieu bonne piece. (*En revenant vers Isabelle.*) Si par hazard on vous alloit dire chez ce Partisan, que j'ay la main subtile, je vous prie de croire que je ne suis pas homme à suivre les mauvais exemples.

ISABELLE.

Que cela ne t'inquiete pas. Je vais parler de toy à mon pere.

ARLEQUIN à Colombine.

A tes heures perduës, cinq ou six douzaines de soupirs pour le pauvre More ?

COLOMBINE.

Va te faire blanchir.



# SCENE

## SUR LES ROMANS.

COLOMBINE. ISABELLE

*assise dans un Fauteuil qui tient un Roman entre ses mains.*

COLOMBINE.

**V**ous voilà bien enfoncée dans la lecture de vôtre Cyrus ? Apprenez-vous-là les beaux sentimens, pour édifier ce Monsieur Tuétout, que vôtre pere vous veut donner en mariage ?

ISABELLE.

Laisse-moy, Colombine, m'étourdir un peu sur les bizarreries de mon pere, & ne rappelle point à mon esprit la sale idée

de l'alliance qu'il veut faire avec un Medecin. *Fy, fy, que cela sent mauvais !*

**COLOMBINE.**

Oh ! je crois bien que cela ne sent gueres bon auprès de ces Heros de Roman, dont vous vous remplissez la tête. Le moyen de goûter une simple Mule, quand on est faite à ces fameux Palefrois, qui ne tiennent point à terre, tant ils vont vite. Le beau ragoût, je vous grie qu'une douceur assaisonnée de Grec & de Latin, au prix de ces fleurettes appetissantes que l'esprit savoure si délicieusement dans les Clelies, & les Palexandres ! Il n'y a qu'une chose qui me dégoûte des Romains, c'est qu'ils sentent le Plaidoyé à pleine bouche, on y bat trop la Campagne.

**ISABELLE.**

Il faut bien préparer les evenemens, & ne pas commettre l'honneur du sexe en le rendant sensible au premier rayon de tendresse qu'il entrevoit.

**COLOMBINE.**

Oüi. Mais on se passeroit bien de tant de voyages, qui ne servent qu'à fatiguer deux Amans. Il faut justement dix ans pour voyager, & dix ans pour se remettre de la fatigue du voyage. De plus, à vôtre avis, un Amant doit-il prendre sans gantie une Belle qui aura été enlevée cinq

ou six fois avant que de tomber! entre ses mains ? On sçait bien que la fidelité se suppose toujourns dans un Roman. Mais, voyez-vous, toutes ces courses dans des Pais si éloignez m'allarment, quand je songe qu'il ne faut quelquefois qu'une Promenade au Moulin de Javelle pour mettre à bout toute nôtre fierté.

ISABELLE.

C'est dommage qu'il n'y ait des hommes qui t'entendent, ils ne laisseroient pas tomber cela à terre.

COLOMBINE.

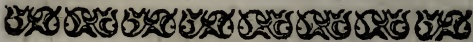
Mon Dieu ! pensez-vous que les hommes ne nous connoissent pas ? Il n'y a que les Poètes & les Romanciers qui arment nôtre sexe de pointes & de griffes, parce qu'ils ont presque tous des mines qui nous convient à les faire enrager ; mais quand nous trouvons quelque homme qui nous plaît, & qui prend soin de nous le dire avec assiduité, je voudrois bien sçavoir si nous sommes si méchantes qu'on nous fait, & si nôtre cœur ne passe pas par-dessus tous les delais mystérieux des Romans. Au moins, dans ces occasions, la conclusion est bien-tôt trouvée.

ISASELLE.

Aurelio vient assez à propos pour t'interrompre.

## COLOMBINE.

Vous m'avez dit que vous aviez à le quereller ? Je vous laisse le champ libre.



## SCENE

## DU BARON.

ARLEQUIN *déguisé en Baron.*

COLOMBINE, ISABELLE.

ARLEQUIN *en entrant, & se tournant du côté d'où il est sorti.*

**H**Ola, hé, la Sauffaye : Qu'on aille dire à la vieille Marquise, que je l'envoyeray pâître, si je n'ay mon quartier avant la fin de la semaine. Faites sçavoir à la Présidente, que je prens demain des Pillules. Je la dispense de me venir voir de route la matinée.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Vous voyez bien que je ne me suis pas trompée.

ARLEQUIN *après avoir regardé quelque-tems Isabelle.*

Oüi, Mademoiselle, la Renommée ne m'a point surfait, en me cornant aux oreilles,



les , que vous étiez le plus joli tendron du monde.

ISABELLE.

Voilà , Monsieur , une surerogation d'encens , qui échaperoit à peine à la complaisance la plus prodigue. Venez-vous ici de guet à pend pour assieger ma simplicité ?

ARLEQUIN *en s'asseyant.*

Non, j'y viens pour me faire hair. Je ne vois plus les femmes sur un autre pied.

ISABELLE.

Vous n'apprehendez pas , Monsieur , d'être pris au-mot ?

ARLEQUIN.

Franchement , je suis assez seür de mon petit fait auprès du sexe; & j'en enrage. Il faut être né sous une étoile bien detestable , pour être aimé aussi généralement que je le suis !

ISABELLE.

On plaindroit les gens à moins.

ARLEQUIN.

Avouiez , entre nous , que les femmes sont devenuës bien folles depuis un tems. J'ay beau prendre tous les devans chez elles pour les dégoûter de moy ; je crois, Dieu me sauve , qu'elles sont enforcélées à me vouloir du bien pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Le moyen de tenir contre une telle fatigue!

ARLEQUIN.

Je suis peut-être l'unique Gentilhomme de France , qui ne fait rien perdre à mes gens ; & j'ay le malheur de ne pas trouver un pauvre diable qui veuille entrer à mon service. En devinierez-vous bien la raison ?

COLOMBINE.

C'est apparemment qu'il y a trop de poulets à porter à vos Belles.

ARLEQUIN.

Bon ! Est-ce que je fais jamais réponse à personne ? Sur ce pied-là, j'aurois de quoy employer quatre Secretaires , & pour le moins autant de Postillons.

COLOMBINE.

Il faut donc que vous ayez la reputation de maltraiter vos gens ?

ARLEQUIN.

Encore moins. Je n'ay pas le naturel violent : je n'ay assommé que trente ou quarante Laquais en ma vie.

COLOMBINE.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ARLEQUIN.

Il est vray que les gens sont miserables avec moy. Ils ne sçauroient faire un pas

sans que quelque Emissaire de Coquetttes ou de Vieilles ne les vienne tirer par la manche , pour leur dire : Ah , mon Dieu, que vous avez un joli homme de Maître ! Ma Maîtresse se donneroit à tous les diables , & de grand cœur , pour avoir un teste à teste avec lui. C'est une fatigue enragée de se voir tirailler à chaque pas qu'on fait ; & les Valets me demandent cinquante écus d'augmentation de gages , seulement pour faire rentrer toutes les manches qu'on leur déchire à mon service. Je vois bien qu'il faudra que je me supprime un de ces jours , pour rendre la liberté à toutes les femmes.

## I S A B E L L E.

Mais avez-vous la dureté de laisser souffrir le pauvre sexe , sans lui enseigner du moins quelque remede contre les feux que vous lui causez ?

## A R L E Q U I N.

Hé , comment diable suffire à panser toutes celles qui sont folles de moy ? Je mets en fait qu'on meubleroit vingt Hôpitaux de toutes les filles & les femmes à qui ma froideur a causé la jaunisse.

## C O L O M B I N E.

Ho, pour cela, Monsieur le Baron, vous êtes un homme trop dangereux.

ARLEQUIN à Isabelle en lui passant  
la main sur le genouil.

Ah, ma belle Enfant, le pesant fardeau que d'avoir trop d'esprit ! Les Medecins m'ont menacé que je ne mourray jamais que d'une repletion de merite.

ISABELLE.

Sur ce pied-là, vous ne devez gueres apprehender la mort.

ARLEQUIN.

Il y a pourtant vingt ans que je ferois à tous les diables, si je n'avois eu pitié du monde. Mais je ne veux point mourir, que je n'aye entierement dégoûté les femmes des Partisans.

COLOMBINE.

Des Partisans ! Vous vous mocquez. Ce sont des gens tres-polis & fort confiderez dans le monde. On leur adresse tous les jours des Epîtres dedicatoires.

ARLEQUIN.

Fy ! c'est qu'il n'y a plus de police dans la Poësie : l'empire des Lettres va le droit fil à l'Hôpital. Il faut pourtant qu'un de ces quatre matins, je plante à toutes les Entrées du Parnasse, cinq ou six Mouchars du bel Esprit, qui arrêtent impitoyablement tous ces Panegyriques de contrebande, qui mettent l'honneur des Muses

à l'encan , & font passer Apollon pour le Menétrier de la Doüianne.

ISABELLE.

Tout franc , il y a long-tems que la Poësie crie après une telle reparation.

ARLEQUIN.

Laissez-moy faire : J'appaiseray bientôt ses cris. Mais j'ay bien un autre dessein en tête.

ISABELLE.

Le peut-on sçavoir ?

ARLEQUIN.

C'est que comme tous les cœurs des femmes m'appartiennent de plein droit, & que je n'ay pas assez de chambres garnies pour les loger, je veux du moins que ceux à qui je cederay mes pretentions , soient tenus de me faire foy & hommage ; & cela sans préjudice de mes autres droits : Car je ne répons pas que l'envie ne me prenne par fois d'aller galoper sur leurs terres.

COLOMBINE.

Cela s'en va sans dire.

ARLEQUIN.

Avoüez , mes pauvres enfans, que vôtre liberté ne tient plus qu'à un petit filet. Ça , ça , j'ay pitié de vous. Je permets à la plus malade des deux , de me venir sauter au cou.

ISABELLE.

Vous n'y songez pas, Monsieur le Baron. Les conquêtes si aisées ne font pas d'honneur.

ARLEQUIN.

Hé, tête-bleu, c'est bien de l'honneur qu'on s'embarasse en ce tems-ci ! Quand j'aime, je suis fougueux en diable : Je n'ay pas la patience de mettre pour en venir à mon but, aucun levrier d'amour en campagne ; & s'il n'y avoit que moy, tous les Courtiers de la galanterie mourroient de faim. Aussi-bien, qu'en ay-je affaire, moy, que les Belles n'ont pas accoûtumé de faire soupirer un moment à credit ?

COLOMBINE.

C'est à dire que vous payez si bien, qu'on ne vous sçauroit rien refuser.

ARLEQUIN.

Nenny, de par tous les diables, nenny. Il ne m'a jamais coûté un liard pour réussir auprès des femmes. Voila encore une marchandise bien rare, pour obliger un honnête homme à mettre la main à la bourse ! Je pretens que le sexe m'en doit de reste, quand je m'abaisse à l'aimer gratis.

COLOMBINE.

Il y a bien des gens qui ne pousseroient pas la generosité si loin.



## ARLEQUIN.

Je le sçay de reste : Mais si j'allois faire le cruel , les Cordiers deyiendroient trop riches. Il faut bien cimenter la tendresse des Belles par un feu de facilité , & ne pas rabrouer de plein faut les vertus commodes , qui cherchent à capituler de bonne heure avec nôtre merite.

## COLOMBINE.

Monfieur le Baron a l'ame belle. Il ne se plaît point à faire des malheureufes.

## ARLEQUIN.

Malepefte , je n'en fais que trop. Mais quoy , on ne sçauroit être par tout. Ah l'affommante chose que le merite ! Si cela continuë , je vais faire pension à des gens pour me décrier.

## ISABELLE.

Cela ne servira qu'à vous mettre plus en credit.

## ARLEQUIN.

Est-il possible ?

## ISABELLE.

Assurément.

## ARLEQUIN.

Oh bien , Paris peut donc se hâter de venir en mon Hôtel, pour y recevoir mes adieux. A moins que la Ville ne s'engage pardevant Notaires, à me fournir un secret

pour être moins couru des Belles, dès demain je prens la poste, pour aller subtiliser les Habitans du País de la Garonne, ( à Isabelle en voulant l'embrasser. ) Va, mon petit Bouchon, ne te desespere pas. Je suis touché de ta tendresse. Il ne tiendra pas à moy que. . . .

ISABELLE.

Doucement, Monsieur le Baron. Les manieres de Cour ne simpatisent point avec les miennes.

ARLEQUIN *la voulant embrasser de force.*

Est-ce qu'on refuse quelque chose aux gens de ma qualité ? Allons, qu'on me tende le bec incessamment. La friponne en a mardy plus d'envie que moy.

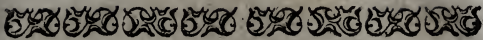
ISABELLE.

Ah le ridicule homme ! je n'y puis plus tenir. Sauvons-nous, Corombine.

ARLEQUIN.

Elles s'en vont ! Hola, chut, st, st. ( *Il siffle.* ) Elles font la sourde oreille. Tant pis pour elles. Ma foy, elles y perdront plus que moy.





# SCENE

DE BASSEMINNE, D'ISABELLE,  
ET DE COLOMBINE.

BASSEMINNE *à Isabelle.*

**E**ntendez-vous, ma Fille, entendez-vous ?

COLOMBINE.

Est-ce que vous la croyez sourde ? Il y a une heure que vous l'étourdissez du mérite de votre Monsieur Tuëtout. Allez, avec vous il faut avoir bonne tête & bonne patience.

BASSEMINNE *à Colombine.*

Paix, impertinente ; est-ce à vous que je parle ? Allez voir là-dedans si j'y suis.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Ah, si j'étois en sa place, je sçay bien ce que je ferois.

BASSEMINNE.

Il n'y a qu'un mot qui serve, ma Fille, Monsieur Tuëtout sera bien-tôt ici : caressez-le d'une manière à lui persuader que vous mourez d'envie d'être son Epouse.

I S A B E L L E.

Moy, l'Épouse de Monsieur Tuëtout ?  
 Vous vous moquez, Monsieur, Moy,  
 l'Épouse d'un Médecin ?

B A S S E M I N E.

Oùi vous, vous, vous, & cent fois  
 vous. J'en suis d'avis ma foy, de lui don-  
 ner quelque Seigneur de la Cour, qui  
 n'attende pas au lendemain des Nôces à  
 me traiter de Bourgeois ! quelque Tête  
 évaporée, qui me viendra toujourns jeter  
 au nez sa Noblesse, & que je ne verray ja-  
 mais que quand il sera pressé de ses crean-  
 ciers ! Je n'ay que faire d'un Gendre qui  
 croye être en droit de mettre tout par  
 écuelles dans ma petite Maison de cam-  
 pagne, & qui me regarde plutôt comme  
 son Banquier que comme son Beau-pere.  
 Ainsi fais ton compte de n'avoir jamais  
 d'autre Époux que Monsieur Tuëtout.

I S A B E L L E.

Moy, j'épouserois un homme, chez  
 qui toutes les fluxions & les rhumatismes  
 ont droit de bourgeoisie ! un Vieillard  
 dont la personne est le Bureau d'adresse &  
 le Rendez-vous de toutes les infirmités  
 humaines.

B A S S E M I N E.

Monsieur Tuëtout est un homme qui  
 se porte mieux que moy. Il n'a que soi-

xante & dix ans , & n'en paroît pas quarante-deux. C'est un homme qui a vécu toute sa vie comme un Hermite , & il y a peu de Vieillards aussi ragoûtans que luy.

**ISABELLE.**

Il est vray que c'est un mets fort ragoûtant pour une jeune personne , qu'un Vieillard & un Medecin tout ensemble ! Le moyen de descendre à mille petites caresses innocentes avec un Epoux qui vous porte assidûment le mauvais air qu'il vient de prendre chez les Malades ? C'est tout ce qu'on pourroit faire de permettre à un jeune Medecin d'approcher sa femme , après s'être fait parfumer chez La Cour au retour de ses visites.

**BASSEMINNE.**

Ecoute , il n'y a point de milieu. J'attends Monsieur Tuétout dans une heure au plus tard ; tes Parens doivent s'y trouver : songe à prendre une bonne resolution. *Il s'en va.*

**ISABELLE seule.**

Oh pour la resolution , elle est toute prise. O Ciel ! un Pere aussi déraisonnable meritoit-il de me donner le jour ?

**COLOMBINE** *entre , riant à gorge déployée.*

Ha , ha , ha , ha , ha !

**ISABELLE.**

Qu'as-tu donc à rire si fort ?

**COLOMBINE.**

Vous êtes ma foy heureuse en visites aujourd'hui. Un des plus fieffez Originaux de la Cour monte avec moy.

**ISABELLE.**

Comment le nomme-t-on ?

**COLOMBINE.**

Elle dit qu'elle s'appelle la Comtesse de Merlet.

**ISABELLE.**

Je ne connois point de Comtesse de ce nom-là.

**COLOMBINE.**

Oh pour elle; elle dit qu'elle vous connoît bien. La voici. (*Se mettant à rire.*)

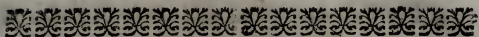
Ha , ha , ha , ha !

**ISABELLE.**

Je ne suis gueres en état de la recevoir.







# SCENE

## DE LA COMTESSE.

ARLEQUIN *déguisé en Comtesse.* ISABELLE; COLOMBINE.

ARLEQUIN *en entrant à son Laquais.*

**O**H, oh, diable, Monsieur l'Eveillé, vous êtes curieux ! A quelle Ecole avez-vous appris à lever si haut les jupes d'une Comtesse ? Le Public a-t-il quelque droit sur ma peau, pour l'éventer comme vous faites ? Que cela vous arrive une autre fois ?

LE LAQUAIS.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, de faire en sorte qu'on puisse remarquer que vous avez un beau gras de jambe ?

ARLEQUIN *lui donnant un soufflet.*

Te tairas-tu, Pendart ? veux-tu me faire affront ?

COLOMBINE *à Isabelle.*

La plaisante idole de Comtesse !

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Ah, Mademoiselle, la maudite engeance

que les Valets ! Vous me voyez le visage tout en feu. Ce n'est pas de fard, au moins : car je ne mêle jamais de clinquant avec du bon or. Mais un de mes Coquins vient de m'échauffer d'une violence, d'une violence, que le compliment que je vous destinois m'est tombé des mains.

I S A B E L L E.

Vous n'avez pas perdu grand'chose, Madame, si j'étois la matiere de. . . .

A R L E Q U I N.

Comment, pas grand'chose, Mademoiselle ? La peste m'étouffe si je ne donnerois mon Comté pour r'atraper ce que j'avois à vous dire. (*Il se campe sur un Fauteuil.*) Attendez. . . . Je crois que j'y suis. Le tintamarre de diable, Mademoiselle, que vôtre humeur aligre fait dans le quartier, n'a pas permis à la Comtesse de Merlet de vivre plus long-tems dans l'indigence de vôtre veuë, & l'ignorance de vos plaisirs.

I S A B E L L E.

Vraiment, Madame, je suis confuse de la peine que vous prenez. C'étoit à moy de vous prévenir, par toutes sortes d'endroits. Que je sçay mauvais gré à mon Etoile de m'avoir laissé ignorer jusqu'ici vôtre demeure !

A R L E Q U I N.

Et quand vous l'auriez sçüë, ma petite

Mignonne : A quelle heure me rencontrer chez moy ? Suis-je de taille à demeurer un moment en place ? C'est à faire à des Poupees comme vous , à garder la chambre comme des accouchées : Pour moy, je suis à tout heure par voye & par chemin. Il n'est saison si déterminée qui me puisse retenir : J'affronte en plein midi les incongruitez du plus ardent Soleil. Il y paroît assez à mon tein , sans que je le dise.

I S A B E L L E.

Vous voulez , Madame , apparemment vous attirer un compliment ?

A R L E Q U I N.

Bon ! j'attens bien après cela pour vivre ? Cela est bon à de petites mijaurées, qui mettent toujours quelque mot en avant , pour le faire relever à leur avantage. Je pensay ces jours passez coleter un jeune Abbé , qui faisoit assaut de compliment avec une petite Precieuse , qui vous ressembloit comme deux gouttes d'eau. Car je ne vois rien de plus extravagant, que la conduite de la plupart des femmes. Elles sont bien plus grasses , quand quelque oisif de la Cour vient leur dire dans un tems de pluye . En verité , Madame, vous faites honte à la lumiere : Le Soleil se cache prudemment, de peur d'être obligé d'appeller vos yeux en duel. Un autre

fat vous viendra dire : Madame , vôtre conscience ose-t-elle dormir en repos , quand vous avez à faire tant de restitutions ? Vos levres ont dérobé le vermeil du corail ; vos yeux le feu du Soleil , vos dents la blancheur de l'albâtre , & vôtre tein celle des lys. Dieu me damne , il faudroit avoir de furieux reservoirs de complaisance , pour applaudir de sang froid à une telle multiplicité de sottises.

ISABELLE.

C'est pourtant-là ; Madame , le manège du grand Monde.

ARLEQUIN.

C'est que le grand monde , est un grand cheval. A propos de cheval , vôtre pere songe-t-il à vous marier ?

ISABELLE.

Cela ne presse pas , Madame,

ARLEQUIN.

Comment de par tous les diables , cela ne presse pas ? Est-ce que je ne sçay pas les petites necessitez du sexe ? J'ay été fille , peut-être , en mon tems ; & l'on fit bien de me marier de bonne heure : Car dès l'âge de douze ans , je commençois déjà à quitter la Poupée , pour m'attacher au solide.

ISABELLE.

Il falloit donc , Madame , que vôtre

esprit vous fit envisager les choses d'un autre biais que moy.

ARLEQUIN.

Malepeste, c'est bien l'esprit qui agit dans ces occasions ! C'est bien là où le bast blesse ! Attendez à cinquante ans à me parler de l'esprit des femmes : encore à cet âge-là, veulent-elles faire la leçon aux jeunes sur le bel article.

ISABELLE.

Cela est bien juste, Madame, puis qu'elles ont plus d'expérience.

ARLEQUIN.

J'enrage tous les jours, que de vieilles carognes avec un tein de beterrave, osent empieter sur nos droits, & attenter sur nos meilleures pratiques. J'ay fait un serment que la premiere de ces vieilles Medaillés qui me tendra la joüe, je la lui choqueray si rudement, que je lui écacheray son sur-tout de plâtre.

ISABELLE.

Je plains d'avance la malheureuse qui tombera la premiere entre vos mains.

ARLEQUIN.

O ça, Pucelle de haut goût, ferez-vous encore bien des façons pour vous ouvrir à moy sur vos demangeaisons d'être mariée ?



I S A B E L L E.

Il faudroit , Madame , que je les eusse auparavant , ces demangeaisons.

A R L E Q U I N.

Vous verrez que c'est moy qui les auray pour elle ! Encore un coup , faut-il faire tant l'enfant ? Est-ce qu'on se cele rien entre femmes ?

I S A B E L L E.

Voulez-vous m'engager , Madame , à vous dire des fauffetes ou des sottises ?

A R L E Q U I N.

Vraiment vous y seriez bien venuë , à me dire des sottises ! Des sottises à la Comtesse de Merlet ! La Comtesse de Merlet est bien femme à souffrir des sottises ! Afin que vous l'entendiez , ma Maison n'est ni plus ni moins qu'un Cloître. Je voudrois qu'un Valet eût la hardiesse de prononcer seulement le mot de Pardy devant moy : Je me donne aux cinq cens millions de Diables , s'il boiroit du vin de plus de six mois. Il faut tenir la bride courte aux Domestiques sur le chapitre de l'honnêteté ; & c'est là ma principale occupation.

I S A B E L L E.

Elle est digne de vous , Madame.

A R L E Q U I N.

Je ne veux pas qu'on dise à la Cour, que ma maison est une maison d'ordure. Il ne



faudroit qu'un étourdy, qui s'allât aviser de conter quelque folie à quelque écerve-lée; que cette folie fût écoutée, & qu'elle attirât quelque autre folie? En voila assez pour disloquer la reputation de la maison la plus reguliere. Pour obvier aux incon-veniens, je ne me sers depuis un tems que de Laquais au deffous de douze ans.

I S A B E L L E.

Vous faites voir en tout, Madame, une conduite admirable.

A R L E Q U I N.

J'étois bien embarassée pour les Cochers: car on ne les sçauroit prendre si jeunes. Mais j'ay jugé que le commerce des che-vaux, & la senteur du fumier, les ren-doient moins à craindre que les Laquais.

I S A B E L L E.

Il n'y a rien à dire à cela, Madame.

A R L E Q U I N.

Je suis si revêche sur les matieres de l'honneur, que j'obligeay Monsieur le Comte de Merlet à chasser un grand Laquais des mieux fabriquez & des plus adroits, parce qu'il sourioit quelquefois amoureusement en me versant à boire. Au moins quand j'étois seule avec lui, je ne me croyois pas en seureté.

I S A B E L L E.

Voila, Madame, une roideur de vertu

qui confond toutes les femmes du tems.

ARLEQUIN.

On ne dira pas aussi de moy, que je fais faire des just'-aucorps brodez à mes Galans ; & je n'ay pas peur qu'on oye jamais tympaniser la Comtesse de Merlet à l'Audience.

ISABELLE.

Ce ne sont pas aussi des femmes comme vous qu'on y tympanise.

ARLEQUIN.

Avec tout cela , j'aime fort à entendre les intrigues des petites filles. C'est pourquoy , si vous avez quelque petite oppression de cœur ; là , là , n'en faites point la fine : je vous y serviray de la bonne façon.

ISABELLE.

A ce que je vois , Madame , vôtre vertu cherche à s'égayer.

ARLEQUIN.

Le Diable m'emporte , si je ne le fais comme je le dis.

ISABELLE.

Je suis fâchée, Madame, de n'être pas en état de profiter de vos offres obligeantes.

ARLEQUIN.

C'est à dire , friande , que vous êtes bien avec vôtre godelureau, pour vous passer de mon secours. N'importe, dites-moy son nom ?

ISABELLE,

C'est à moy, Madame, à l'apprendre de vous.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Petronelle. J'ay la charité de vous épargner les sottises d'une plus longue conversation. Laquais, mes gens, Franc goujat, Prest-à-tout, l'Intrepide ? Où est donc cette valetaille ? Que de coups de fouët ! que d'étrivieres ! ( *à Isabelle qui le suit.* ) Etes-vous de ma suite ?

ISABELLE.

Souffrez, Madame, que je m'acquitte de ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Allez, je vous remets tout ce que vous me devez. Au moins, ne vous avisez pas de me rien demander : nous sortons quittes.

ISABELLE.

Ah, Madame, je....

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, je suis morte, si vous m'assassinez de façons.

ISABELLE.

S'il ne tient qu'à rester pour vous rendre la vie, je ne priveray pas le public d'une chose si précieuse.

ARLEQUIN.

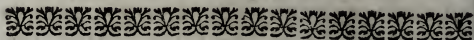
Vous me prenez donc, ma Mie, pour une femme publique ?

ISABELLE.

Ah , Madame , usez mieux de vos lumières.

ARLEQUIN.

J'en ay bon besoin : car vôtre degré est bien obscur. Jusques au revoir. Serviteur.



## S C E N E

DE MONSIEUR TUE-TOUT, &  
de COLOMBINE.

COLOMBINE.

**V**Oila une fille bien obstinée , de se faire tenir à quatre pour vous regarder seulement ! Que je vous plains , mon pauvre Monsieur Tuétout, d'avoir à faire à ce petit Dragon-là !

M. TUETO UT.

Il faut esperer que l'arrivée de ses Parents la rendra plus traitable. Mais après tout , Colombine , je ne tire point un mauvais augure du peu d'accueil qu'elle me fait. C'est sa pudeur qui jouë de son reste , & nous apprenons d'Hypocrate, qu'une fille , à la veille d'être mariée,

sent en soy de petites semences de rebellion contre son Conjoint futur ; d'autant que la nature se souleve à la veüe des consequences du mariage : mais le même Hypocrate nous apprend aussi , que ces mouvemens ne sont que momentanèz , & ne servent qu'à faire valoir à l'Epoux le merite de la possession.

COLOMBINE.

Mais vôtre Hypocrate ne dit-il point aussi que ces petites semences de rebellion dont vous parlez , vont quelquefois jusqu'à vouloir devifager les gens ? Car j'ay vu l'heure qu'Isabelle alloit sauter sur vôtre friperie , si vous n'eussiez gagné au pied au plus vîte.

M. TUETOUT.

C'est que mon merite n'a pas encore eu le tems de faire sur son cœur toute l'impression qu'il y fera. Voici la premiere fois qu'Isabelle me voit ; & entre nous Monsieur de Bassemine son pere nous marie en quelque façon à la mode des Turcs.

COLOMBINE.

Comment , à la mode des Turcs ?

M. TUETOUT.

C'est que chez les Turcs la Mariée ne voit l'Epoux qui lui est destiné , que le jour du mariage.

## COLOMBINE.

Ma foy , j'approuve fort la methode des Turcs ; car ici quelquefois , à force de s'être vûs avant le mariage , on n'a plus rien de nouveau à se dire le jour des nôces.

## M. T U E T O U T .

Au reste , je ne suis pas en peine de charmer le cœur d'Isabelle ; & quand elle aura fait un tour dans ma Bibliothèque , & que je lui auray montré toutes mes antiquitez , je suis seur . . .

## COLOMBINE.

Vous croyez donc qu'Isabelle soit d'humeur à se payer d'antiquailles ? C'est bien une fille de son âge qu'on amuse avec des babioles ! Encore , si vous parliez de lui montrer chez vous cinq cens differentes sortes de Jeux rangez tous par ordre alphabetique , & que vous vous engageassiez à lui fournir , étant son mary , autant de Joüeurs & d'argent qu'elle en souhaittera , peut-être . . .

## M. T U E T O U T .

Comment ? Isabelle est donc une joüeuse ? Hé ! Monsieur de Bassemine ne m'en a rien dit.

## COLOMBINE.

Voulez-vous qu'il aille vous dire que sa fille joüe à perdre dix mille écus en une soirée ?



soirée ? Que depuis la mort de sa femme elle a fait de sa maison un Theatre de Jeu & de Bel-esprit ? qu'elle est infatuée de cent gredins de Poëtes ; & qu'en un mot elle a toutes les dispositions necessaires pour vous faire tourner la cervelle, si vous l'épousez ?

M. T U E T O U T.

Ah ! Je ne sçavois pas cela. Mais encore, Colombine, n'aime-t-elle que le Jeu ?

C O L O M B I N E.

C'est bien aisez, ce me semble ; & le jeu est un acheminement secret à tous les desordres dont une femme peut être capable. On se fait d'abord une douce habitude de voir un certain nombre de gens, qui ne respirent que le plaisir ; on les accoutume à de petites privautez à qui le Jeu sert de couverture. Voila déjà la moitié du chemin fait. Il ne faut plus qu'un revers de fortune, pour donner occasion à un Cavalier d'offrir à point nommé sa bourse. Si cette bourse est acceptée, ce qui ne manque presque jamais, à quoy tient, je vous prie, l'honneur d'une femme ?

M. T U E T O U T.

Oh, si Isabelle est jamais la mienne, je sçauray bien la dégouter du Jeu par un remede. . . .

C O L O M B I N E.

Hè ; Monsieur , la Medecine est déjà assez décriée , sans que vous l'alliez commettre , en voulant guerir un Joueur de son entêtement. C'est comme si vous entrepreniez de faire descendre la Lune en terre.

M. T U E T O U T.

A cela prés , qu'Isabelle soit ma femme , & que j'aye le vent de quelque galanterie ; je sçay bien comment je me vangeray.

C O L O M B I N E.

Sera-ce en allant encore lui faire excuse , & vous jeter à ses pieds , comme il est arrivé à certains autres de nos jours.

M. T U E T O U T.

Tu me prens donc pour quelque sot.

C O L O M B I N E.

Ou bien , ne ferez-vous pas comme ces Epoux commodes , qui se consolent aisément de leurs disgraces domestiques , par les repesailles ? Mais je suis folle ! Etes-vous d'un âge à repesailles ?

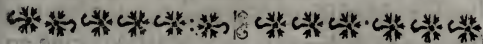
M. T U E T O U T.

Que cela ne t'inquiete pas. Je vais voir si Isabelle est moins pigriêche que tantôt.

C O L O M B I N E *après qu'il est parti.*

Il faut que ce diable de Vieillard ait bien la rage d'épouser , pour n'avoir pas donné dans tous les pièges que je lui tendois.

Mais il n'en est pas où il pense , & je remuëray assurément Ciel & Terre , pour l'exiler d'ici avec toute sa Parenté.



# SCENE

QUI PREPARE L'ARRIVE'E  
DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSEMINE , COLOMBINE.

M. DE BASSEMINE , *entrant  
comme un desesperé.*

**A**H ! ah ! ah ! Je n'en puis plus , cette affaire-ci me causera la mort. Malheureux Pere que je suis , d'avoir donné le jour à un serpent !

COLOMBINE.

Qu'est-ce donc , Monsieur ? Qu'y a t-il de nouveau ?

BASSEMINE.

Ah Colombine ! je suis desesperé , ce n'est pas une fille que j'ay engendré , c'est un Lutin , c'est un... ah ah ah ! je suis tout hors de moy.

COLOMBINE.

Mais le mal est-il si grand ?

## BASSEMINE.

Cela passe l'imagination. Dechirer en ma presence les articles que nous avons dressés Monsieur Tuétout & moy, avec ses parens & les miens ! Ah ! ah ! je n'en reviendray jamais.

## COLOMBINE.

Hé là là, Monsieur, tâchez un peu à vous r'avoir.

## BASSEMINE.

Non non, Colombine, je suis saisi d'une maniere... Ouf ! Je ne crois pas passer la soirée. (*Il se laisse tomber sur un Fauteuil.*)

COLOMBINE *contrefaisant la pleureuse.*

Il est vray que cela fait pitié. Un Pere... ah ! qui a une fille... ah ! qui refuse... ah ! de se marier... ah ! tout franc, Monsieur, cela me fait plus de peine qu'à vous.

## BASSEMINE.

Ma pauvre Colombine, n'as-tu point quelque conseil à me donner ?

COLOMBINE *continuant ses fausses larmes.*

Fille ingrate ! ah ! veux-tu faire mourir... ah ! un Pere... ah ! qui est la bonté même... ah ! ah ! ah ! ah !

BASSEMINÉ.

Parle-moy sans pleurer , mon enfant ;  
que dois-je faire en cette extrémité ?

COLOMBINE *après avoir un peu rêvé,*  
*lui dit d'un ton dolent.*

Monsieur , cette affaire ayant fait grand  
bruit dans le quartier , les méchantes lan-  
gues ne manqueront jamais d'empoison-  
ner les choses , à cause de cette convoca-  
tion de parens qui s'est faite avec tumulte.  
C'est pourquoy. . . .

BASSEMINÉ.

Hé bien ?

COLOMBINE.

Si pour éviter le scandale , vous vouliez  
rendre arbitre du fait le premier Commis-  
saire du quartier , j'ay en main un homme  
de probité , & qui est de mes parens , qui  
meneroit les choses du bel air , & peut-  
être que la présence d'un Commissaire  
obligeroit vôtre fille. . . .

BASSEMINÉ.

Où loge-t-il ce Commissaire de tes pa-  
rens , que je l'envoye querir.

COLOMBINE.

Il viendra plutôt quand il me verra. Je  
vais lui dire que vous l'attendez.

BASSEMINÉ.

Ne tarde pas , car la chose presse.

## COLOMBINE.

Je suis à vous dans un moment.

---

M. TUE-TOUT *arrive.*

M. TUE-TOUT.

Je vous cherche par tout , pour vous dire que votre fille vient de faire sa déclaration , qu'elle n'aura jamais d'autre mary qu'Aurelio. Après cela il n'y auroit pas de feureté pour moy à l'épouser , & vous trouverez bon que je tourne mes vœux du côté de cette petite Veuve , dont. . . .

BASSEMINE.

Point , point , Monsieur Tuëtout , le mariage se va conclure tout à l'heure. Colombine doit m'amener dans un moment un honnête Commissaire , qui sçaura bien mettre nôtre Opiniâtre à la raison.

M. TUE-TOUT.

Mais si elle ne veut pas ?

BASSEMINE.

Il faudra bien qu'elle le veuille quand la Justice s'en mêlera ; & pourveu que ses équipées n'ayent point rallenti votre ardeur pour elle. . . .

M. TUE-TOUT.

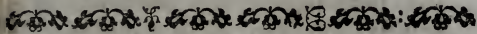
Moy , je l'aime malgré tout ce qu'elle



fait : mais vous jugez bien , Monsieur de Bassemine , qu'il seroit fâcheux. . . .

BASSEMINE.

J'entens du bruit. Voyons si ce sont vos gens.



## SCENE

### DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSEMINE, M. TUETOUT,  
ARLEQUIN *déguisé en Commissaire.*

COLOMBINE *à Bassemine.*

**V**Oici Monsieur le Commissaire. Il faut qu'il soit bien de mes amis pour l'avoir pû résoudre à venir si promptement. (*Bassemine & Arlequin se font des civilités muettes.*)

BASSEMINE.

Monsieur avoit apparemment quelque affaire de conséquence ?

ARLEQUIN.

J'étois occupé après un petit déménagement ; vous m'entendez bien. C'étoit chez une jeune Picarde. J'y ay trouvé deux Etudians en Droit , dont j'ay saisi les Por-

te-feuilles ; & pour éviter le scandale , j'ay fait jeter les meubles par les fenêtres.

BASSEMEINE.

Messieurs les Commissaires sont toujours sujets aux bonnes rencontres.

ARLEQUIN.

Ma foy , Monsieur , nôtre Métier ne vaut plus rien. Les Filles d'apresent ont trop de vertu , pour nôtre profit ; & sans quelques Joueurs de Bassette , à qui nous tendons charitablement les bras , je crois qu'en toute une année nous ne trouverions pas de nôtre Charge , de quoy foïetter un chat.

COLOMBINE.

Oh ; vous n'êtes pas si malade que vous vous faites.

ARLEQUIN.

Il est vray que quand on a de l'honneur , on se tire d'intrigue le mieux qu'on peut. Pour moy , je laisse au commun de mes Confreres le soin de faire mettre à l'amende de pauvres diables de Patissiers qui vendent des chats pour des lièvres. Fy, fy, cela est trop trivial. Quand on veut faire un métier noblement , il faut s'écarter de la route ordinaire ; & pour y réussir , on a besoin d'une conscience souple , d'un esprit alerte , & sur tout d'une effronterie courageuse. C'est par là qu'on parvient,

& qu'on fait fortune dans nôtre petite Profession.

M. TUE-TOUT à *Arlequin.*

Monsieur, si vous voulez entrer; il n'y a point de tems à perdre.

BASSEMINÉ à *Arlequin.*

Monsieur, Colombine a du vous dire le sujet qui. . .

ARLEQUIN.

Oüi, oüi, elle m'a dit je ne sçais quoy, que vôtre Femme vous fait enrager.

BASSEMINÉ.

Ma Femme, Monsieur? Graces à Dieu je n'en ay plus.

ARLEQUIN.

C'est donc vôtre Fille? Et bien, Fille ou Femme, c'est toujourns même pâte.

BASSEMINÉ.

Oüi, Monsieur, ma Fille est une petite opiniâtre, qui ne veut point de l'Époux que je lui veux donner. C'est un esprit de contradiction.

ARLEQUIN.

Cela vous étonne-t-il? On n'est peut-être pas femme ni fille pour rien. Mais ne vous inquietez pas. Vous êtes tombé en bonnes mains; & je sçauray. . .

M. TUETOUT à *Arlequin.*

Ne perdons point de tems, Monsieur, je vous en conjure.

ARLEQUIN à *Bassemine.*

Voilà un homme bien empressé ! Quel intérêt prend-il à vôtre affaire ?

BASSEMINE.

C'est l'Amant de ma Fille , & qui par vos soins sera bien-tôt son Mary.

ARLEQUIN à *Bassemine.*

Quoy ? ce vieux Ragot est l'Amant de vôtre Fille ?

BASSEMINE.

Oüi , Monsieur.

ARLEQUIN.

Ma foy , vous avez bien fait de me le dire ; car à son air , je l'aurois pris pour un vray remede d'amour.

M. TUE-TOUT à *Arlequin.*

Monsieur le Commissaire , je vais vous montrer le chemin.

ARLEQUIN *bas.*

Tu n'as que faire de te tant presser , tu ne seras que trop tôt arrivé au but.





# SCENE

## DU PLAIDOYE'

### D'ISABELLE.

ARLEQUIN *en Commissaire.* M. DE  
 BASSEMINÉ, M. TUETOUT,  
 ISABELLE, COLOMBINE.  
*Plusieurs Parens.*

ARLEQUIN *entrant du côté d'Isabelle.*

CA, ça, nous allons bien rire. Un siege ?  
 ( *à Isabelle.* ) C'est donc vous , petite  
 personne.... Hola, qu'on apporte un siege.  
 ( *Un Laquais donne un siege à Arlequin, qui  
 dit après s'y être assis :* ) Il est bien dur.

LE LAQUAIS.

C'est qu'aujourd'hui la Justice est dia-  
 blement molle. On ne sçauroit prendre  
 trop de précaution.

BASSEMINÉ *à Arlequin.*

Vous sçavez , Monsieur , que vous êtes  
 l'arbitre de tout. Faites-bien vôtre devoir.

ARLEQUIN *en élevant sa voix.*

Comment ? que je fasse mon devoir !  
 Est-ce que vous me croyez homme à for-

ligner dans l'exercice de ma Charge ?

BASSEMINE.

Ah , Monsieur , je n'ay garde....

ARLEQUIN.

Apprenez que c'est moy qui renouë tous les mariages disloquez de Paris , & que j'ay facilité plus de cent hymens clandestins en ma vie.

BASSEMINE.

Monsieur , je ne vais pas là contre.

ARLEQUIN à Isabelle.

C'est donc vous , la belle Isabeau , qui refusez d'épouser un membre de la Faculté ? Vous auriez bon besoin pourtant de quelqu'un qui vous chassât vos mauvaises humeurs.

ISABELLE à Arlequin.

Monsieur , daignez m'écouter.

ARLEQUIN.

Et qu'avez-vous à dire ?

ISABELLE.

Des raisons où tout mon Sexe n'est pas moins intéressé que moy. Il s'agit de l'intérêt public.

ARLEQUIN.

Nous ne scaurions nous dispenser de lui donner audience. Mon Clerc , faites faire silence. La Cour a besoin de repos.

ISABELLE *defendant sa Cause.*

Messieurs , dans le déplorable état où



la galanterie se trouve aujourd'hui, il n'est pas étrange qu'une femme soit reduite à entreprendre la Cause de toutes les autres. Nôtre sexe attendroit long-tems en vain qu'un autre prît le soin de le vanger. Depuis que les Cabarets & les Manufactures à Tabac sont devenuës si fort à la mode, les femmes ont cessé d'y être ; & l'amour tout-puissant qu'il est, ne sçauroit plus balancer dans l'esprit des jeunes gens, le fade & brutal plaisir d'une débauche faite à l'Alliance ou à la Galere.

## ARLEQUIN.

Diable, Messieurs, si l'Exorde nous mene à la Galere, gare que la peroraison ne nous fasse tomber à la Greve.

ISABELLE *continuant.*

Où est le tems que le beau sexe voyoit assidûment à ses pieds une jeunesse florissante ? Ce tems qu'on pouvoit à bon droit nommer l'Age d'or de la tendresse, où les cœurs venoient par escadrons reconnoître nôtre pouvoir ! Dans ce tems heureux, il n'y eût pas eu de seureté à nous choquer ; & la peine suivoit de près le moindre tort qu'on pouvoit nous faire. Mais les choses ont bien changé de face ; & nous éprouvons sensiblement, que l'empire de la tendresse n'est point à l'épreuve des révolutions. On ne voit plus.

à l'heure qu'il est, mille infatigables Aventuriers arpentent d'office tout l'Univers, pour soutenir nos querelles ; & l'amour qui servoit autrefois à enrichir le sexe, ne sert aujourd'hui qu'à le ruiner.

**A R L E Q U I N.**

Il est vrai : Car je sçay des femmes qui ont vendu jusqu'à la housse de leur lit, pour équiper leurs galants.

**I S A B E L L E** *continuant.*

Ce n'est point dans nôtre siècle qu'il faut chercher ces Heroïnes magnifiques, qui s'offroient à reparer du revenu de leurs appas les plus cruelles desolations de la guerre, & se mettoient par là de part avec les plus fameux Conquerans. Aujourd'hui la galanterie n'est pas reconnoissable : on lesine jusques sur les petits soins ; & bien loin de se dépouïiller de tout en faveur de l'objet aimé, on ne donne son cœur qu'avec des reserves. Mais ce qui a le plus contribué à décrier la galanterie, c'est l'indigne profanation qu'on fait de nos appas, en nous unissant tous les jours à d'imbecilles Vieillards : Nation de tout tems reprovée dans toute l'étendue de l'Empire amoureux. Ces assortimens bizarres, que l'avarice suggere à nos peres, ouvrent la porte à des abus sans nombre. C'est la Pepiniere des separations, & le

revenu le plus clair & le plus liquide de tant d'Abbez coquets qui sont sans cesse à l'affus de ces fortes de mariages. Aussi pense-t-on qu'il n'y ait qu'à nous extorquer un consentement pour les liens que nôtre cœur abhorre, & contre qui nôtre liberté ( pour ne rien dire de plus ) ne cesse point de reclamer ? Croit-on qu'il y ait des filles assez novices, pour prendre aisément le change en fait de mariage ? Et la douce idée que nous nous en faisons, est incompatible avec les austeritez où nous veulent accoûtumer les maris à lunettes. Ne sçavons-nous pas que l'hymen est une espece de milice, dont les enfans & les vieillards sont également incapables ? Ne sçavons-nous pas qu'il en est du mariage, comme du feu sacré des Vestales, qu'il falloit entretenir religieusement, sous peine de la vie. ....

### ARLEQUIN.

Il est vray ; & le moyen qu'un vieillard entretienne le feu, qu'il ne peut souffler que du derriere ?

### ISABELLE *continuant.*

Quelle figure veut-on que fasse un vieux Barbon sous la banniere de l'hymen, ou plutôt quelle figure veut-on que fasse une jeune personne auprès d'un époux qui la catechise à toute heure, qui compte tous

les pas qu'elle fait , qui n'ouvre la bouche que pour la contredire , ou pour la regaler de ses proïesses du tems passé ? Un bourru, qui fait un crime à sa moitié d'un ruban ajouté à sa coëffure , & qui donne la question à ses serviteurs sur les démarches les plus innocentes de sa femme. Je ne parle pas de ces legions de maladies , dont la vieillesse est exercée , ny de cette toux insupportable qui est la Musique ordinaire d'un vieillard. Ah, Messieurs, que de raisons pour justifier une femme qui peut gagner sur elle de n'être pas la duppe d'un vieillard ! Ce n'est pas que je ne trouve quelque chose d'heroïque dans la triste fidelité dont on a le courage de se picquer envers des maris faits de la sorte : Mais il faut que je confesse hautement ma foiblesse. Dans une pareille extrêmité , je ne puis répondre que d'une inflexibilité de rocher à ne jamais démordre de la haine que j'auray conçüe une fois pour le vieillard qui osera attenter à ma liberté.

*COLOMBINE veut défendre les Vieillards, en faveur de Mr Tuë-tout : Mais lui qui connoît son ironie, l'en empêche ; & renonçant au Mariage d'Isabelle, dégage Bassamine de la parole qu'il lui avoit donnée. Isabelle épouse Aurelio , & la Comedie finit.*

LA CRITIQUE  
DE  
LA CAUSE  
DES FEMMES.

*COMEDIE EN UN ACTE.*

Mise au Theatre par Monsieur Delosme  
de Montchenay, & representée pour la  
premiere fois par les Comediens Italiens  
du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne,  
le 14. Fevrier 1688.

## ACTEURS.

CINTHIO, Vieillard.

ISABELLE, Femme de Cinthio.

COLOMBINE, Baronne.

ARLEQUIN, Chevalier.

MEZZETIN, Comte.

PIERROT, Valet de Cinthio.

*La Scene est à Paris chez Cinthio.*



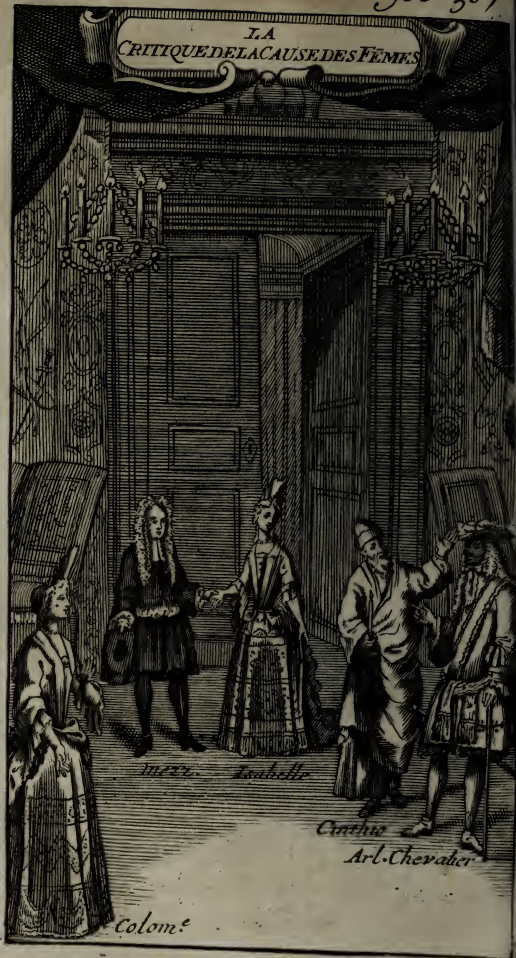
251

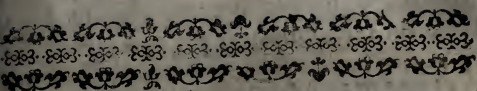
1830

*[Faint, illegible handwritten text, possibly bleed-through from the reverse side of the page]*

*[Faint, illegible handwritten text at the bottom of the page]*

LA  
CRITIQUE DE LA CAUSE DES FEMMES





# LA CRITIQUE

DE LA

## CAUSE DES FEMMES.

---

### SCENE I.

PIERROT, CINTHIO.

PIERROT.

**Q**Uand je pense à par moy ce que c'est  
 qu'une Femme, franchement ça me  
 démantibule tout mon pauvre esprit ; car  
 il n'y a point de lime si rude, ni de cha-  
 rette si mal-aisée à gouverner. J'ay beau  
 fermer la porte, nôtre maison ne desem-  
 plit point de Chevaliers & de Marquis.  
 Un Laquais apporte une Lettre ; le Maî-  
 tre en vient querir la réponse ; toute la  
 nuit au Bal ; tant que le jour dure en  
 festins, ou à la Comedie. Ah, le bon  
 petit train pour un Bourgeois de l'âge de  
 nôtre Maître ! Si j'étois propre au ma-  
 riage, pour si peu que ma Femme m'en-

voyeroit à souper sur une assiette ! Ma foy , on n'endormiroit pas comme cela le petit.

CINTHIO *sortant de Table, sa Serviette à sa main, & se rinçant la bouche, dit en approchant de Pierrot :*

Pierrot ?

PIERROT.

Monseigneur ?

CINTHIO.

A la fin pourtant me voilà maître chez moy , & une fois en la vie j'ay soupé à huit heures. Il n'est rien tel , mon amy, que de se faire craindre , & d'avoir de la vigueur dans le commencement d'un ménage. Malepeste, du train que ma Femme y va , si je n'y mettois ordre , on me prendroit bien-tôt pour un. . . .

PIERROT.

Vous avez beau faire , Monsieur , on vous prendra toujours pour ce que vous êtes.

CINTHIO.

Que veux-tu dire, Faquin ?

PIERROT.

Moy ? rien , Monsieur , je ne parle pas.

CINTHIO.

Comment Maraut , tu ne parles pas ? Ne viens-tu pas de dire que j'ay beau faire,

qu'on me prendra toujours pour ce que je suis.

PIERROT.

Oùï, Monsieur.

CINTHIO.

Hé bien Coquin, qu'est-ce que je suis ?

PIERROT.

Puisque vous le voulez sçavoir, vous êtes un fou d'avoir épousé une Chevre de dix-sept ans, qui ne trouve point de pire maison que la vôtre, & qui a toujours à ses trousses un tas de gens de Cour, dont la hantise à la fin produira quelque Bicestre.

CINTHIO *à part.*

Voici un Maroufle qui sçait quelque chose.

PIERROT.

Franchement, ces drôles-là sont un peu trop fringans.

CINTHIO.

Comment donc ?

PIERROT.

En un quart-d'heure ils en font plus entendre à Madame, que vous ne lui en diriez en trois ans.

CINTHIO *à part.*

Oùïais ! qu'est-ce que tout cela veut dire ? Tâchons de nous éclaircir. Il est vray que la jeunesse d'à-cett'-heure va terriblement vite.

PIERROT.

Vous ne sçauriez le croire, Monsieur.

CINTHIO *à part.*

Ouf ! il y a là quelque chose. Mais, dis - moy, Pierrot, ma Femme a-t-elle quelque accointance avec des gens de qualité ? En vois-tu venir quelqu'un au logis ?

PIERROT.

Hé fy donc, comme vous faites ? Est ce que vous ne voyez pas aussi - bien que moy ? Leur Carosse bouche toujous nôtre porte, & vous empêche la plûpart du tems de rentrer.

CINTHIO.

Est-ce que tous ces Carosses-là ne vont pas chez cette Baronne qui demeure au second étage ?

PIERROT.

Oüi, de par tous les Diables ils y vont ; mais la Baronne les envoie chez nous dès que vous avez le dos tourné.

CINTHIO.

Sur ce pied-là j'en tiens. Et quand ils sont chez nous, Pierrot, vois-tu quelque chose. . . . qui soit. . . . là. . . quelque chose contre. . . .

PIERROT.

Je n'en vois par ma foy que trop, je voudrois bien n'en avoir pas tant veu.



CINTHIO à part.

Ah Ciel ! Mais encore qu'as tu veu ?

PIERROT.

Ce que je voudrois n'avoir point veu.

CINTHIO à part, & en se touchant  
la tête.

C'est à dire que. . . . ( Haut. ) Et qu'est-  
ce que tu voudrois n'avoir point veu ?

PIERROT.

Ce que j'ay veu , Monsieur.

CINTHIO.

Ah l'infidelle ! Au bout de trois mois  
de mariage ! Mon pauvre Pierrot , ne me  
fais point languir , dis-moy bonnement  
comme tout cela s'est passé ?

PIERROT.

Tenez , je vous vas tout dire , car je suis  
franc comme osier. Je faisois semblant de  
donner à boire au Perroquet.

CINTHIO.

Hé bien ?

PIERROT.

Il est arrivé qu'en lanternant autour de  
la Cage. . . .

CINTHIO.

Tu as veu apparemment.

PIERROT.

Non , je ne pouvois pas voir ; car, sauf  
vôtre respect , je tournois le dos à Ma-  
dame.

CINTHIO.

Mais enfin Pierrot, que disoient-ils ? que faisoient-ils ? veux-tu me faire perdre patience ?

PIERROT.

Vous ne le sçavez que trop tôt, Monsieur. Ils disoient. . . .

CINTHIO.

Quoy ?

PIERROT.

Hé mais, ils disoient. . . .

CINTHIO.

J'enrage.

PIERROT.

Ils disoient, Monsieur, qu'il étoit heure d'aller à la Comedie, & que s'ils ne se dépêchoient, ils trouveroient toutes les Loges prises.

CINTHIO.

Coquin ! depuis un quart-d'heure tu me tiens le poignard dans l'ame pour me faire confidence d'une sottise.

PIERROT.

Hé non, ce n'est rien d'aller à la Comedie avec un Chevalier ! ce n'est rien d'être placée aux premieres Loges ! ce n'est encore rien à une Femme comme la vôtre, de se faire rouler dans un beau Carosse !

CINTHIO.

CINTHIO.

Que tu es brutal mon ami avec ton Carosse ! quel mal cela fait-il à l'honneur d'une Femme ?

PIERROT.

Ho , puisque vous ne sçavez que cela, je vous apprends moy , que c'est une pernicieuse drogue , & que tous ces Prêteurs de Carosses ne cherchent qu'à mettre des Bourgeoises à mal.

CINTHIO.

Au travers de ces sottises, je ne laisse pas d'entrevoir que ma Femme depuis un tems est chagrine d'aller à pied, & que ces Messieurs qui la promènent pourroient à mes dépens demander le payement de leurs courses. Dis-moy un peu , Pierrot , quand ma Femme parle de moy avec ce Chevalier , comment s'en explique-t-elle ?

PIERROT.

Ho pour cela , Monsieur , fort honnêtement ; c'est morguoy une gentille Comere , qui vous rend bien justice.

CINTHIO.

Est-il possible ?

PIERROT.

Vous ne sçauriez croire tout ce qu'elle en dit.

CINTHIO.

Mais encore ?

*Tome II.*



PIERROT.

Elle dit ma foy, que ses parens l'ont sacrifiée ; que vous êtes trop vieux pour elle ; que vous ne faites que cracher la nuit ; & que si vous ne mourez pas au plus tard dans un an, elle priera ses amis de vous enterrer tout en vie. Ma foy, Monsieur, elle arrange cela tout au plus juste.

CINTHIO.

Et que répond le Chevalier à cela ?

PIERROT.

Pour un homme d'épée, je le trouve assez posé, il la console du mieux qu'il peut ; il lui promet de l'épouser si-tôt qu'elle sera veuve ; il badine avec elle ; il place des mouches sur son visage. Tout franc, Monsieur, je pardonne à Madame, de s'en divertir, car c'est un drôle de corps, qui a de petites gestes aussi bouffonnes. Je gage que vous l'aimeriez si vous aviez veu toutes les singeries qu'il fait autour de vôtre Femme.

CINTHIO.

Tais-toy animal, je n'en veux pas sçavoir davantage.

PIERROT.

C'est pourtant un Compagnon qui a de bonnes reparties, & qui... Malepeste comme on frappe ! Oh dame, ce coup-là.

c'est Madame qui revient ; la voila justement avec sa diable de Baronne.

CINTHIO.

Je lui vais laver la tête , & de la bonne sorte.

---

## SCENE II.

ISABELLE, LA BARONNE,  
CINTHIO, PIERROT.

ISABELLE.

**A**H ma chere , que de pauvreté , que de fadaïses, que d'impertinences dans une seule Comedie ? N'admirez-vous point la Cause des Femmes chez les Italiens ? Oh pour le coup nous tombons-là en d'assez plaisantes mains.

CINTHIO à part.

Pierrot a raison, elle est trop jeune pour moy.

COLOMBINE.

Oh pour cela , Madame , vous en voulez d'ailleurs aux Italiens ; car à tout prendre , la Pièce n'est pas mauvaise , & ma complaisance ne sçauroit décrier une chose qui plaît à tout Paris. Pour moy, Madame , j'en suis charmée , ce qui s'appelle charmée.

ISABELLE.

Ah, Madame ! quelle playe vous faites au bon sens ! Je crois que voila la premiere fois que vôtre discernement est tombé en défaut. Vôtre esprit là-dessus vous doit faire de violens reproches. Vous n'y pensez pas, Madame, quand vous accordez vôtre estime à une satyre si empoisonnée.

COLOMBINE.

Oh, Madame, ne frondez point la satyre, s'il vous plaît. C'est tout ce qu'il y a de joli ; elle est d'un piquant & d'un âpre qui fait plaisir, je vous jure.

CINTHIO *à part.*

Que de sottises ! Elles sont toutes deux folles.

ISABELLE.

Chacun a son goût, Madame. Pour moy je ne scaurois souffrir qu'on y déchire les Femmes, & qu'on ne dise qu'un mot en passant de ces brutaux de Maris. (*à Cinthio.*) Ah ! vous voila, Monsieur ! Et que veut dire ce Curedents ? Auriez-vous bien soupé sans moy ?

CINTHIO.

Me suis-je obligé par mon Contrat à vous attendre tous les jours à dix heures, & à ne pouvoir souper sans vous ? Madame, vos manieres vous attireront du



chagrin ; & une fois pour toutes , je pretens être maître chez moy.

I S A B E L L E.

Vous le maître ? & depuis quand donc ? Vous ne l'aviez pas encore pris d'un ton si familier.

C I N T H I O.

Je le prendray du ton qu'il faut pour vous faire rendre à mes heures , & pour vous empêcher de courir les ruës avec un tas de faineans , qui. . .

I S A B E L L E.

Pauvre homme ! vous me faites pitié ! Croyez-moy , allez-vous mettre au lit , vous en avez besoin ? Les gens de vôtre âge devroient être couchez dès six heures.

C O L O M B I N E.

Cela ne commence point trop mal.

C I N T H I O.

Vous prétendez-donc , Madame l'étourdie , me traiter à peu près comme un honnête Valet ? Non , morbleu , non , je ne le souffriray pas , & j'y mettray bon ordre.

I S A B E L L E.

Je vois bien que vous avez soupé tout seul , & que pour vous desennuyer , vous avez pris soin de boire. Laquais qu'on le mene doucement à sa chambre , & qu'on

le soutienne de peur qu'il ne s'estropie.

CINTHIO.

Prenez garde vous-même que je ne vous redresse, s'il vous arrive jamais de faire de pareilles équipées.

ISABELLE.

Quand il sera couché, qu'on ferme bien ses rideaux, de peur qu'il ne s'enrhume.

PIERROT.

Voilà mardy ce qu'on appelle une maîtresse Femme !

COLOMBINE.

En vérité, Madame, c'est à vous à gouverner un mary. Oh que je vous sçais bon gré de le mettre d'abord sur le bon pied ! Avec ces animaux-là, si on ne tient la bride un peu haute, ils se donnent un droit d'empire, dont ils ne reviennent jamais. Une Femme avisée ne sçauroit trop tôt montrer les dents à son mary.

ISABELLE.

Oh, il est en bonne main, Madame, laissez-moy faire.

COLOMBINE.

La franche rusée ! on ne diroit pas qu'elle y touche. Ce n'est pas qu'à tout prendre, vous avez encore trop d'égarde pour ce vieux fou-là. Il y a mille Femmes à votre place qui le feroient interdire,

& qui se faifiroient de la clef du coffre-  
fort.

ISABELLE.

C'est par où j'ay commencé , Ma-  
dame.

COLOMBINE.

Mais voici le Chevalier Sbrufadel ?  
C'est lui-même , Madame , qui nous a  
abandonné à l'indiscretion de la foule , &  
qui aura pris party avec quelque Marqui-  
sailles.

---

### SCENE III.

ISABELLE, ARLEQUIN *en*  
*Chevalier*, LA BARONNE.

ISABELLE.

Cela est fort beau , Chevalier , que des  
Femmes de nôtre qualité reviennent  
de la Comedie sans homme !

ARLEQUIN.

A ma place , Madame , vous eussiez été  
plus embarrassée que moy. Sçavez-vous  
qu'à la lettre j'ay eu trente Carosses sur  
les bras , & que tout ce qu'il y a de Che-  
vaux à Paris , étoient aujourd'hui à la Co-  
medie ? Hé bien , qu'a dit le Bourru à vô-  
tre retour ?

ISABELLE.

Ce que disent d'ordinaire les gens de son âge. Il a grondé, je l'ay crû ivre, un Laquais l'a mené coucher, & voila tout. La Violette, qu'on nous prepare à manger ?

COLOMBINE.

O ça, Chevalier, en attendant le souper, dites-nous de bonne foy ce que vous pensez de la Comedie ?

ARLEQUIN.

Moy, Madame, Dieu me damne si j'en pense rien. Et où est le mot pour rire dans cette Piece-là ?

ISABELLE.

Vous voyez pourtant, Baronne, que le Chevalier est de mon party.

ARLEQUIN.

Fy, cela crie vengeance, c'est une farce à Laquais.

COLOMBINE.

Mais tout Paris la voit.

ARLEQUIN.

C'est que tout Paris ne sçait que faire, & que la Comedie est le Rendez-vous des Faineans.

COLOMBINE.

Mais encore, Chevalier, qu'y trouvez-vous de si detestable ?

ARLEQUIN.

Moy ? Tout.

ISABELLE.

Et le Baron de Trousignac , Madame, l'approuvez-vous , quand il se vante que ses conquêtes l'importunent , & que l'empressement des Femmes lui fera abandonner la Ville ?

ARLEQUIN.

Je lui pardonnerois s'il étoit fait comme moy. Mais ils font jouër ce rôle-là par le plus damné visage , & par le plus maudit Comedien. . . . . Je vous dis encore un coup qu'il n'y a rien d'afforti dans cette Piece-là. Diable ! je m'y connois , il m'en passe assez par l'oreille.

ISABELLE.

O ça , Madame , comment sauverez-vous cet abominable endroit du Moulin de Javelle , où l'on prétend qu'une colation fait trebucher l'honneur des Femmes ? Le Theatre ne rougit-il point d'un si horrible sentiment ?

COLOMBINE.

Pour une jeune personne , Madame, vous prenez les choses bien au pied de la lettre. Ne voyez-vous pas que c'est un coup de verge qu'on donne à mille coquettes , qui prennent là leur lieu d'assemblée ?

ARLEQUIN *en riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!

COLOMBINE.

C'est une vraie convulsion, Chevalier, qui vous vient de prendre.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte, si je puis songer sans rire à la coëffure de la Comtesse de Merlet. C'est selon moy le meilleur endroit de la Piece.

ISABELLE.

Baronne, quand vous me devriez battre, il faut, ma petite chere, que je fronde encore, *Apollon Menestrier de la Doüanne.* La grossiereté!

COLOMBINE.

Ce n'est pas le plus foible endroit, Madame, songez-y bien.

ARLEQUIN.

A vous dire vray, il m'a frappé; & je trouve que si Apollon pouvoit une fois entrer dans les Grosses Fermes, les Poëtes en seroient mieux vêtus de moitié, & les Auteurs auroient de quoy porter des manteaux d'Ecarlatte.

COLOMBINE.

Croyez-moy, il y a un peu de bile sur le jeu.

ARLEQUIN.

Non, ou la peste m'étouffe. Mon Me-



decin m'a purgé il n'y a que trois jours.

COLOMBINE.

Comment trouveriez-vous cette Piece bonne, Madame ? vous n'avez fait que causer d'un bout à l'autre.

ARLEQUIN.

Pour moy, je n'en aurois pas perdu une goutte, sans une maudite Brandebourg qui me cornoit à tous momens aux oreilles, que la Piece ne valoit pas le Diable, mais que les Comediens y gageroient furieusement d'argent. Je me soucie morbleu bien que les Comediens profitent d'une Piece qui me déplaît ?

COLOMBINE.

Malgré vôtre chagrin, Monsieur le Chevalier, n'en avez-vous rien retenu ?

ARLEQUIN.

Oüi da, oüi, j'en ay retenu : A vous dire vray, je ne m'applique gueres qu'aux grandes choses. Je n'ay pas perdu un de ces *glou, glou, glou, glou* ; cela fait ma foy le sublime de la Piece ; & entre nous, s'il y a quelque chose de passable, c'est le rôle du Laquais de la Comtesse. Tout le reste n'est que bagatelle.

COLOMBINE.

Avoüez, Madame, que la bourse de deux cent Louis trouvée par Arlequin, est une Scene à manger.

## ARLEQUIN.

C'est là de par tous les Diables où je vous attends. Avec votre Arlequin ! Depuis que je me connois, je n'ay jamais veu un si effronté marouffe. Il vient insolument dire à tout un Parterre, qu'il a trouvé deux cent pistoles. Sur sa parole on le croit, tout le monde en est bien-aïse. Quand ce vient au fait & au prendre, le coquin l'a rêvé. Voila-t-il pas une belle excuse à sept ou huit cent personnes qui en sont la duppe ?

## COLOMBINE.

Tout au moins, vous me passerez la Scene de la Hotte ; car malgré vous elle est inimitable.

## ARLEQUIN.

Ah la diabolique chose ! Il faut que le Maître-d'Hôtel n'ait ny foy ny loy, pour faire porter à Arlequin cinquante livres de viande, vingt pains de Gonesse, & le reste de la provision. Fy, c'est se moquer d'éreinter comme cela un homme sans misericorde & sans conscience ! Voila qui est fait. De mes jours je n'y retourne.

## ISABELLE.

Vous ne tiendrez pas votre courage, Chevalier, vous êtes trop accoquiné à la Comedie pour la quitter.

## ARLEQUIN.

J'iray peut-être comme beaucoup d'autres, voir encore cette Piece quatre ou cinq fois, mais ce n'est ma foy que pour la haïr, & pour me confirmer qu'elle ne vaut rien.

## COLOMBINE.

Et moy, je soutiens que les Scenes Françoises sont sans reproches, & que l'économie de la Piece est tres-judicieuse.

## ARLEQUIN.

Qu'osez-vous dire là, Madame ? En donne-t-on à garder à un homme comme moy, qui a le contrepoids des regles du Theatre dans sa tête ? Je vous dis qu'il n'y a point d'unité dans le sujet ; car les Acteurs se rossent perpetuellement sur le Theatre ; point de tems observé, puis que les Italiens jöient en un soir ce qui se doit passer en vingt-quatre heures. Jamais on n'ensanglante la Scene ; Mezzetin creve l'œil d'un homme en duel. Enfin c'est un desordre & un charivary du Diable, & somme totale, j'abhorre la Cause des Femmes ; je la deteste, & quoy que l'on m'en puisse dire, je n'en veux jamais entendre parler.

## ISABELLE.

En un mot comme en mille, Madame, le Chevalier n'en veut point démor-

dre , il n'y trouve rien de bon.

ARLEQUIN.

Ma foy , si on avoit ôté les Entr'Actes , je ne vous en dedirois pas.

COLOMBINE.

Ah pour le coup , Chevalier , c'est là ( *en montrant le front* ) où il vous tient ; car il n'y a point dans la Piece d'Entr'Actes.

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'Entr'Actes ! Comment appelez-vous donc toutes ces piroüetes , ces grands accueils , & ces chaudes embrassades que les gens du bel-air font sur le Theatre pendant qu'on mouche les chandelles ? C'est cela qu'on appelle de véritables Scenes de mouvement & d'action. Demandez plutôt au Parterre ; je suis seur qu'il fera de mon avis.

COLOMBINE.

Depuis que je vous connois , Chevalier , je ne vous avois point veu si farouche. Tout de bon , c'est une maladie.

ARLEQUIN.

Oüi , Madame , dont je ne gueriray jamais ; car la Piece , les Acteurs , le Theatre , tout m'offense , & tout me scandaleuse.

ISABELLE.

Cela passe la raillerie , Madame ; le

Chevalier est fâché. Quoy ? vôtre fiel se répand jusques sur les Acteurs ?

ARLEQUIN.

Sur les Acteurs, sur les Actrices, & même sur les Chandelles qui éclairent de si méchantes choses.

COLOMBINE.

N'est - ce point aussi, Chevalier, que la premiere Loge vous a semblé un peu chere ; car trois Louïs d'or de dépense diminuent beaucoup le merite d'une Piece.

ARLEQUIN.

Avec les Femmes l'argent ne me coûte rien ; mais j'enrage tout vif, quand je paye une Comedie Italienne, & que je ne vois point Scaramouche, & que je n'entends parler que François.

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous ? c'est où Arlequin triomphe.

ISABELLE.

Hé bon Dieu ! ne se desabusera t-on jamais de cet Arlequin ? Pour moy, je lui trouve si peu de naturel, & des gestes si forcés, que la plûpart du tems je ne l'écoute que par complaisance.

ARLEQUIN.

Voila ce qu'on appelle une Femme toute paîtrie de raison !

COLOMBINE.

Et Scaramouche , Madame ?

ISABELLE.

C'est ma bête , je ne le sçaurois souffrir.

ARLEQUIN.

L'Ombre de cet homme-là , vaut pourtant mieux que toute la Cause des Femmes.

ISABELLE.

Je ne sçaurois que vous dire , je m'accommoderois mieux de Pantalon.

ARLEQUIN.

Diab!e ! vous avez le goût bon ! Voyez s'ils font jouier pas un de ces gens-là dans leurs Pieces ? & vous voulez que je la trouve bonne ? Non , morbleu , non , il ne sera pas dit que j'auray prostitué mon estime. Point de Pantalon dans une Piece ? C'est-là de par tous les Diab!es , c'est-là où le bon sens des Italiens a besoin de bequille.

COLOMBINE.

Ah , Madame, nous allons avoir un vray plaisir. Voila le Comte Constantin, le plus fat de tous les hommes , & celui qui s'en fait le plus accroire.

ISABELLE.

Chevalier , c'est un vray homme à vous prêter le colet.



ARLEQUIN.

il me semble que je n'ay point veu ce visage-là à la Cour. Qu'il a l'air épais !

COLOMBINE.

Comment l'auriez-vous veu ? C'est un Seigneur d'Italie qui n'est ici que depuis peu de jours.

ARLEQUIN.

On voit bien qu'il a l'air étranger.

---

## SCENE IV.

ISABELLE, LA BARONNE,  
LE CHEVALIER, & le COMTE  
CONSTANTIN.

MEZZETIN *en Comte.*

*B*Uona notte , Signori , servitor Signori.  
*Che fate ? come state ? dove sie andati ?*

ARLEQUIN.

*Signori , Signore , fati , stati , andati ! Oh ,  
par grace , Monsieur le Perroquet , parlez  
mieux que cela . Fati , stati , andati Signori !  
ha ! ha ! ha ! ( Il rit . )*

ISABELLE.

Tout-beau, Chevalier, tout-beau ; voila  
des coups à brûle-pourpoint.

MEZZETIN.

*La Lingua Italiana è bella , e buona , ma non por voi che non l'intendete.*

ARLEQUIN.

Comment , morbleu , je ne l'entends pas ? Est-ce que j'ay la physionomie sourde ? Quand vous voudrez , Monsieur de l'Italie , nous ferons assaut d'oreille ensemble.

COLOMBINE.

Ne vous fâchez pas , Monsieur le Comte , des manieres du Chevalier. C'est un folâtre qui n'aime qu'à rire. Avez-vous été à la Comedie Italienne ?

MEZZETIN.

*Si Signora.*

ARLEQUIN.

Est-ce là parler Italien , ventrebleu ? *Si Signora , si Signora.* Il faut dire à pleine bouche : Oüi , Madame , & voila parler le bon Italien de France.

MEZZETIN.

*Che sproposito !*

ARLEQUIN.

Vous autres Italiens , vous avez beaucoup de materiel , rien de mignon , point de delicatesse. Hé morbleu , vive les François. (*Il se donne des airs en se promenant.*)

ISABELLE.

Oh , pour cela , j'en demeure d'ac-

cord , ne vous en déplaîse Monsieur Constantin.

MEZZETIN.

*Son bene sforcenato di non piacervi , Madama. Ma che trovate in me di piu mal fatto che nel Cavaliere ?*

ARLEQUIN.

Hola , l'amy , hola. Est-ce que vous voudriez faire comparaison avec moy ? Avez-vous la taille aussi degagée que la mienne ? Vous sçauriez-vous donner des airs panchez comme moy ? Pour ce qui est de la démarche , après moy il faut tirer l'échelle. Danseriez-vous un menuet aussi mignonnement que moy ? ( *Il danse.* )

MEZZETIN *en riant.*

Ha , ha , ha !

ARLEQUIN.

De quoy riez-vous , Magot ? Est-ce que vous y trouvez à redire ? Croyez-moy , mettez-vous de mode , pour familiariser avec des gens de qualité comme moy.

MEZZETIN.

*Forse il mio vestito non è alla moda ?*

ARLEQUIN.

Vous n'avez rien à la mode que le visage ? Voyez , Madame , c'est du Caffé tout pur.

MEZZETIN.

*Oh , questo è troppo.*

COLOMBINE.

Treuve de complimens , Messieurs ; & vous , Chevalier , faites-lui plus de quartier. Il le merite bien , c'est un honnête Gentilhomme.

MEZZETIN.

*Madama , io sò il rispetto ch'io vi devo.*

COLOMBINE.

Dites-nous de bonne foy , Monsieur le Comte , à vôtre avis , quel est le meilleur endroit de la Piece ?

MEZZETIN.

*Benche Italiano , non voglio mostrarmi parziale d'una Comedia che non mi piace. A dir' il vero , io non vi hò trovato niente che vaglia. Tutto è detestabile y ma in particolare la Scena dove Mezzetino gioca con la bocca di diversi strumenti.*

ARLEQUIN.

Il est vray qu'il fait là un plaissant carrillon avec ses instrumens ! Il ne lui manque que la Vielle. *Glou , glou , glou ; tin , tin , tin ; ziun , ziun , ziun*, que diable cela veut-il dire ?

MEZZETIN:

*Secondo me non vi è nulla di più impertinente.*

PIERROT.

Madame on a servi.

ISABELLE.

Laisse-nous de repos ; on va souper dans un moment. Hé Monsieur , le Comte, faites-nous ce regal avant d'aller souper ; chantez-nous cet air de vôtre façon.

MEZZETIN.

*Lo farei volontieri ; ma son arrumato.*

COLOMBINE.

Voila le prelude de tous les habiles gens. Je vois bien , Monsieur le Comte, qu'il faut vous en prier.

ARLEQUIN.

Peut-on refuser Madame ? Je chanteray moy si elle m'en prie.

COLOMBINE.

Ah , Chevalier , ne nous assassinez pas de vôtre voix. Chantez , chantez , Monsieur de Constantin.

MEZZETIN.

*Per servir queste Dame , canterò una canzone , où je feray le Rossignol.*

ARLEQUIN.

Pourveu que ce ne soit point d'Arcadie.

MEZZETIN chante un air Italien, où il contrefait le chant du Rossignol. Cet air est assez connu dans Paris. On le dit de l'invention de Monsieur Philbert.

ISABELLE.

Ah , Monsieur le Comte , pour vous remercier , devant que vous mettre à table , vous allez danser aux chansons un Menuet avec nous.

ARLEQUIN.

Ah parbleu je suis sous la poutre ; c'est à moy à chanter. Ça je m'en vais vous mener au bon train.

ARLEQUIN *chante.*CINTHIO *arrivant.*

Ah , je vous en sçais bon gré ; de commencer le Bal à deux heures après Minuit ! Quoy , il faut qu'il m'en coute un plancher , pour avoir épousé une folle ? Ah , ventrebleu , Monsieur le Chevalier , vous denicherez pourtant tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Plaît-il ?

CINTHIO *lui donne un soufflet.*

ARLEQUIN.

Morbleu , si ce n'étoit pour le respect de vôtre femme , vieux fou , je vous remettrois ce soufflet dans le ventre. ( *Ils s'entrebattent , & la Critique finit.* )





333 La Critique de la Comédie des Femmes.  
L E

# DIVORCE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theatre par Monsieur Regnard,  
& representée pour la premiere fois par  
les Comediens Italiens du Roy dans leur  
Hôtel de Bourgogne, le dix-septième  
Mars 1688.

## ACTEURS:

M. SOTINET, Vieillard.

ISABELLE, Femme de Sotinet.

AURELIO, Frere d'Isabelle.

ARLEQUIN, Valet d'Aurelio.

COLOMBINE, Servante d'Isabelle.

MEZZETIN,

PASQUARIEL, } Valets de Sotinet.

PIERROT, }

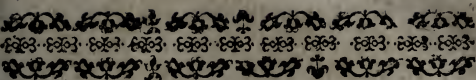
*La Scene est à Paris.*





Tome. 2 fol. 337

LE DIVORCE



L E  
**DIVORCE,**  
 C O M E D I E.

---

P R O L O G U E.

ARLEQUIN. MEZZETIN *en*  
*Mercuré.* PIERROT *en* Jupiter  
*monté sur un Dindon.*

ARLEQUIN *seul, sortant en colere.*

**H**E que diable, Messieurs, ne sçauriez-vous mieux prendre vôtre tems pour être malades ? Cela est de la dernière impertinence, de se trouver mal quand il faut gagner de l'argent. Que voulez-vous que je fasse de tout ce monde-là ? (*Aux Auditeurs.*) Messieurs, ce que je vais vous dire vous déplaira, peut-être : mais en verité j'en suis plus fâché que vous, & personne n'y perd tant que

moy. Nous ne pouvons pas jouër la Comedie aujourd'hui ; voila nôtre Portier qui vient de se trouver mal , & Pantalon qui devoit faire un rôle de Patrocle , est indisposé. On va vous rendre vôtre argent à la porte. Vous voyez , Messieurs , que nous ne suivons pas les mauvais exemples , & que nous rendons l'argent , quoy que la Comedie soit commencée.

MEZZETIN *en Mercure.*

*Terminez vos regrets, que vôtre douleur cesse.*

*Dans vôtre sort Jupiter s'interesse ,*

*Et vient pour empêcher que tu rendes l'argent ;*

*Je le vois qui descend.*

*( Pendant que Jupiter descend , Mezzetin continue à chanter.*

*Qu'un changement favorable*

*Nous arrête dans ces lieux ,*

*Pour voir un Spectacle aimable.*

*C'est l'ordre irrevocable*

*Du Souverain des Dieux.*

JUPITER.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Jupiter !

JUPITER.

Je descends exprés des Cieux pour voir



une Repetition de la Pièce nouvelle qu'il y a si long-tems que tu promets. On dit qu'on y separe un Mary d'avec sa Femme; & comme Junon est une Carogne qui me fait enrager, je pourray bien en faire venir la mode là-haut.

## ARLEQUIN.

Mais, Monsieur Jupiter, quelle apparence? Nous ne la sçavons pas encore. Il va venir un débordement de sifflets de tous les Diables.

## JUPITER.

Ne te mets pas en peine. J'ay fait provision de quantité de foudres de poche; & le premier Siffleur qui branlera, par la mort... je lui brûleray la moustache.

## ARLEQUIN.

Oh, tout doucement, Monsieur Jupiter. Ne choquons point le Parterre, s'il vous plaît. Nous en avons besoin; cela ne se gouverne pas comme vôtre tête. (*Au Parterre.*) Messieurs, puis que Jupiter l'ordonne, & que d'ailleurs... l'occasion... de la faveur... vôtre bonté... vôtre argent... qu'on a de la peine à rendre... Vous voyez bien, Messieurs, que nous vous allons donner le Divorce.

## JUPITER.

Je vais me placer aux Troisièmes Loges pour mieux voir.

ARLEQUIN.

Ah , Monsieur Jupiter , un Gentilhomme comme vous aux Troisièmes Loges ?

JUPITER.

Je me suis amusé en venant à jouïer à la Boule aux Petits Carreaux , contre quatre Procureurs qui ne m'ont laissé que trente sols.

ARLEQUIN.

Où diable vous êtes-vous fourré-là ? Ces Messieurs-là sçavent aussi-bien rouler le bois que ruiner une famille. *(Jupiter monte en l'air, & Arlequin le rappelle.)* Monsieur Jupiter , si vous vouliez me laisser vôtre monture , je la ferois mettre à la daube ; aussi-bien les Dieux de l'Opera qui sont bien montez quand ils viennent , s'en retournent toujournent à pied.

MEZZETIN.

*O déplorable coup du sort !*

*O malheur !*

ARLEQUIN.

*Je fremis. Parle.*

MEZZETIN.

*Patrocle est mort.*





# A C T E I.

## S C E N E I.

AURELIO, MEZZETIN.

AURELIO.

*Così è, Mezzettino.*

MEZZETIN.

Je le sçais bien, j'étois dans la chambre de Madame vôtre Sœur, quand son mary Monsieur Sottinet, mon Maître & vôtre Beaufrere, la surprit comme elle vous écrivoit la derniere Lettre que vous avez reçüe d'elle, où elle vous mande de venir au plûtôt à Paris, afin de prendre des mesures avec vous pour se mettre à couvert du chagrin que son vieux mary lui fait tous les jours.

AURELIO.

*T'assicuro, Mezzettino, ch' il matrimonio di mia Sorella con Sotinetto non è stato mai di mio gusto; e se ne fossi stato creduto, egli non si sarebbe mai conchiuso. Ma che? Al fatto non vi è rimedio.*

MEZZETIN.

Cela est vray, ce qui est fait est fait. Mais quand on ne peut pas changer sa condition, & qu'elle est mauvaise, il faut tâcher de l'adoucir autant qu'il est possible..

AURELIO.

*Benissimo. Ma per addolcir lo stato di mia Sorella, io non vedo altro mezzo, ch' una buonissima separazione.*

MEZZETIN.

D'accord ; & c'est à quoy il faudroit songer, si vous aviez de ce qui se couche. Mais malheureusement vous êtes gueux comme un Rat, & il y a long-tems que vôtre Noblesse seroit tombée par terre, si la Roture ne l'avoit soutenuë. Mais laissez-moy faire. Si vôtre Sœur consent à la separation, je m'engage moy, de faire trouver tout l'argent qu'il faudra pour l'obtenir, & si, je veux que ce soit mon Maître qui le fournisse.

AURELIO.

*Sottinetto ?*

MEZZETIN.

Oüi, Sottinet. J'ay une dent contre lui, pour certains coups de bâton qu'il me donna une fois, à cause qu'il me surprit à la cave avec la Servante du logis.

AURELIO.

*E che cosa facevi in cantina con la  
serva?*

MEZZETIN.

Je lui aidois à mettre un muid de vin  
en perce.

AURELIO.

*Orsù , vado a trovar mia Sorella ; farò  
il possibile per risolverla a separarsi da suo  
Marito. Tu pensa in tanto a quello vieni di  
promettermi. Adio.*

MEZZETIN.

Serviteur , Monsieur. Ah ! que je pen-  
se de jolis tours pour délivrer ma Maî-  
tresse des mains de son vieux Mary ! Mais  
la difficulté est de trouver des gens qui  
les executent. Si mon cher amy Arlequin  
étoit encore au monde , c'est-là justement  
l'homme qu'il me faudroit : mais le pau-  
vre garçon s'est avisé de se faire pendre,  
& . . . .



## SCENE II.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN *en habit de voyage, avec une méchante subreveste, un chapeau de paille, des bottes, & un bâton à la main. Vers la Cantonade.*

Ouy, Messieurs, Etranger, Etranger, arrivé tout à l'heure dans cette Ville. Le Diable emporte toute la race Badaudique, je n'ay jamais vu des gens plus curieux ny plus insolens. Ils crient après moy. Il a chié au lit, il a chié au lit, comme si j'étois un Masque. Mais... (*Il apperçoit Mezzetin.*)

MEZZETIN *regardant Arlequin.*

Je crois....

ARLEQUIN.

Il me semble....

MEZZETIN.

Que j'ay vu cet homme-là pendu en quelque part.

ARLEQUIN.

D'avoir vu cette tête-là sur un autre corps.

MEZZETIN.

Arl....



ARLEQUIN.

Mez. . . .

MEZZETIN.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

*Ensemble.*

*Ah Parente , Parente ! ( Ils s'approchent. Mezzetin levant les bras pour embrasser Arlequin , laisse tomber son manteau , Arlequin qui semblant d'embrasser Mezzetin , passe sous son bras , ramasse le manteau , & s'en va. )*

MEZZETIN l'arrêtant.

Mais ce manteau-là m'appartient.

ARLEQUIN.

Je l'ay trouvé à terre.

MEZZETIN.

En vérité , je suis ravi de te voir. Je parlois tout à l'heure de toy. Tu arrives fort à propos pour rendre service à Monsieur Aurelio dans une affaire de conséquence.

ARLEQUIN.

Qui ? Monsieur Aurelio , mon ancien maître ? Celui qui a tant de Noblesse , & qui n'a jamais le sol ?

MEZZETIN.

Lui-même. Il est aussi gueux à présent , comme il étoit du tems que tu le servois.

ARLEQUIN.

Tant pis , car je ne suis pas si sot que j'ay été moy ; & je ne m'employeray plus pour qui que ce soit , qu'auparavant je ne sois assuré de la recompense.

MEZZETIN.

Va, va, le Seigneur Aurelio est honnête homme. Sers-le bien, & ne te mets point en peine. Tes gages te seront bien payez ; & si l'affaire que j'ay en tête réüffit , je te répons d'une bonne récompense. Mais tire-moy d'un doute. Il a couru un bruit que tu avois été pendu , & je te croyois déjà bien sec.

ARLEQUIN.

Eh point du tout , je me porte le mieux du monde. Il est vray que j'ay eu quelque petite indisposition, & j'ay été sur le point de mourir de la courte haleine : mais je m'en suis bien guery.

MEZZETIN.

Conte-moy donc ta maladie.

ARLEQUIN.

Oüi-da. Tu sçais bien que j'ay toujours aimé les grandes choses. Dès le tems même que nous avions l'honneur de servir ensemble le Roy sur les Galeres...

MEZZETIN.

Ne parlons point de cela. Je sçais que tu as toujours été homme d'esprit.

ARLEQUIN.

Je n'eus pas plutôt quitté la rame, que je me jettay malheureusement dans les Medailles.

MEZZETIN.

Comment dans les Medailles ? Dans les Antiques ?

ARLEQUIN:

Non, dans les Medailles ; c'est-à-dire, que quand je n'avois rien à faire, pour me defennuyer, je m'amusois à mettre le Portrait du Roy sur les pieces de cuivre, que je couvrois d'argent, & que je donnois à mes amis pour du pain, du vin, de la viande, & autres choses necessaires. Mais comme il y a toujourns des envieux dans le monde, ( Voyez, je vous prie, comme on empoisonne les plus belles actions de la vie ! ) on fut dire à la Justice que je me mêlois de faire de la fausse monnoye.

MEZZETIN.

Quelle apparence !

ARLEQUIN.

D'abord la Justice m'envoya prier de lui aller parler.

MEZZETIN.

Qui envoya-t-elle ? Des Pages ?

ARLEQUIN.

Nenni, Diable, c'étoit tous gens de

distinction , & qualifiez. Ils avoient des épées , des plumets bleus , des mousquetons.

MEZZETIN.

Je vous entends , poursuivez.

ARLEQUIN.

Ces Messieurs monterent donc dans ma Chambre , & le plus honnêtement du monde me prièrent , de la part de la Justice , de lui aller parler tout à l'heure , qu'il y avoit un carosse à la porte qui m'attendoit.

MEZZETIN.

Et vous ?

ARLEQUIN.

Et moy , j'eus beau dire que j'avois affaire , que je ne pouvois pas sortir , que j'irois une autre fois , il me fut impossible de résister aux honnêtetez , & aux empressements de ces Messieurs-là.

MEZZETIN *à part.*

Aux honnêtetez des pouffeculs.

ARLEQUIN.

Oh pour cela , rien n'est plus vrai ; Je n'ay jamais veu de gens plus honnêtes. L'un m'avoit pris par un bras , aussi m'avoit fait l'autre , en me disant le plus obligamment du monde : Oh puisque nous avons été assez heureux que de vous trouver , vous ne nous échapperez pas , &

nous aurons le plaisir de vous emmener avec nous ; & à force de civilitez, ils m'entraînerent dans leur Carosse, & me conduisirent à la Justice. D'abord que je fus arrivé, on me presenta à cinq ou six Visages venerables, qui étoient assis sur des fleurs de lys.

M E Z Z E T I N.

Fort bien ! Et ces Messieurs ne vous prièrent-ils point aussi de vous asseoir ?

A R L E Q U I N.

Affurément. Celui qui étoit au milieu d'eux me dit : N'est-ce point vous, Monsieur, qui vous mêlez des Medailles ? A quoy je répondis fort modestement : Oüi, Monsieur, pour vous rendre mes tres-humbles services. Vous êtes un honnête homme, ajouta-t-il ; tout à l'heure nous allons parler à vous, asseyez-vous toujours en attendant.

M E Z Z E T I N.

Et où t'asseoir ? Dans un fauteüil ?

A R L E Q U I N.

' Bon, sur une petite chaise de bois, qu'on avoit mise à côté de moy. Ces Messieurs donc après s'être parlé à l'oreille, me demanderent encore si veritablement c'étoit moy qui avoit cet heureux talent. Je leur repliquay qu'ouï, que je leur demandois excuse, si je ne fai-



fois pas aussi bien que je l'aurois souhaité, mais que j'avois grande envie de travailler, & qu'avec le tems, j'esperois devenir plus habile.

MEZZETIN.

Fort bien. Et eux parurent fort contents de vôtre declaration ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Je remarquay que mon discours les avoit réjouis ; mais cela n'empêcha pas qu'ils ne me condamnassent sur l'heure à être pendu & étranglé à la Croix du Tiroir.

MEZZETIN.

Quel malheur !

ARLEQUIN.

Quand j'entendis qu'on m'alloit pendre, je commençay à crier : Mais Messieurs, vous n'y pensez pas. Me pendre, moy ! Je ne suis qu'un jeune homme qui ne fais que d'entrer dans le monde ; & d'ailleurs je n'ay pas l'âge competant pour être pendu.

MEZZETIN.

C'étoit une bonne raison, celle-là.

ARLEQUIN.

Aussi y eurent-ils beaucoup d'égard, & pour faire les choses dans l'ordre, ils me firent expedier une dispense d'âge. Me voila donc dans la charette. Je ne disois



mot, mais j'enrageois comme tous les diables. Nous arrivons enfin à la Croix du Tiroir, au pied de cette fatale Colonne, qui devoit être le *Non plus ultra* de ma vie, & qu'on appelle vulgairement la potence. Comme j'étois fort fatigué du voyage, j'avois soif, je demanday à boire, on me proposa si je voulois de la Biere. Je dis que non, & que cela pourroit par la suite me donner la Gravelle; je priay seulement les Archers de me laisser boire à la Fontaine. On se range en haye, je m'approche de la Fontaine, je donne un coup d'œil autour de moy, & zeste, je m'élance la tête en avant dans le robinet de la Fontaine. Les Archers surpris coururent à moy, & me tirent par les pieds; & moy je m'enfonce toujours avec les mains, de maniere que j'entray tout entier dans le tuyau de la Fontaine, & il ne resta aux Archers que mes souliers pour les pendre. Du robinet de la Fontaine je descendis dans la Seine; de là je fus à la nage jusqu'au Havre de Grace; au Havre de Grace, je m'embarquay pour les Indes, d'où me voila presentement de retour; & voicy mon histoire achevée.

## M E Z Z E T I N.

Il ne me reste qu'une difficulté, qui est de sçavoir, comment gros comme tu es,

tu as pu te fourer dans le robinet de la Fontaine.

ARLEQUIN.

Va , va , mon ami , quand on est prest d'être pendu , on est diablement mince.

MEZZETIN.

Tu as ma foy raison. Va m'attendre au petit Trianon , dans'un moment je suis à toy , & je te meneray chez Monsieur Aurelio. Mais d'où vient que tu n'enfonces pas tes pieds jusques au fond de tes Bottes, & que tu marches sur la tige ?

ARLEQUIN.

Je le fais exprés pour épargner les semelles. (*Il s'en va.*)

MEZZETIN *seul.*

Je tire bon augure de l'affaire de Monsieur Aurelio , & la fortune ne nous a pas renvoyé Arlequin pour rien. Mon Maître m'a ordonné tantôt de lui amener un Barbier. Il ne faut pas manquer cette occasion pour lui voler sa bourse. Elle servira à mettre nos affaires en train. Allons trouver Arlequin.



---

## SCENE III.

*Le Theatre represente l'Appartement de  
Monsieur Sotinet.*

M. SOTINET, PIERROT.

M. SOTINET,

**E**Ntens-tu bien ce que je te dis ?

PIERROT.

Oùi , Monsieur, vous me dites d'empêcher que Madame n'entre dans la maison, & de lui fermer la porte au nez.

SOTINET.

Animal, c'est tout le contraire. Je te dis de ne laisser entrer personne pour voir ma femme, & de fermer la porte au nez à tous ceux qui se presenteront.

PIERROT.

Hé bien , Monsieur, n'est-ce pas ce que je dis. Mais à propos , vous êtes donc jaloux ?

SOTINET.

Ce ne sont pas là tes affaires.

PIERROT.

Ah , ah , ah ! cela est plaisant ! De quoy diable vous êtes-vous avisé de vous ma-

rier à l'âge que vous avez ? Ne sçavez-vous pas bien qu'un vieux mary est comme de ces arbres qui ne portent point de fruits, & qui ne servent que d'ombre ?

M. SOTINET.

Impertinent, tes épaules te demangent bien.

PIERROT.

Il y a là-dedans un Barbier.

SOTINET.

Fais-le entrer.

SCENE IV.

M. SOTINET. ARLEQUIN  
*en Barbier.* MEZZETIN.

ARLEQUIN à Sotinet.

ON m' dit, Monsieur, que vous aviez besoin d'un homme de ma profession ; je viens vous offrir mes services.

SOTINET.

Ah, Monsieur, je suis ravi de vous voir. Faites - moy, s'il vous plaît, la barbe le plus promptement que vous pourrez.

ARLEQUIN.

Ne vous mettez pas en peine, Mon-

neur, dans deux petites heures vôtre affaire sera faite.

SOTINET.

Comment dans deux heures ? Je crois que vous vous mocquez.

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne vous étonne pas. J'ay bien été trois mois entiers après une barbe, & tandis que je rasois un côté, le poil revenoit de l'autre ; mais présentement je suis plus habile, vous allez voir. (*Il déploye ses outils, ôte son manteau, & le met au col de Sotinet, au lieu de linge à barbe.*)

SOTINET.

Mais qu'est-ce donc que vous m'avez mis au col ?

ARLEQUIN.

Ah, ma foy, je vous demande pardon. L'empressement de vous raser m'a fait prendre mon manteau pour le linge à barbe. Allons toy, donne-moy le linge, vite. (*Mezzetin lui donne le linge.*)

SOTINET regardant Mezzetin.

Qui est cet homme-là ?

ARLEQUIN.

C'est Maître Jacques, celui qui accorde mes outils. Venez, Maître Jacques, repassez-moy ce rasoir pour faire la barbe à Monsieur.

MEZZETIN prend le rasoir , & contrefaisant le Remouleur, d'une jambe figure la rouë de la meule , & avec la bouche il contrefait le bruit que fait le rasoir quand on le pose sur la meule pour le repasser , & celui que font les gouttes d'eau qui tombent sur la rouë pendant qu'on repasse. Ce qu'Arlequin explique à mesure à Sotinet. A la fin après plusieurs lazzi de cette nature , Mezzetin chante un air Italien ; puis donnant le rasoir à Arlequin , lui dit : | La bourse est de ce côté-ci , ne la manque pas ; & s'en va.

SOTINET.

Voilà un plaisant homme !

ARLEQUIN.

Allons , allons , Monsieur , je n'ay pas beaucoup de tems à perdre. Mettez-vous là. Il le pousse rudement dans un fauteuil, & lui prenant le nez, lui met met des morailles.

SOTINET riant.

Hai , hai , hai ! ( Il arrache les morailles , & les jette par terre. ) Et que diable faites-vous là ? Me prenez-vous pour un cheval ?

ARLEQUIN.

Point du tout , Monsieur ; mais c'est qu'il y a des gens qui sont terriblement retifs sous le fer ; & avec cet instrument-là



on lui couperoit la gorge qu'ils ne diroient mot.

SOTINET.

Vraiment, je le crois bien.

ARLEQUIN prenant un bassin fait en forme de pot de chambre, & le met sous le menton de M. Sotinet pour le laver.

SOTINET prenant le bassin.

Qu'est-ce que cela ?

ARLEQUIN.

C'est un bassin à deux mains. (*Arlequin le lave, en lui donnant de tems en tems des soufflets; puis tire une grosse boule, dont il se sert pour savonette; & après en avoir bien frotté le visage de Sotinet, il la lui laisse tomber sur un pied.*)

SOTINET.

Qu'est-ce donc que cela signifie ? Avez-vous entrepris de m'estropier ? *Il se leve.*

ARLEQUIN repoussant violemment Sotinet sur le fauteuil.

Que de habil ! Tenez-vous donc si vous voulez. Croyez-vous que je n'aye que vous à raser ? *Il le rase avec un rasoir d'une grandeur à faire peur.*

SOTINET.

Allez donc doucement. Vous m'écorchez tout vif.

ARLEQUIN.

C'est que vous avez le cuir si dur, que

vous ébrechez tous mes rasoirs. ( *Il prend un cuir à repasser , & l'accroche par un bout au col de Sottinet , tenant l'autre bout de la main gauche ; & pour avoir plus de force à repasser son rasoir qu'il tient de la main droite , il leve un de ses pieds , & l'appuye rudement à l'estomac de Sotinet , & puis tirant le bout du cuir de toute sa force , il y repasse dessus son rasoir, de maniere qu'il étrangle Sotinet , qui peut à peine crier.* )

## SOTINET.

Misericorde ! je suis mort , au secours, on m'étrangle. ( *Il se leve pour appeller du monde.* )

ARLEQUIN le prenant , & l'obligeant de nouveau à se rasseoir dans le fauteuil.

La peste m'étouffe ! si vous branlez , je vous coupe la gorge. Quel homme êtes-vous donc ?

SOTINET *bas.*

Il faut filer doux ; ce coquin-là le feroit comme il le dit ; il a une mauvaise physionomie. ( *Haut , pendant qu'Arlequin le rase.* ) Dis-moy , mon ami , de quel país es-tu ?

## ARLEQUIN.

Limoufin , Monsieur , pour vous rendre service,

SOTINET.

Limoufin ? Et y a-t-il des Barbiers de ce pais-là ? Je croyois qu'il n'y en avoit que des Gascons.

ARLEQUIN.

Je crois aussi être le premier de mon pais qui ay embrassé le party de la Savonnette. J'étois auparavant Tailleur de pierres ; & comme on disoit que j'avois beaucoup de legereté dans la main , je crus que je serois plus propre à ce métier-cy, (*Il lui met la main dans la poche*) & de Tailleur de pierres , je me suis fait Tailleur de Barbes.

SOTINET *lui surprenant la main près de sa poche.*

Il me semble que vous avez la main gauche bien plus legere que la droite.

ARLEQUIN.

Ah , Monsieur , vous vous moquez. Ce sont de petits talens qu'on reçoit de la nature , dont un honnête homme ne doit pas se glorifier.

SOTINET.

Avez-vous bien des pratiques ?

ARLEQUIN.

Tant , que je ne n'y sçaurois suffire. C'est moy qui fais la barbe & les cheveux à tous les Limoufins qui viennent ici travailler ; & j'ay une pension de la Ville

pour faire tous les quinze jours le crin au Cheval de Bronze. (*Il lui vole la bourse sans qu'il s'en apperçoive, & cesse de le raser, en criant : Hai ! hai !*)

SOTINET.

Qu'avez - vous ? Vous trouvez - vous mal ?

ARLEQUIN.

Point , point , voila qui est passé. (*Il le rase , puis se met à crier : Hai , hai !*)

SOTINET.

Comment donc ? Mais vous avez quelque chose ?

ARLEQUIN.

Oh pour le coup je n'y puis plus tenir. Hai , hai , hai ! Une colique épouvantable qui me prend. . . . Je suis à vous tout à l'heure. Hai , hai , hai ! *Il s'en va , & revient sur ses pas.*

SOTINET.

Je n'ay jamais vu un pareil Original. . . Mais vous voila ! Avez-vous déjà été à la Garderobe ?

ARLEQUIN.

Point du tout , Monsieur , cela n'en valoit pas la peine. J'ay changé d'avis , & j'ay aimé mieux insulter la doublure de ma culotte , que de vous faire attendre plus long-tems.

SOTINET.

SOTINET *portant sa main devant son nez.*

Comment, impudent, je vous trouve bien hardy de vous approcher de moy en l'état où vous êtes ?

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous donc, Monsieur, s'il vous plaît ? Chacun ne fait-il pas de sa culotte ce qu'il lui plaît ?

SOTINET.

Sortez, insolent. Si je faisois bien, je vous ferois jeter par les fenêtres.

ARLEQUIN.

Comment, mardy, par les fenêtres ? Est-ce ainsi qu'on insulte un Officier public ? (*Il s'approche de Sotinet qui veut le battre, & lui fait un colier de son bassin, qu'il lui casse sur la tête, & s'enfuit. Sotinet court après, en criant :*) Arrête, arrête, Arrête.



## SCENE V.

*Le Theatre represente l'Appartement  
d'Isabelle.*

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

**A**H, Colombine, quel bruit épou-  
vantable ! quelle rumeur ! Mais , il  
faut qu'on ait perdu l'esprit , de faire un  
tintamarre semblable dans mon anticham-  
bre ! Quelle brutalité de m'éveiller à l'heu-  
re qu'il est ! Non, je ne crois pas qu'il soit  
encore midy ; & il n'y a pas trois heures,  
que je suis rentrée. Je crois , Colombine,  
que je suis faite d'une jolie maniere ? (*Elle  
se regarde dans un miroir.*) Ah l'horreur !  
quelle extinction de tein !

COLOMBINE.

Et là, là, consolez-vous, Madame. Vous  
avez des yeux à défrayer tout un visage.  
Et de quoy vous embarrassez-vous de vôtre  
tein ? Il ne tiendra qu'à vous de l'avoir  
comme il vous plaira. Que ne me laissez-  
vous faire ? Je ne veux qu'une petite cou-  
che de rouge pour reparer de trente mé-  
chantes nuits la plus obstinée.



## ISABELLE.

Ma fy , Colombine , avec ton rouge ! Tu me mets au defespoir. Crois tu que je puisse me refoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas ? J'ay une conscience si delicate, que je me reprocherois les conquêtes qui ne seroient pas faites de bonne guerre ; & je crois que je mourrois de honte d'avoir dix années plus que mon visage.

## COLOMBINE.

Bon , bon , Mademoiselle , vous avez là un plaissant scrupule ! La beauté que l'on achete n'est-elle pas à soy ? Qu'importe que vos joües portent les couleurs d'un Marchand ou les vôtres , pourveu que cela vous fasse honneur ? Pour moy je trouve quelques femmes d'aujourd'hui d'un parfaitement bon goût. De toute l'année, elles en ont fait un Carnaval perpetuel. Elles peuvent aller au Bal à coup sur , sans crainte d'être connus.

## ISABELLE.

Mon Dieu ! les femmes ne sont-elles pas assez déguisées , sans se masquer encore ? Et pourquoy veulent-elles peindre leur peu de sincerité jusques sur leur visage ? Pour moy , je ne suis point de ce nombre-là : j'aime mieux qu'on me trouve moins jolie , & être un peu plus vraye.

## C O L O M B I N E .

Ho par ma foy voila une belle delicatesse de sentimens ! Il n'y a plus que le rouge qui se met à la toilette , qui marque la pudeur de la plûpart des femmes d'aujourd'hui. Elles ne rougiroient jamais sans cela. Et que seroit-ce donc , Madame , s'il vous falloit peler avec de certaines eaux , comme la derniere Maîtresse que je servois , qui changeoit tous les six mois de peau ?

I S A B E L L E .

Bon ! tu te mocques , Colombine. Est-ce que tu as veu cela ?

C O L O M B I N E .

Si je l'ay veu ? C'étoit moy qui faisois l'operation. Elle me faisoit prendre la peau de son front , que je tirois de toute ma force. Elle crioit comme un beau diable ; & moy je riois comme une folle. Il me sembloit habiller un levreau. Mais ce qui est de meilleur , c'est qu'elle portoit toujours sur elle dans une boëtte la peau de son dernier visage calciné , & disoit qu'il n'y avoit rien de si bon pour les élevûres & les bourgeons.

I S A B E L L E .

Tu veux t'égayer , Colombine !

UN LAQUAIS.

Mademoiselle , voila un homme qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Qu'on le fasse entrer.

## SCENE VI.

ARLEQUIN *en Maître à danser, sur un petit Cheval.* ISABELLE,  
COLOMBINE.

ARLEQUIN.

JE crois , Mademoiselle , que vous n'avez pas l'honneur de me connoître : Mais quand vous sçauvez que je m'appelle Monsieur de la Gavotte , sieur de Trottenville , vous devinerez aisément que je suis Maître à danser.

ISABELLE.

Vôtre nom , Monsieur , est assez connu dans Paris ; & j'espere devenir une bonne Ecoliere , ayant pour Maître le plus habile homme du métier.

ARLEQUIN.

Ah , Madame ! vous mettez ma modestie hors de cadence : & quand on n'a , comme moy , qu'un merite leger & ca-

brilant , pour peu qu'on l'éleve par des loüanges un peu fortes , il court risque en tombant de se casser le cou.

COLOMBINE.

Misericorde ! Que Monsieur de Trotenville a d'esprit !

ISABELLE.

Il est vray que voila une pensée qui est tout a fait bien mise en œuvre ! C'est un brillant.

ARLEQUIN.

Pour de l'esprit, Mademoiselle, les gens de nôtre profession en regorgent. Et qui en auroit si nous n'en avions pas ? Nous sommes tous les jours parmi tout ce qu'il y a de gens de qualité. Je sors presentement de chez la femme d'un Elu , où je me suis fait admirer par mon esprit. J'ay deviné une Enigme du Mercure Galant. Vous sçavez, Madame , que c'est là presentement la pierre de touche du bel-esprit.

COLOMBINE.

Ah par ma foy , les beaux esprits sont donc bien communs ; car la moitié du Mercure n'est remplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous , Monsieur , vous n'avez pas besoin qu'on imprime le vôtre pour faire connoître votre merite au public. On sçait assez que vous

êtes l'honneur de l'Escarpin. Mais je vous prie de me dire pourquoy vous avez un si petit cheval ?

## ARLEQUIN.

J'avois autrefois un Carosse à un cheval ; mais mes amis m'ont conseillé de changer de voiture, afin de ne pas causer une erreur dans le public, qui prend souvent dans cet équipage-là un Maître à danser pour un levrier d'Hypocrate.

## COLOMBINE.

Vous devriez bien avoir un Carosse à deux chevaux ? Depuis qu'on ne joue plus, il y a tant de Chevaliers qui en ont à vendre.

## ARLEQUIN.

Je ne donnerois pas ce petit cheval-là pour les deux meilleurs chevaux de Paris. C'est un diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la Bastille, il m'emmenne à Vincenne. Nous appellons ces petits animaux-là parmi nous : *Un tendre engagement.*

## COLOMBINE.

Comment donc ? qu'est-ce que cela veut dire ? *Un tendre engagement.*

## ARLEQUIN.

Vraiment oïï. Est-ce que vous ne sçavez pas qu'*Un tendre engagement va plus*

loin qu'on ne pense. ( Il chante ces derniers mots. )

COLOMBINE.

Ah, ah, on voit bien que Monsieur sçait son Opera, & qu'il en est !

ARLEQUIN.

Moy, de l'Opera, moy ? Fy, fy !

COLOMBINE.

Comment donc, fy, fy ?

ARLEQUIN.

Hé fy, vous dis-je. J'en ay été autrefois : mais il m'a fallu plus de vingt lavemens & autant de medécines, pour me purifier du mauvais air que j'y avois respiré.

ISABELLE.

Vous me surprenez, Monsieur. J'avois toujours crû que l'Opera étoit le lieu du monde où on prenoit le meilleur air.

COLOMBINE.

Bon, bon ! Monsieur de Trotenville a beau dire : il voudroit y être rentré, corame tous ceux qui en sont sortis. C'est un Perou : il n'y a pas jusqu'aux violons qui n'ayent des juste-au-corps bleus galonnez.

ARLEQUIN.

Je veux que le premier entre-chat que je feray me rompe le coup, si jamais j'y mets le pied ! Vous moquez-vous ? quand on



me donneroit un tiers dans l'Opera, je n'y rentrerois pas, moy. Pour quelques. . . quelques femmes qu'on achete bien, de par tous les diables, j'irois prostituer ma gloire, & figurer avec le premier venu? Nous sommes glorieux comme tous les diables, dans nôtre profession. Voulez-vous que je vous parle franchement? l'Opera n'est plus bon que pour les filles. Il n'y a pas aussi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l'entêtement des jeunes-gens. C'est une fureur, Mademoiselle, c'est une fureur; & toutes coquettes s'en plaignent hautement, & disent que l'Opera leur enleve leurs meilleures pratiques, & qu'elles sont ruinées de fond en comble.

**COLOMBINE.**

Je le crois bien. Ces personnes-là ont grande raison; & si j'étois d'elles, je leur ferois rendre jusqu'à la moindre petite faveur qu'elles auroient reçü.

**ARLEQUIN.**

Et là là, donnez-vous patience. On leur fera peut-être tout rendre. Mais cependant elles usent en toute rigueur de leurs privileges, & un Amant qui n'exprime son amour qu'avec des fontanges & des bas de soye, se morfond dix ans derriere une porte.

ISABELLE regardant l'habit de  
M. Trotenville.

Mon Dieu ! que voila un joli habit ! Je vous trouve un fond de bon air, que vous répandez sur tout.

ARLEQUIN.

Fy, Madame ! vous vous mocquez. C'est une guenille ! Que peut-on avoir pour cinquante ou soixante pistoles ? Je voudrois que vous vissiez ma garderobbe : elle est des plus magnifiques ; & si sans vanité, elle ne me coûte gueres.

COLOMBINE.

Ho bien, Monsieur, nous la verrons une autre fois : mais presentement, je vous prie de danser un Menuet avec moy.

ARLEQUIN.

Oüi da, tres-volontiers. Allons.

COLOMBINE.

Qui est cet homme-là qui est avec vous ?

ARLEQUIN.

C'est ma Poche. Tel que vous le voyez, il n'y a point d'homme au monde qui gourmande une chanterelle comme lui. Il feroit danser, s'il l'avoit entrepris, tous les Invalides & leur Hôtel. Vous allez voir.  
( L'homme prend la Poche dans la queue du Cheval, & en joüe. )

COLOMBINE & Arlequin dansent.

ARLEQUIN.

Hé bien , Madame , que dites-vous de ma danse ?

ISABELLE.

J'en suis charmée !

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous point que j'aye l'honneur de danser avec vous ?

ISABELLE.

Pour aujourd'huy , Monsieur , il n'y a pas moyen. Je suis d'une fatigue , cela ne se conçoit pas. Mais avant que de me quitter , je vous prie de me dire combien vous prenez par mois ?

ARLEQUIN.

Par mois , Madame ! Cela est bon pour les Maîtres à Danser fantassins. On me donne une marque chaque visite ; & je veux vous montrer quel a été le travail de cette semaine. Hé , qu'on m'apporte ma Valise ? Vous allez voir : allez donc. (*On détache une Valise , qu'on apporte pleine de marques faites de cartes.*)

COLOMBINE.

Ah , mon Dieu ! Vous avez été plus de vingt ans à faire toutes ces leçons-là ?

ARLEQUIN.

Bon , bon ! C'est le travail d'une semaine ; & si ce que je vous montre là , c'est de l'argent comptant. Je n'ay qu'à aller chez.

le premier Banquier , je suis seur de toucher un demi Louis d'or de chaque billet.

COLOMBINE.

Un demi Louis d'or pour une Leçon ! On ne donnoit autrefois aux meilleurs Maîtres , qu'un écu par mois.

ARLEQUIN.

Il est vray. Mais dans ce tems-là , les Maîtres à Danser n'étoient pas obligez d'être dorez dessus & dessous , comme à present , & une paire de Galoches étoit la voiture qui les menoit par toute la Ville. Mais presentement on ne nous regarde pas , si nous n'avons le Cheval & le Laquais.

COLOMBINE.

Ah , Mademoiselle ! Voila vôtre Maître à Chanter , Monsieur A mi la re , Becare.

ISABELLE à *Monsieur de Trotenville.*

Ne vous en allez pas, Monsieur, je vous prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme-là ; c'est un Italien.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers , Madame , cela me fera bien du plaisir ; car tel que vous me voyez , je suis à deux mains , & je chante aussi-bien que je danse.

## SCENE VII.

MEZZETIN *en Maître à chanter,*  
ARLEQUIN, ISABELLE,  
COLOMBINE.

ARLEQUIN *après avoir examiné  
Mezzetin.*

**V**oila un visage bien baroc ! Les Musiciens Italiens sont de p'aisans Originiaux ! Ne diroit pas que ce seroit-là un Siamois échappé d'un Ecran ? Comment vous appelez-vous , Monsieur ?

MEZZETIN *repete une douzaine  
de noms.*

ARLEQUIN,

Voila bien des noms ! Il faut , Monsieur , que vous ayez bien eu des Peres ! C'est un Calendrier que cet homme-là !

ISABELLE.

Je suis ravie , Messieurs , que vous vous trouviez ensemble. L'on n'est pas malheureux quand on peut unir deux Illustres. (*Au Maître à chanter.*) Je vous prie, Monsieur , de vouloir chanter un air.

MEZZETIN *bégayant.*

Je , je , je , je , le , le , veux bien.



ARLEQUIN.

Quoy ? C'est-là un Maître à Chanter ?  
Misericorde !

MEZZETIN *chante.*ISABELLE *après qu'il a chanté.*

Hé bien , Monsieur , que dites-vous de  
ce chant-là ?

ARLEQUIN.

Ah , ah , voila une voix d'un assez beau  
métail. Cela n'est pas mal.

COLOMBINE.

Comment, pas mal ? Il faut se jeter par  
les fenêtrés , quand on a entendu chanter  
ainfi.

ARLEQUIN.

Ho , tout doucement , s'il vous plaît !  
Je ne sçay point faire de ces cabrioles-là.  
Voyez-vous , Mademoiselle, je ne suis pas  
de ces gens qui loüent à plein tuyau. Un  
homme comme moy , qui a été toute sa  
vie nourry de Diesis & de B mols , est  
diablement delicat en Musique.

MEZZETIN *en begayant,*

Monsieur apparemment n'aime pas l'I-  
talien : mais j'ay fait depuis peu un pe-  
tit Duo en François que je veux chanter  
avec lui , & je suis seur qu'il ne lui de-  
plaira pas. *Mezzetin lui presente un papier  
de Musique.*



ARLEQUIN.

Voyons. Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que tous ces pieds de mouches qui sont au commencement des lignes ?

MEZZETIN.

Ce sont des Diefis , pour montrer que c'est en A mi la re becare. Je ne compose jamais que sur ce ton ; & c'est pour cela que j'en porte le nom.

ARLEQUIN.

Ah, ah , vous composez donc toujours sur ce ton-là ?

MEZZETIN.

Oùi , Monsieur.

ARLEQUIN *rendant le papier.*

Et moy , Monsieur , je n'y chante jamais.

MEZZETIN.

Hé bien , Monsieur , voila un autre air en D la re sol.

ARLEQUIN.

La Rissole , vous-même. Je vous trouve bien admirable , de me donner des sobriquets !

MEZZETIN.

Voila un homme qui est bien fâcheux ! Je vous dis , Monsieur , que cet air là est en D la re sol , & qu'il n'est pas si difficile que l'autre.

ARLEQUIN.

Qui n'est pas si difficile que l'autre !  
Croyez-vous , mon amy , que la Musique  
m'embarasse ? Je vous trouve plaisant ?

MEZZETIN.

Je ne dis pas cela. . . . Allons.

*Ils chantent ensemble.*

*Cupidon ne sçait plus de quel bois faire  
fleche.*

MEZZETIN.

Cela ne vaut pas le diable. (*Begayant.*)  
Cu , cu , cu.

ARLEQUIN.

Cu , cu , cu. . . . . Voilà un air bien  
puant !

MEZZETIN.

Allons , Monsieur tout de bon. Cu,  
cu , cu. . . . Chantez donc juste , si vous  
voulez.

ARLEQUIN *lui jettant le papier  
au nez.*

Oh , chantez juste, vous-même ; je sçay  
bien ce que je dis. Est-ce que je ne vois  
pas bien qu'il faut marquer là une disson-  
nance , & que l'octave s'entre-choquant  
avec l'unisson , vient à former un Diesis  
b mol. Mais voyez cet ignorant !

MEZZETIN.

Monsieur , avec vôtre permission ; si les

Musiciens n'en sçavent pas plus que vous, ce sont de grands Asnes.

ARLEQUIN.

Plaît-il, mon amy ? Sçavez-vous que vous êtes un sot par nature, par b mol, & par becare ? Je vous apprendray à insulter ainsi la Croche Françoisse.

MEZZETIN.

Un sot, à moi ! (*Il donne de son chapeau dans le visage d'Arlequin.*)

ARLEQUIN *mettant la main sur son épée.*

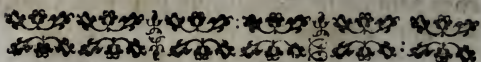
Par la mort, par la sang... Mesdames, je vous donne le bon soir. (*Et s'en va.*)

COLOMBINE *rit.*

Ah, ah, ah ! De la maniere qu'il s'y prenoit, je croyois qu'il alloit tout tuer. (*Ils s'en vont.*)

*Fin du premier Acte.*





# ACTE II.

## SCENE I.

*Le Theatre represente une Place Publique.*

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

O Ça, je vous dis encore une fois, que nous nous brouillerons, si vous ne me tenez parole. J'ay fait le Barbier, j'ay volé la bourse : il y avoit cent Louis d'or dedans ; vous m'en avez promis dix : je prétens les avoir, ou je ne me mêle plus de rien.

MEZZETIN.

Que tu es impatient ! Je te les ay promis, & tu les auras, & de plus je te promets de te faire épouser Colombine : mais il faut faire encore une petite fourberie.

ARLEQUIN.

Pour épouser Colombine, j'en ferois cinquante, des fourberies.

MEZZETIN.

O ça, tiens-toy un peu en repos, & laisse-moy rêver au moyen de t'introduire

chez Monsieur Sotinet , pour rendre cette Lettre à Isabelle.

ARLEQUIN *pendant que Mezzetin rêve.*

J'auray Colombine , au moins ?

MEZZETIN.

Oüi , vous dis-je , vous l'aurez. *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Et Colombine m'aura-t-elle aussi ?

MEZZETIN.

Et morbleu oüi , vous l'aurez , & elle vous aura. Laissez-moy en repos. *Il rêve.*

ARLEQUIN *comptant les boutons de son just'aucorps.*

Je l'auray , je ne l'auray pas ; je l'auray , je ne l'auray pas ; je l'auray , je ne l'auray pas. Je ne l'auray pas ! *Il pleure.*

MEZZETIN.

Qu'est-ce ? qu'avez-vous ? pourquoy pleurez-vous ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Je n'auray pas Colombine ! Hi , hi , hi !

MEZZETIN.

Qui est-ce qui vous a dit cela ?

ARLEQUIN *montrant ses boutons.*

C'est la Boutonomancie.

MEZZETIN.

Que le Diable t'emporte , toy & ta Boutonomancie. Laisse-moy songer en

repos. Je t'assure encore une fois , que tu auras Colombine , le Colombier , les Pigeons , & tout ce qui a relation à elle. Console-toy donc , & ne m'interromps pas davantage. *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Voila Colombine ; ( *Il montre le doigt index de sa main droite* ) & voici Arlequin. ( *Il montre le doigt index de sa main gauche.* ) Arlequin dit : Bon jour , ma Colombine. Colombine répond : Bon jour , mon Pigeonneau. Adieu , ma belle ; adieu mon. . . .

MEZZETIN *lui donnant un coup de pied au cul.*

Adieu vilain Magot. Tu ne veux donc pas te tenir un moment en repos ?

ARLEQUIN.

Je repetois les complimens de Nôce.

MEZZETIN.

Pour vous empêcher de complimenter davantage , venez çà. ( *Il lui prend les mains , & les lui foure dans sa ceinture.* ) Si vous ôtez vos mains de là , vous n'épouferez point Colombine. *Il rêve.*

ARLEQUIN *les mains dans sa ceinture.*

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Que vous plaît-il !



ARLEQUIN.

Y aura-t-il des violons à ma Nôce ?

MEZZETIN.

Oüi , il y aura des violons , des vieilles , & de toutes sortes d'instrumens. *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

J'enrage ! Que vous plaît-il ?

ARLEQUIN.

Et y dansera-t-on , à la nôce ?

MEZZETIN.

On y dansera , oüi bourreau ; ne te tairas-tu jamais ? *Il rêve.*

ARLEQUIN.

On dansera à ma Nôce , & je danseray avec Colombine. Ah ! quel plaisir. (*Il danse.*)

MEZZETIN.

Oh , pour le coup , ç'en est trop. Couchez-vous. Vîte. (*Arlequin se couche par terre.*) Nous verrons un peu à present, si vous vous tiendrez en repos. Imaginez-vous que vous êtes dans un lit , & que vous dormez.

ARLEQUIN.

Je suis dans un lit ?

MEZZETIN.

Oüi , dans un lit , & Colombine est

couchée avec vous. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

Mezzetin.

MEZZETIN.

A la fin il faudra que je change de nom.  
Que voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Fermez les rideaux du lit , de peur du vent.

MEZZETIN *faisant semblant de tirer les rideaux du lit.*

Quelle patience ! *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Encore ! Qu'est-ce qu'il y a , double enragé chien ?

ARLEQUIN.

Donnez-moy le pot de chambre.

MEZZETIN *prend son bonnet , & le met auprès de la tête d'Arlequin.*

Tiens , voila le pot de chambre. Puisse-tu pisser la parole.

ARLEQUIN.

Ah , ma chere Colombine , que je t'embrasse , mon petit cœur , m'amour. (*Il se eoule sur le Theatre.*)

MEZZETIN.

Tenez , tenez ! Si je prends un bâton , je te rompray bras & jambes à la fin. Veux-tu

t'arrêter. Leve tes pieds. ( *Il lui fait lever les pieds, & s'assied sur ses genoux, un bâton à la main.* ) Si tu remues à present, ou que tu parles, nous allons voir beau jeu ( *Après avoir rêvé, il se dit à lui-même :* ) J'habilleray Arlequin en Chevalier. Il ira heurter à la porte de Sotinet. D'abord, voila Colombine. . . .

## ARLEQUIN.

Colombine ! Et où est-ce qu'elle est ? ( *Il orvre ses genoux & se leve pour voir Colombine. Mezzetin tombe, se releve, & court après Arlequin pour le frapper.* )

## SCENE II.

*Le Theatre represente l'Apartment d'Isabelle.*

M. SOTINET, ISABELLE,  
COLOMBINE.

M. SOTINET.

**M** Adame, je vous declare pour la dernière fois, que je ne veux plus voir tout ce train-là dans ma maison. Je ne sçais plus qui y est le Maître. Que ne payez-vous les gens à qui vous devez ; & pourquoy faut-il que j'aye tous les jours la tête rompuë de vos folles dépenses qui me menent a l'Hôpital ? Je ne vois ici que

des Marchands qui apportent des parties , ou des Maîtres qui demandent des mois.

### ISABELLE.

Ah , vraiment je vous trouve plaisant ! j'aime assez vos airs de reproches ! Et depuis quand donc les maris prennent-ils ces hauteurs-là avec leurs femmes ? Sçachez , s'il vous plaît , Monsieur , qu'un homme comme vous , qui a épousé une fille de qualité comme moy , est trop heureux quand elle veut bien s'abaisser à porter son nom. Mon merite n'est-il pas bien soutenu d'avoir pour pied d'estal le nom de Monsieur Sotinet ? Madame Sotinet, Ah ! quelle mortification ! Je sens un soulèvement de cœur quand j'entends seulement prononcer le nom de Monsieur Sotinet.

### COLOMBINE.

Et que n'en changez-vous , Madame, n'est-ce pas la mode. Je connois un homme qui s'appelle Monsieur Jocet , & sa femme se fait appeller Madame la Marquise de Bas-Aloy.

### SOTINET.

Taisez-vous impertinente , on ne vous parle pas. Est-ce à vous à mettre là votre nez ? Vous n'êtes pas plus sage que votre Maîtresse.

ISABELLE.

I S A B E L L E.

Pourquoy voulez-vous qu'elle se taise quand elle a raison ? Ne sçait-on pas assez dans le monde l'honneur que je vous ay fait , quand je vous ay épouſé ? Mais vous devez vous mettre en tête , que je vous ay plutôt pris pour mon homme d'Affaire, que pour mon mary ; & je vous prie de ne vous plus mêler de ma conduite.

C O L O M B I N E.

Madame parle comme un oracle , toutes les paroles qu'elle dit ſont des ſentences que toutes les femmes devroient apprendre par cœur.

S O T I N E T.

Vous devriez mourir de honte de la vie que vous menez. On n'entend parler d'autre choſe que de vôtre jeu , & de vos dépenses. Nous demeurons dans la même maiſon, & il y a huit jours que je ne vous ay rencontrée. Vous vous allez promener quand je me couche, & vous ne vous couchez que quand je me leve.

I S A B E L L E.

Ah, Colombine, ne te ſouviens-tu point de ce petit air que m'apprit hier Monſieur le Marquis ? Je l'ay oublié.

C O L O M B I N E.

Non , Madame ; mais ſi vous voulez, je vais vous en chanter un que je viens

d'apprendre. La, la, la.

SOTINET.

Tu tairas-tu donc, Coquine ? Il y a long-tems que je suis fou de tes impertinences ? C'est toy qui me la gâtes, & un grand traîneur d'épée qui ne bouge d'ici ; mais j'empêcheray bien que cela ne dure, & je veux que tu sortes tout presentement de chez moy. Allons, qu'on deniche tout à l'heure.

COLOMBINE.

Moy, je n'en feray rien.

SOTINET.

Tu ne sortiras pas ?

COLOMBINE.

Non, je ne sortiray pas.

SOTINET.

Comment donc ? Est-ce que je ne suis pas le Maître ici.

COLOMBINE.

Pardonnez-moy.

SOTINET.

Je ne pourray pas mettre dehors une Coquine de servante quand il me plaira ?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela.

SOTINET.

Et pourquoy dis-tu donc que tu ne sortiras pas ?



COLOMBINE.

C'est que je vous aime trop.

SOTINET.

Je ne veux pas que tu m'aimes moy, je  
veux que tu me haïsses.

COLOMBINE.

Il m'est impossible. Je sens pour vous  
une tendresse. Allez, cela n'est gueres bien,  
de n'avoir pas plus de naturel pour des  
gens qui vous affectionnent. (*Elle pleure.*)

M. SOTINET.

Oh, la bonne bête!

ISABELLE.

Hé bien, Monsieur, aurez-vous bien-  
tôt fait? Sçavez-vous que je ne m'accom-  
mode point de tous vos dialogues. Je vous  
prie, Monsieur, de vous en aller dans vô-  
tre Appartement, & de me laisser en repos  
dans le mien. Si-tôt que je suis un mo-  
ment avec vous, mes vapeurs me prennent  
d'une violence épouvantable.

SOTINET.

Je m'ennuye bien aussi d'y être, Mada-  
me, & je voudrois. . .

ISABELLE.

Ah, Colombine, je n'en puis plus! sou-  
tiens-moy! de l'eau de la Reine d'Hon-  
grie. Hai!

COLOMBINE.

Hé, Monsieur, retirez-vous, voila

Madame qui trepasse , & je la garantis morte si vous ne decampez tout à l'heure. *Il sort.*

**COLOMBINE** *après qu'il est sorty.*

Là , là , revenez , il est parti. Cela vaut bien mieux qu'une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie. . . . Ma foy , Madame, je ne sçais pas ce que vous faites de cet homme-là ; mais je sçais bien moy ce que j'en ferois si j'étois à vôtre place. Quel moyen de vivre avec lui ? Il a toute la journée le gosier ouvert pour faire enrager tout le monde.

**ISABELLE.**

A te dire vray , Colombine, je suis bien lassé de la vie que je mene. C'est un homme qui n'est jamais dans la route de la raison. Il a des travers dans l'esprit qui desolent. Mais que veux-tu , je suis mariée ; c'est un mal sans remede. Toute ma consolation est que nous nous ferons bien enrager tous deux.

**COLOMBINE.**

Mariée ! voila une belle affaire ! Est-ce là ce qui vous embarrasse ? Bon , bon , on se dêmarie aussi facilement qu'on se marie ; & je sçavois toujourns bien moy , que tôt ou tard il en falloit venir là. Il n'y avoit pas de raison autrement. Il ne tiendra donc qu'à faire impunément enrager

les femmes sous pretexte qu'elles sont douces , & qu'elles n'aiment pas le bruit ? Oh , vous en aurez menty , Messieurs les maris , & quand il n'y auroit que moy, j'y brûleray mes Livres , ou cela sera autrement. Donnez-moy la conduite de cette affaire-là , vous verrez comme je m'y prendray.

**I S A B E L L E.**

Mon Dieu, Colombine, je voudrois bien n'en point venir-là. Je fais même tout ce que je puis pour avoir quelque estime pour Monsieur Sotinet ; mais je ne sçau-rois en venir à bout. Je voudrois, Colombine, que tu fusse mariée, tu verrois si c'est une chose si aisée que d'aimer un mary.

**C O L O M B I N E.**

Bon , est-ce que je ne le sçais pas bien ? N'allez pas aussi vous mettre en tête de le vouloir faire , vous y perdriez vos peines & vôtre tems.

**I S A B E L L E.**

Et va va , je n'y tâche que de bonne forte. Mais nous perdons bien du tems. Je dois aller passer l'apresdinée chez la Marquise : Viens achever de m'habiller dans mon Cabinet.

**C O L O M B I N E.**

Mais , Madame , qui est-ce qui entre-là ?

## SCENE III.

ARLEQUIN *en Chevalier de Fond sec.*  
ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

UN devoiment, Madame, causé à ma bourse par les frequentes cruditez d'une fortune indigeste, m'a obligé d'avoir recours au remede astringent d'un petit billet payable au Porteur, que j'apportoïis à Monsieur vôtre Epoux. Mais n'y étant pas, j'ay cru qu'un homme de ma qualité pouvoit entrer de volée chez les Dames, & que vous ne seriez pas fâchée de connoître le Chevalier de Fondsec. (*Tout ce rôle du Chevalier se prononce en Gascon.*)

ISABELLE.

Je suis ravie, Monsieur de l'honneur que je reçois : Mais je voudrois que ce ne fût pas une suite de vôtre malheur ; & devoir à ma bonne fortune, & non pas à vôtre mauvaise, la visite que je reçois. Mais il faut esperer que vous serez plus heureux.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous, Madame ? Pour

être heureux , il faut jouïer : Pour jouïer, il faut avoir de l'argent ; & pour avoir de l'argent , que Diable faut-il faire ? Car nous autres Chevaliers de Gascogne , nous n'avons jamais connu ni patrimoine , ni revenu.

## COLOMBINE.

Il est vray que de memoire d'homme, on n'a jamais vu venir une Lettre de Change de ce pais-là.

## ISABELLE.

Monfieur le Chevalier voudra bien passer toute l'après-dînée avec nous !

## ARLEQUIN.

Ma foy , Madame , je ne fçay pas fi je pourray me profiter à vôtre visite : Car c'est aujourd'hui mon grand jour de femmes. Je m'en vais voir sur mes Tablettes. ( *Il tire ses Tablettes & lit :* ) Le Mecedy , à cinq heures chez Dorimene. Oh, ma foy , il est trop tard. A cinq heures & un quart chez la Comtesse qui m'a envoyé cette épée d'or. ( *en riant* ) Ah ! ah ! La sottise pretention ! Vouloir que je rende une visite pour une épée qui ne pese que soixante Louïs ! Non , Madame , je n'iray pas , non , vous dis-je , j'y perdrois. A six heures & demie , promis à Toinon au troisiéme étage , rue Tireboudin. Oh, ma foy , cette visite-là se peut remettre.

Allons , Madame , je suis à vous pendant toute l'aprèsdînée ; & pendant toute la nuit si vous voulez. Il en coutera la vie à trois ou quatre femmes : Mais qu'y faire ? Le moyen d'être par tout ?

UN LAQUAIS.

Monfieur , vos Laquais font là-bas , qui demandent à vous parler.

ARLEQUIN.

Dis-leur que je n'ay rien à leur dire.

LE LAQUAIS.

Ils font un bruit de diable ; ils difent qu'il y a trois jours qu'ils n'ont mangé.

ARLEQUIN.

Voilà de plaifants marauts ! Est-ce à faire à ces coquins-là à manger ? Et que feront donc les Maîtres ! (*vers Isabelle.*) Madame , voyez là-bas s'il y a quelque chose de refte , & qu'on leur donne , feulement pour les empêcher de crier.

ISABELLE *au Laquais.*

Dites là-bas qu'on leur donne à manger.

COLOMBINE.

Il faut dire la vérité , Monfieur le Chevalier est d'un bon naturel ; il ôteroit volontiers le morceau de fa bouche , pour le donner à fes gens.

ARLEQUIN.

Ces gueux-là font trop heureux avec



moy. C'est une Commission que de me servir.

**COLOMBINE.**

Ils sont quelquefois trois jours sans manger ; mais aussi je croy que vous leur donnez de gros gages.

**ARLEQUIN.**

Je le crois vrayment ! Au bout de trois ans , je leur donne congé pour recompense.

**COLOMBINE.**

Ils ne sont pas malheureux ! Voila le meilleur de vôtre condition.

**ISABELLE.**

O ça , Monsieur le Chevalier , voila un chagrin qui me faist. Que ferons-nous après la Collation ? Quand je n'ay plus que deux ou trois plaisirs à prendre dans le reste du jour , je suis dans une langueur mortelle ; & je m'ennuye presque toujourns dans la crainte que j'ay de m'ennuyer bien-tôt. Il faut envoyer voir ce que l'on joie aux Italiens. Broquette , Broquette ?

**UN LAQUAIS.**

Madame ?

**ISABELLE.**

Allez voir ce qu'on joie aujourd'hui à l'Hôtel de Bourgogne.

**COLOMBINE.**

Je ne sçais pas , Madame , ce que vous

voulez faire ; mais je vous avertis que Monsieur a enfermé une rouë du Carosse dans son Cabinet , pour vous empêcher de sortir.

I S A B E L L E .

Qu'importe ? nous irons dans le Carosse de Monsieur le Chevalier.

A R L E Q U I N .

Cela ne se peut pas , Madame , mon Cocher s'en sert. C'est que je lui donne mon Carosse un jour la semaine pour ses gages. C'est aujourd'hui son jour ; & il l'a loué à des Dames qui sont allées au Bois de Boulogne.

C O L O M B I N E .

Cela ne doit pas nous arrêter. Si Madame veut aller à l'Opera , je trouveray bien un Carosse.

I S A B E L L E .

Ah fy , Colombine , avec ton Opera ! Peut-on revenir à la Demie Hollande , quand on s'est si long-tems servi de Baptiste ? J'y allay dès deux heures , à la premiere Representation ; j'eus tout le tems de m'ennuyer avant qu'on commençât ; mais ce fut bien pis , quand on eut une fois commencé.

C O L O M B I N E .

Je ne conçois pas comment on peut s'ennuyer à l'Opera. Les habits y sont si beaux !

ISABELLE.

Je vois bien que nous ne sommes pas engoüées de Musique aujourd'hui , & qu'il faudra nous en tenir à la Comedie Italienne.

ARLEQUIN.

En verité, Madame , je ne sçay pas quel plaisir vous trouvez à vos Comedies Italiennes ! Les Acteurs en font detestables. Est-ce qu'Arlequin vous divertit ? C'est une pitié ! Excepté cet homme qui parle Normand dans l'Empereur de la Lune, tout le reste ne vaut pas le diable. J'étois dernièrement à une Piece nouvelle. Elle n'étoit pas encore commencée , que j'entendois accorder les sifflets au Parterre, comme on fait les Violons à l'Opera. Je m'en allay aussi-tôt pestant comme un diable contre ces Nigauds-là , & je n'en voulus pas voir davantage.

ISABELLE.

Vous n'attendites donc pas que la toile fût levée.

ARLEQUIN.

Hé vrayment non. Ne voit-on pas bien d'abord à ces indices-là qu'une Piece ne vaut rien ?

ISABELLE *au Laquais.*

Approchez , petit Garçon. Hé bien , quelle Piece jouë-t-on ?

R yj.

LE LAQUAIS.

Madame , on jouë le Sirop pour purger.

ARLEQUIN à *Isabelle.*

Ne vous l'avois-je pas bien dit , Madame ? Ces gens-là ne jouënt que de vilaines choses.

LE LAQUAIS.

Madame , combien mettra-t-on de couverts ?

ISABELLE.

Deux , un pour Monsieur le Chevalier, & l'autre pour moy.

LE LAQUAIS.

N'en mettra-t-on pas aussi un pour Monsieur ?

ISABELLE.

Non. Ne sçavez-vous pas bien que Monsieur ne mange point à table , quand il y a compagnie ?

ARLEQUIN au *Laquais.*

Parle , mon amy , mets deux couverts pour moy ; je mangeray bien pour deux personnes.



## SCENE IV.

PASQUARIEL, MEZZETIN.

**I**Ls disent qu'ils ont concerté Arlequin en Ambassadeur du Roy de la Chine, & font une Scene de culbuttes, où ils ne parlent presque point. Cette Scene est toute dans le goût Italien ; c'est à dire point susceptible de raisonnement.

## SCENE V.

*Le Theatre represente l'Appartement de Madame Sotinet.*

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

**J**E crois qu'aujourd'hui, Madame, vous devez être contente de vous. Vous voilà faite de maniere à donner échec & mat aux cœurs les plus indifferens.

ISABELLE.

Tout de bon, Colombine, me trouvetu bien ? Je crains serieusement que mon teint ne m'ait joié de quelque mauvais tour. Hier Monsieur le Marquis en me

voyant jouïr, me disoit que les roses l'emportoient sur les lys ; mais je crois que s'il me voyoit presentement , il diroit bien le contraire.

COLOMBINE.

Je vous dis , Madame , que vous êtes à charmer. Mais que nous veut Champagne ?

UN LAQUAIS.

C'est l'Ambassadeur du Roy de la Chine qui demande à vous parler.

COLOMBINE.

Fais-le entrer , & au plus vîte.

## SCENE VI.

ARLEQUIN *Ambassadeur , avec un Cortège d'Instrumens burlesques , & de Violons.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

L'Amour est un diable, Madame, & j'aïmerois mieux être mordu d'un chien enragé, que d'être piqué du moindre de ses dards. Le Roy de la Chine, mon Maître, tombe en charpie pour vos divins appas, & les traits de vos yeux sont autant



de lardoires dont son cœur est piqué, qui le rendent le plus fin gibier qui pende presentement au croc de l'amour. Cela supposé, Madame, il dit qu'il veut vous épouser, & il le fera comme il le dit; car mon Maître est un gaillard qui n'entend point de raillerie là-dessus.

I S A B E L L E.

Le Roy de la Chine m'épouser ! Il m'aime ! Il ne m'a jamais veüe.

A R L E Q U I N.

Il ne vous a que trop veüe de par tous les diables. Il vient presque tous les jours dans la Gazette pour l'amour de vous, & il est cloüe toute la journée sous les Charniers, dans l'esperance de vous y voir passer?

C O L O M B I N E.

Mais Seigneur Ambassadeur, vôte Maître sçait-il que ma Maîtresse est mariée ?

A R L E Q U I N.

S'il le sçait ? Il étoit un des garçons de la nôce. Mais il ne s'embarasse pas de cela ; & il faudra que le mariage soit diablement dur, s'il ne le fait casser. En tout cas, nous avons la voye de la mort aux Rats qui ne nous peut manquer. Il n'y a rien qui assure plus promptement une separation que cette procedure. Mais

J'espere que tout se passera dans la douceur , & que nous ne serons pas obligez d'en venir au grand remede. Quel âge a vôtre mary ?

**I S A B E L L E.**

Il peut bien avoir soixante & dix ans.

**A R L E Q U I N.**

Tant pis pour lui , & pour vous. Et vous , quel âge avez-vous ?

**A R L E Q U I N.**

J'en ay dix-sept , ou dix-huit.

**A R L E Q U I N.**

Tant mieux pour vous , & pour mon Maître , vous en vivrez plus long-tems. Mais voyons la dent , car je me defie diablement des femmes sur l'article de l'âge. Combien y a-t-il que vous êtes mariée ?

**I S A B E L L E.**

Il y a déjà cinq ou six mois.

**A R L E Q U I N.**

Et combien avez-vous d'enfans ?

**C O L O M B I N E.**

Monsieur l'Ambassadeur veut rire. En six mois combien d'enfans !

**A R L E Q U I N.**

Oh, ne vous y trompez pas ! Je connois des filles qui sont bien-aïses d'être équipées de tout en entrant en ménage. A propos de ménage , croyez-vous que les femmes de qualité de mon Pais se don-

nent la peine de porter leurs enfans pendant neuf mois : Bon , bon , elles s'amusaient bien à cela ! Quand elles les ont portez deux ou trois mois , elles les donnent à porter à leurs Filles de Chambre qui s'en acquittent aussi-bien que leurs Maîtresses.

## COLOMBINE.

Ah , Madame ! voila un merveilleux Pais.

## ARLEQUIN.

Combien croyez-vous qu'on vive en ce Pais-là.

## ISABELLE.

Je crois que l'on n'y vit pas plus qu'ailleurs , soixante , soixante-dix ans.

## ARLEQUIN.

Bon , bon ! on y a l'ame cramponnée dans le corps ; il faut y assommer le monde ; on n'y connoît aucune maladie. En sçavez-vous bien la raison ? C'est qu'il n'y a point de Medecins , & c'est un axiome tres-veritable , que *sublatâ causâ tollitur effectus*.

## COLOMBINE.

Point de Medecins ! Mais il faut que ces gens-là ne soient pas Chrétiens.

## ARLEQUIN.

Pendant que j'y étois , il en vint un dans un petit Carosse , trainé par une Mule ,

& l'Empereur de la Chine voyant ces deux Animaux-là qu'on ne connoissoit point dans le País, les fit mettre dans sa Menagerie, & les Chinois qui les alloient voir, prenoient souvent la Mule pour le Medecin, & le Medecin pour l'Enfant de la Mule.

### COLOMBINE.

Sans leur Robe & leur barbe je m'y tromperois, ma foy, le plus souvent. Madame, voila un País comme il nous le faut; je voudrois déjà y être.

### ARLEQUIN.

Madame, je vois dans vos yeux que vous brûlez d'envie d'être Reine de la Chine, j'en avertiray le Roy mon Maître, & je ne doute pas que les étincelles de vos yeux... venant à tomber... sur le bassinet... de son cœur... la poudre de son amour... Madame... je vous donne le bon jour. A propos Madame, j'ay des présens à vous faire de la part du Roy mon Maître. (*Il appelle ses gens qui apportent deux Bassins qu'il présente à Isabelle; l'un plein de Pipes, & l'autre de Tabac en cordes. Elle les refuse, disant que cela n'est pas de son usage. Il ôte son Chapeau, qui est un Cabaret garni de tasses à Caffé pleines, & il lui en offre; ce qu'elle ne veut pas non plus accepter.*)

*Arlequin voyant cela dit :*) Hé bien , je vais vous faire un present qui sera bien de vôtre goût ; c'est une Demoiselle du Pais , qui chante , qui danse , & qui est faite à peindre. Hola , faites venir Mademoiselle Dorotée.

MEZZETIN *vient habillé en Naine.*

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Mademoiselle Dorotée , faites la reverence à Mademoiselle.

MEZZETIN *fait la reverence grotesquement.*

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Mademoiselle Dorotée est une fille de qualité , & de meilleures familles du Pais.

MEZZETIN *fait un discours en galimatias, & en begayant.*

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Mademoiselle Dorotée , voila une Demoiselle qui meurt d'envie de vous entendre chanter : Je vous prie , une petite Chançon.

MEZZETIN.

Volontiers. ( *Il chante un air Italien toujours en begayant.* )

M. SOTINET *arrive avec Pasquariel habillé en femme , & voyant tout ce monde chez lui , dit :*

Quels Carême-prenans font-ce-là ? est-ce qu'on donne le bal chez moy ?

ARLEQUIN.

A qui en a ce vieux fou-là , avec sa gueuse ?


PASQUARIEL.

Comment impudent ? à une personne de ma qualité , gueuse ? (*Elle donne un soufflet à Arlequin , qui se jette sur elle , & appelle au secours. Ses gens accourent , & entr'autres Mademoiselle Dorotée qui fait un combat tres-plaisant avec Pasquariel ; l'une étant fort petite , & l'autre tres-grand. Après quoy ils s'en vont.*

Fin du second Acte.







# A C T E III.

## S C E N E I.

AURELIO, MEZZETIN.

**A**URELIO dit à Mezzetin que sa Sœur Isabelle est presque déterminée à souffrir qu'on la separe d'avec son mary ; que Colombine qui travaille de concert avec lui, est après elle pour la déterminer entièrement ; qu'on plaidera devant le Dieu de l'Hymen, & que lui-même sera la Divinité qui prononcera l'Arrêt. Mezzetin s'en réjoïit, & dit qu'il cherchera un Avocat pour plaider en faveur d'Isabelle. Après quoy ils s'en vont.



## SCENE II.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

**D**ieu mercy , Madame , ce que je demandois est enfin arrivé. Nous plaiderons , morbleu ; nous plaiderons. La gueule du Juge en petera , & je ne souffriray pas que vous soyez plus long-tems le rendez-vous des violences de Monsieur Sotinet. Vous ne ferez plus Madame Sotinet , ou j'y perdray mon latin. Je viens de consulter un Avocat de mes amis sur vôtre affaire ; Bon ! il dit que cela ira son grand chemin , & qu'il y auroit-là de quoy faire casser aujourd'hui vingt mariages.

ISABELLE.

En verité , Colombine , j'ay eu bien de la peine à me refoudre à ce que tu as voulu. On me va tympaniser par la Ville , & je vais donner la Comedie à tout Paris.

COLOMBINE.

Ah vraiment nous y voila , on va vous tympaniser ! Et mort non pas de ma vie, Madame , c'est vous éterniser que de faire un coup d'éclat. Comme celui-là. Dites-

moy , je vous prie , auroit-on tant d'empressement à lire l'Histoire galante de certaines femmes , si une separation ne les avoit renduës celebres ? Sçauroit-on la magnificence de Madame Lycidas en just'au-cors de soixante pistoles ? les discretions qu'elle perd avec son Galant , si elle n'avoit pas plaidé contre son mary ? & l'on n'auroit jamais connu tout l'Esprit d'Artemise sans ses lettres qui ont été produites à l'Audience. Je vous le dis , Madame , il n'y a rien tel que de bien debuter dans le monde , & voila le plus court chemin. On avance plus par là en un jour d'Audience , qu'en vingt années de galanterie , & vous me remercierez dans peu des bons avis que je vous donne.

## I S A B E L L E.

Il falloit donc , Colombine , que je m'appriſſe de longue-main à mépriser , comme ces femmes dont tu me parles , les chimeres & les fantômes de reputation & d'honneur qui font peur aux simples esprits comme le mien. Je conviens avec toy, qu'il y a beaucoup d'honnêtes femmes qui sont lasses de leur métier & de leur mari ; mais du moins elles n'en instruisent pas la Ville par la bouche d'un Avocat , & ne se font point declarer fleffées Coquettes par Arrêt de la Cour.

## COLOMBINE.

C'est qu'elles n'ont pas un Mary aussi bon que vous en avez un. Vous êtes trop bonne, & vous gâtes les maris. Une bonne separation, Madame, une bonne separation, & le plutôt c'est le meilleur. Il y a déjà près de deux ans que vous êtes femme de Monsieur Sotinet, & quand ce seroit le meilleur Mary du monde, il seroit gâté depuis le tems.

## ISABELLE.

Fais-donc tout ce que tu voudras. Mais faudra-t-il que j'aie sollicité toutes ces jeunes barbes de Juges, qui me riront au nez, & qui sont ravis d'avoir des affaires de cette nature-là ?

## COLOMBINE.

Oh, Madame, ne vous mettez point en peine, vous n'irez point aux Jurisdictions ordinaires. Le Dieu d'Hymen est arrivé depuis quelque-tems en cette Ville, pour demarier toutes les personnes qui sont lasses du mariage. Il y aura de la pratique, comme vous pouvez juger. Je veux qu'il commence par vous ; laissez moy faire. J'ay une peste de tête !

SCENE

## SCENE III.

ARLEQUIN, ISABELLE,  
COLOMBINE.

COLOMBINE.

**A**H, mon pauvre Arlequin, tu viens ici bien à propos. (à Isabelle) Tenez, Madame, voila l'Avocat que je vous veux donner. (à Arlequin.) Viens-ça, sçais-tu plaider ?

ARLEQUIN.

Si je sçais plaider ? j'ay été quatre ans Cocher du plus fameux Avocat de Paris. Il me fit une fois plaider en sa place pour un homme qui avoit fait quelque petite fripponnerie. Il devoit naturellement, & suivant toutes les regles de la Justice, aller droit aux Galeres : Je lui épargnay la fatigue du chemin, je fis tant qu'il n'alla qu'à la Greve ; je criay comme un diable.

COLOMBINE.

Tu plaides donc bien ; il n'en faut pas davantage pour gagner le procès le plus desespéré. Allons viens, suis-moy. Je te diray ce qu'il faut que tu fasses.

ISABELLE.

Il Je ne sçais pas, Colombine, dans quelle affaire tu m'embarques-là.

II COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine, Madame, je vous en tireray. Je ne vous dis pas ce que j'ay envie de faire.

SCENE IV.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN.

JE te cherchois. Colombine m'a dit que tu avois servi chez un Avocat.

ARLEQUIN.

III Cela est vray.

MEZZETIN.

Etois-tu Clerc ?

ARLEQUIN.

IV Non. C'étoit moy qui recousois les saës & les étiquettes.

MEZZETIN.

J'ay besoin de toy. Voici la derniere fourberie que tu feras. Il faut que tu plaides la Cause de Mademoiselle Isabelle devant le Dieu de l'Hymenée.

ARLEQUIN.

Et comment m'y prendre ? La profession d'Avocat n'est pas si aisée.



MEZZETIN.

Bon ! il n'y a rien au monde de si aisé. (*à part*) Il faut le prendre par la gueule. (*haut*) Un Avocat va le matin en robe au Palais. Dès qu'il y est, il entre à la Buvette, où il mange des saucisses, des roignons, des langues, & boit du meilleur.

ARLEQUIN.

Un Avocat mange des saucisses ? oh, si cela est, je seray Avocat, & bon Avocat; car je mangeray plus de saucisses qu'un autre, je les aime à la folie.

MEZZETIN.

D'abord tu commenceras ton Plaidoyé, en disant : Messieurs, je parle pour Mademoiselle Isabelle, contre son Mary, qui est un débauché, un puant, un fou, & autres choses semblables.

ARLEQUIN.

Laisse-moy faire, pourvu que les saucisses marchent.

MEZZETIN.

Oh, cela s'en va sans dire. O ça, prens que je sois le Juge. Commence par plaider.

ARLEQUIN.

Je ne puis pas.

MEZZETIN.

Et d'où vient ?

ARLEQUIN.

C'est que je n'ay pas encore été à la Buvette.

MEZZETIN.

Nous irons après ; repetons toujourns auparavant.

ARLEQUIN.

Mais repetons donc aussi la Buvette.

MEZZETIN.

Voila une Buvette qui te tient bien au cœur ! Tiens , prends que je sois le Juge. (*Il fait semblant de s'asseoir dans un fauteuil , puis dit : Avocat , plaidez.*)

ARLEQUIN.

Messieurs.....

MEZZETIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Messieurs.... Messieurs.. Messieurs, je conclus.

MEZZETIN.

A quoy concluez-vous ?

ARLEQUIN.

Je conclus à ce que nous allions manger les saucisses avant qu'elles refroidissent. *Il s'en va , Mezzetin court après.*



## SCÈNE V.

M. SOTINET, PIERROT.

M. SOTINET.

**H**E' bien , que t'a dit , Monsieur de la Griffe mon Avocat ! Viendra-t-il bien-tôt ?

PIERROT.

Monsieur , il est bien malade , il ne pourra pas venir. En taillant sa plume il s'est coupé un peu le doigt , il dit qu'il ne pourra plaider en l'état où il est.

SOTINET.

Comment ? il est fou ?

PIERROT.

Il m'a dit qu'il alloit envoyer un jeune homme en sa place qui plaide comme un diable , & qui vous fera aussi-bien perdre vôtre procès que lui-même.

SOTINET.

Cette affaire-là me fera mourir , je n'en sortiray jamais à mon honneur. Ma femme m'a fait assigner devant le Dieu d'Hymen, on n'est gueres favorable aux maris à ce Tribunal-là. Ce qui me fâche le plus, c'est qu'on me fera rendre vingt mille écus que je n'ay point reçus. Allons.

Hé, Monsieur, consolez-vous, il y a bien des gens qui voudroient être quittes de leurs femmes à ce prix-là.

## SCENE DERNIERE.

*Le Théâtre représente le Temple de l'Hymenée, au milieu duquel est un Tribunal soutenu de Bois de Cerfs, & de Cornes d'abondance. Le Dieu de l'Hymen vêtu de jaune, avec une tres-grande Mante doublée de soucy, & parsemée de petits croissants, sort au son des Instrumens. Il est précédé de la Joye & des Plaisirs, & suivi du Chagrin, & de la Tristesse. Après qu'il a fait le tour du Théâtre il va se mettre sur son Tribunal, qui est entouré tout aussi-tôt par une infinité d'Enfans, & de Nourrisses qui tiennent des Berceaux, des Poeslons, des Langes, & autres utenciles qui servent à élever les petits Enfans.*

LE DIEU D'HYMEN, plusieurs Assistans. BRAILLARDET & CORNICHON, Avocats, MONSIEUR SOTINET, & ISABELLE, Parties.

BRAILLARDET plaidant.

**P**OUR Messire Mathurin Blaise Sotinet, sous-Fermier : Contre la Dame Soti-

net sa Femme , demanderesse en separation.

Je ne suis pas surpris , Messieurs , de voir à ce nouveau Tribunal une femme qui veut secouer le joug d'un mary ; mais je m'étonne de n'y pas voir avec elle , la moitié des femmes de Paris.

CORNICHON.

Donnez-vous un peu de patience. Nous n'aurons pas plutôt demarié la premiere, qu'elles y viendront toutes les unes après les autres.

BRAILLARDET.

En effet , Messieurs , une jeune femme qui épouse un vieillard dans l'esperance de l'enterrer six mois après , n'est-elle pas en droit de lui demander raison de son retardement ? Et n'est-elle pas bien fondée à faire rompre un mariage, puisque son mary n'a pas satisfait à l'article le plus essentiel du Contrat , par lequel il s'est tacitement obligé à ne pas passer l'année ? Celui pour qui je parle après avoir long-tems contemplé du port les naufrages de tant de malheureux Epoux , s'embarqua enfin sur la mer orageuse du mariage : & quand il fit ce solecisme en conduite , qu'il souffrit cette lethargie de bon sens , cette éclipse de raison ; s'il se fût mis une corde au cou , ou qu'il se fût jetté dans la riviere ;

il n'auroit jamais tant gagné en un jour.

CORNICHON.

Ny sa femme aussi.

BRAILLARDET.

Il fit ce qu'ont accoutumé de faire les gens sur le retour, quand ils épousent de jeunes filles : C'est à dire, qu'il confessa avoir reçu vingt mille écus, quoy qu'elle ne lui eût jamais rien apporté en mariage qu'un fond de galanterie outrée, & une fureur effrenée pour le jeu. Voila la dotte de la Dame Sotinet.

CORNICHON.

Avec vôtre permission, Maître Brailardet, vous ne vous tiendrez pas pour interrompu, si je vous dis que vous en avez menti. Il a reçu vingt bons mille écus.

BRAILLARDET.

Des démentis, Messieurs, des démentis ! Il est vray que voila le Stile ordinaire de Cornichon.

CORNICHON.

Et allez, allez vôtre chemin : Je vous voy venir avec vos suppositions. Une fureur pour le jeu ! Une femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu !

BRAILLARDET.

Oüi, oüi, Messieurs, quand je dis que voila la dot de la Dame Sotinet, je



n'avance rien que de véritable : mais ne croyez pas que parce qu'elle n'a rien eu en mariage, elle en dépense moins en se mariant. Les jeunes filles qui se vendent à des Vieillards, achètent en même-tems le droit de les envoyer à l'Hôpital promptement par leurs dépenses extravagantes. C'est ce qu'a presque fait la Dame Sotinet : Car enfin le pauvre homme ne fut pas plutôt marié, qu'il vit bien, comme presque tous les autres qui s'enrôlent dans cette milice, qu'il avoit fait une sottise ; que le mariage est une affaire à laquelle il faut songer toute sa vie : Qu'un bon singe & la meilleure femme font souvent deux méchans animaux ; & que ce grand Philosophe avoit bien raison de s'écrier, en voyant trois ou quatre femmes pendues en un arbre : Que les hommes seroient heureux, si tous les arbres portoient de semblables fruits !

**CORNICHON.**

Ce fruit-là seroit diablement âcre ; & il ne seroit bon, tout au plus, qu'en compote.

**BRAILLARDET.**

Il vit dès le jour même de son mariage, introduire chez lui l'usage des deux lits : Usage condamné par nos Pères ; inventé par la Discorde, & fomenté par le Libertinage : Usage que je puis nom-

mer ici , la perte du menage , l'ennemi mortel de la reconciliation , & le couteau fatal dont on égorge sa posterité.

CORNICHON.

Est-ce qu'on se marie pour coucher avec sa Femme ! Fy ! Cela est du dernier Bourgeois !

BRAILLARDET.

Il vid fondre chez lui dés le lendemain tous les faineants de la ville , Chevaliers sans Ordre , beaux-Esprits sans aveu , cent petits Poëtes crottez , vrais Chardons du Parnasse , de ces fades Blondins , minces Collifichets de ruelles. En un mot , il vid faire de sa maison une Academie de jeux défendus ; & fut obligé de payer une grosse amende , à quoy il fut condamné. Oüi, oüi, Messieurs, je n'avance rien que de véritable ; & malgré toutes les precautions, il n'a pas laissé de la payer cette amende, dont voici la quittance , signée , Pallot. Mais qui fut le denonciateur ? Vous croyez peut-être que ce fut , comme d'ordinaire, quelque fripon de Laquais enragé d'avoir été chassé de la Maison , ou quelque joüeur outré d'avoir perdu son argent ? Non , Messieurs , non. Ce fut la Dame Sotinet. La Dame Sotinet ! Oüi , Messieurs , ce fut el e qui ne sçachant plus où trouver de l'argent pour joüer, alla dé-

noncer elle-même qu'on judioit chez elle. Elle fut condamnée à trois mille livres d'amende. Son mary les paya : elle reçut son tiers , comme dénonciatrice. Que direz-vous , races futures , d'un pareil brigandage ?

— *Quid non muliebria pectora cogis ,  
Auri sacra fames ?*

CORNICHON.

Vous devriez garder vos passages pour une meilleure cause. Voila bien du Latin perdu. S'il ne tient qu'à parler Latin. . . .

BRAILLARDET.

Hé , je parle bon François , Maître Cornichon : On m'entend bien. Mais ce n'étoit-là qu'un prelude des pieces qu'elle devoit faire dans la suite à son mari. Les pierreries engagées , la vaisselle d'argent vendue , des Tableaux d'un prix extraordinaire enlevez . Car le Sieur Sôtinet a été toujourns extrêmement curieux d'originaux , & se connoissoit parfaitement en peinture.

CORNICHON.

Je le crois bien. Il a porté les couleurs assez long-tems pour s'y connoître.

BRAILLARDET.

Cela est faux : Il n'a jamais porté que du gris chez un homme d'affaires ; & cela s'appelle , Apprentif-sous-Fermier , & non pas

Laquais, Maître Cornichon, & non pas Laquais. Mais, Messieurs, s'il n'y avoit que de la dissipation dans la conduite de la Dame Sotinet, vous n'entendriez pas retentir vôtre Tribunal des plaintes de son mary. Mais puis qu'il est aujourd'hui obligé d'avoüer sa honte & son malheur, approchez Financiers, Plumets, Chevaliers; & vous Godelureaux les plus déterminez, paroissez sur la Scene. Oüi, oüi, Messieurs, nous trouverons de tous ces gens-là dans l'équipage de la Dame Sotinet: Equipage qu'elle promene scandaleusement par toute la Ville & la nuit & le jour. Mais que dis-je, le jour? Non, ce n'est point pour elle que le Soleil éclaire. Elle méprise cette clarté Bourgeoise: Elle ne sort de chez elle qu'avec les Oublieux, & n'y rentre qu'à la faveur des Crieurs d'Eau de Vie.

### CORNICHON.

La pauvre femme y est bien obligée. Son mary a la cruauté de lui refuser un flambeau; il faut bien qu'elle attende le jour pour s'en retourner chez elle.

### BRAILLARDET.

On ne manquera pas de vous dire que celui pour qui je suis, est un brutal: j'en tombe d'accord. Un ivrogne: je le veux. Un débauché: J'y consens. Un homme

même qui est quelquefois attaqué de vertiges : Cela est vray. Mais , Messieurs. . .

SOTINET.

Mais Monsieur l'Avocat , qui vous a donné charge de dire tout cela ?

BRAILLARDET.

Hé , taisez-vous ignorant. Ce sont des figures de Rhetorique , qui persuadent. ( *Au Juges.* ) Quand tout cela seroit , dis-je , Messieurs , sont-ce des raisons pour faire rompre un Mariage ? Si je vous parlois des intrigues de la Dame Sotinet , de ses aventures galantes , de ses subtilitez pour tromper son mary ; mais

*Ante diem clauso componet vesper Olympo.*

Vous rougiriez , illustres & vieilles Coquettes de nôtre tems , de voir qu'une femme de dix-huit ans vous a laissé bien loin après elle dans la carrière de la galanterie : & j'apprendrois aux femmes qui m'écoutent de nouveaux tours de souplesse ; ( Elles n'en sçavent déjà que trop. ) Et après cela , Messieurs , une femme qui est le Pressis , l'Elixir , la Mere-goutte de la plus transcendante Coquetterie , viendra vous demander une separation ? Ne tiendra-t-il qu'à donner de pareilles detorses à l'Hymen ? Ordonnerez-vous qu'un mary soit déclaré veuf avant que d'avoir eu le plaisir d'enterrez sa femme ? Non , non ,



vous n'autoriserez point une telle injustice. Nous esperons au contraire que vous obligerez la Dame Sotinet à retourner avec son mary, pour mieux vivre avec lui, s'il est possible. C'est à quoy je conclus.

### CORNICHON.

Voila une belle conclusion ? O ça, ça, nous allons voir. *Il plaide.*

MESSIEURS, Je parle pour Damoiselle Zorobabel de Roqueventrouse, demanderesse en separation : Contre Mathurin Blaise Sotinet, Sous-Fermier ; cy-devant Laquais, & deffendeur.

L'aspect de ce Senat Cornu, pompes dignes de l'Hymen, cet attirail funeste & menaçant, tout cela je l'avoue, m'inspire quelque terreur. Mais d'un autre côté l'équité de ma cause *me recreat & reficit* ; Puisque je parle ici pour quantité de femmes qui vous disent par ma bouche, qu'un mary est à present un meuble fort inutile ; & que quand il n'y en auroit point, le monde ne finiroit pas pour cela.

Le mois de Mars 87. Mathurin Blaise Sotinet âgé de soixante & dix ans, sentit un prurit pour la nôce, une demangeaison pour le mariage. Cette vieille rosse refaite & maquignonée, cette méche sei-



che & ridée, prit feu aux étincelles des yeux de celle pour qui je parle. Il l'épou-  
sa, & il ne tint qu'à lui de voir qu'il avoit  
mis dans sa maison un trefor de sagesse &  
de prudence, puis qu'elle ne dépensa en  
se mariant que les vingt mille écus qu'elle  
avoit eu en mariage. Rare exemple  
de moderation pour les femmes d'aujourd'hui,  
qui montent insolemment sur une  
grosse dotte pour insulter à l'économie  
de leurs maris !

**BRAILLARDET** *en riant.*

Ah ! ah ! ah ! l'économie de la Dame  
Sotinet ! J'avois oublié de vous dire, Mes-  
sieurs, que le mariage fut presque rompu,  
parce que le futur n'avoit envoyé qu'un  
carreau de cinq cens écus.

**CORNICHON.**

Je le crois bien. Je connois la fille d'un  
Drapier qui en a renvoyé un de deux mille  
livres ; & si dans ce tems-là, les Drapiers  
n'avoient pas gagné leur procès contre les  
Marchands de soye.

**BRAILLARDET.**

La femme d'un Sous-Fermier, un car-  
reau de cinq cens écus !

**CORNICHON.**

Oh, taisez-vous donc si vous pouvez.  
Si on n'impose silence à Maître Braillar-  
det, je n'acheveray jamais ma Plaidoirie.

C'est une femme que cet homme-là ; il ne débaille point.

Vous la voyez , Messieurs , à votre Tribunal , cette innocente opprimée , cette femme qui engage ses pierreries , vend sa vaisselle d'argent. Mais pourquoi fait-elle tout cela ? Pour tirer son mari de prison.

Le sieur Sotinet étoit malheureusement entré dans l'affaire du bois quarré. Tous ses associez sont en fuite : on l'apprehende au corps ; on l'entraîne au Fort-l'Evêque. Cette chaste Tourterelle privée de son Tourtereau , que d'impitoyables Sergens lui ont enlevé , va , court , engage tout. Mais pourquoi , Messieurs ? Pourquoi encore une fois ? Pour tirer son mary d'un cul de basse fosse.

BR A I L L A R D E T.

En verité, Messieurs, voila une calomnie atroce ! Le sieur Sotinet n'a jamais été en prison. Je demande réparation.

C O R N I C H O N.

Un sous-Fermier jamais en prison ! Hé bien , donnez-vous un peu de patience, nous l'y ferons bien-tôt aller.

Mais que dirons-nous , Messieurs , de ses débauches , ou pour mieux dire , que n'en dirons-nous pas ? Car jusqu'à quel excès de crapule cet homme-là ne s'est-il point laissé emporter ? Mais que dis-je, un

homme ? Non , Messieurs , c'est plutôt une futaille , ou pour mieux dire un rapé , qui ne fait que s'emplier & se vuider à tous momens. C'est un bouchon ambulante , c'est une éponge toute dégoutante de vin , dont les vapeurs obscurcissent & soufflent enfin la chandelle de sa raison.

**BRAILLARDET.**

Je vous arrête là. C'est une calomnie diabolique. Le sieur Sotinet ne boit que de l'eau : cela est de notoriété publique.

**CORNICHON.**

Un homme qui a été toute sa vie dans les Aydes ne boit que de l'eau ! N'avoit-il bû que de l'eau , Maître Braillardet , quand sortant tout chancelant d'un cabaret pour assister à l'Enterrement d'un de ses meilleurs amis , il se laissa tomber dans la fosse , où il seroit encore , si par malheur pour sa femme on ne l'en eût retiré ? N'a-t-il bû que de l'eau , quand il revient chez lui le soir , amenant avec soy des femmes d'une vertu délabrée ; & qu'il mal-traite celle pour qui je suis , de paroles & de coups ?

**BRAILLARDET.**

De coups ? Ah , Messieurs , on ne sçait que trop que c'est le pauvre homme qui les a reçus. Il a porté plus de trois mois un emplâtre sur le nez , d'un coup de chandelier que sa femme lui a donné.

SOTINET *en pleurant.*  
Cela est vray. Je ne sçaurois m'empêcher de pleurer toutes les fois que j'y songe.

CORNICHON.

Vous êtes Sous-Fermier, Monsieur ; & vous pleurez ? Mais s'il n'y avoit que des coups à esluyer, je ne m'en plaindrois pas ; car on sçait bien qu'une femme veut être un peu pansée de la main. Mais de se voir à tous momens exposée aux extrayagances d'un fou !

SOTINET.

Moy fou ?

CORNICHON.

Oüi, Messieurs, je vous le garantis tel, & des plus foux qui se fassent. On n'a qu'à lire les dépositions des témoins, on verra qu'on l'a encore vu aujourd'hui courir les ruës à pied, la barbe faite d'un côté, & le bassin passé à son col.

SOTINET.

Je n'ay jamais fait d'autre folie que celle de prendre ma femme. Hé morbleu, plaidez votre cause si vous voulez. (*Il leve sa canne, & en menace Cornichon.*)

CORNICHON.

Vous voyez, Messieurs, que vôtre présence ne sçauroit servir de Gourmet à ce furieux. Que seroit-ce si cette pauvre innocente se trouvoit toute seule avec lui ?

Approchez , mal-heureuse opprimée ; venez , épouse infortunée. C'est à l'ombre de ce Tribunal que vous trouverez un azile assuré contre la petulance de votre persecuteur. Souffrirez - vous , Messieurs , qu'une femme qui ( comme dit fort éloquemment un sçavant Philosophe ) doit être *vas dignitatis non voluptatis* , devienne un grenier à coup de poing ; qu'une femme qui doit être la Soucoupe des plaisirs d'un mary , soit le balon de ses emportemens ? Non, Messieurs, vous ne souffrirez pas que ces innocentes brebis soient si cruellement égorgées par ces loups ravissans ? Et qui voudroit d'oresnavant se mettre en ménage , si vous fermiez les portes aux Separations ?

Le Divorce ayant été de tout tems tout ce qu'il y a de plus piquant dans le mariage , ce ragoût de veuvage anticipé , cette viduité prématurée que vous allez servir à la Dame Sotinet , va faire venir l'eau à la bouche à quantité de femmes de Paris : Elles en voudront tâter. Songez, Messieurs, aux honneurs que vous allez recevoir, *Cornu quanta seges !* Vous aurez plus d'affaires que toutes les Jurisdiccions de la France. L'Hôtel de Bourgogne crevera de monde : Vous en aurez toute la gloire , & les Comediens Italiens tout le profit. *Dixi.*

*Pendant que le Dieu de l'Himen va aux opinions , les Avocats parlent tous deux à la fois.*

BRAILLARDET.

Quand il y auroit quelque petit grain de folie , il a des intervalles. . . .

CORNICHON.

Ah , taisez-vous , taisez-vous. ( *Cela se dit à haute voix.* )

J U G E M E N T.

LE DIEU D'HIMEN.

Ayant aucunement égard à la Requête de la partie de Maître Cornichon , le Dieu de l'Himen a ordonné que la Dame Sotinet demeurera séparée de corps & de biens d'avec son mari ; qu'elle reprendra les vingt mille écus qu'elle a apportez en mariage ; qu'elle jouïra dès à present de son douaire , étant reputée veuve , & d'une pension de trois mille livres. Et attendu la démence avercée du sieur Sotinet , nous avons ordonné qu'à la diligence de sa femme , il sera incessamment enfermé aux Petites Maisons , ou à saint Lazare.

SOTINET.

Moy enfermé ! moy à saint Lazare !



**CORNICHON.**

Bon ! il y a dix ans que vous devriez y être.

*On emmene le sieur Sotinet , Aurelio se découvre à Isabelle.*

**CORNICHON.**

Monsieur l'Himenée , ce n'est pas le tout. Vous venez de défaire un mariage : mais il s'agit d'en refaire un autre entre Colombine & moy.

**COLOMBINE.**

Ah tres-volontiers ! à condition qu'on nous démariera au bout de l'an.

**ARLEQUIN.**

Je le veux bien. Car j'ay toujourns ouï dire , qu'une femme & un Almanach sont deux choses qui ne sont bonnes tout au plus que pour une année.

*Fin de la Comedie.*

**C***ette Comedie n'avoit point reüssi entre les mains de feu Monsieur Dominique. On l'avoit rayée du Catalogue des Pieces qu'on reprenoit de tems en tems , & les Rôles en avoient été brûlez. Cependant moy*

( qui de ma vie n'avois monté sur le Theatre , & qui sortois du College de la Marche , où je venois d'aachever mon Cours de Philosophie sous le docte Monsieur Ballé ) je la choisís pour un coup d'essay , qui arriva le premier d'Octobre 1689. lorsque je parus pour la premiere fois d'ordre du Roy , & de Monseigneur ; & elle eut tant de bonheur entre mes mains , qu'elle pleut generalement à tout le monde , fut extraordinairement suivie , & par consequent valut beaucoup d'argent aux Comediens.

Si j'étois homme à tirer vanité des talens que la Nature m'a donnez pour le Theatre , soit à visage découvert , ou à visage masqué , dans les principaux Rôles Serieux ou Comiques , où l'on m'a vu briller avec applaudissement aux yeux de la plus polie & de la plus connoisseuse Nation de la Terre , j'aurois ici un fort beau champ à satisfaire mon amour propre. Je dirois que j'ay plus fait en commençant , & dans mes tendres années , que les plus Illustres Acteurs n'ont sçu faire après vingt années d'exercice , & dans la force de leur âge. Mais je proteste que bien loin de m'être jamais enorgueillí de ces rares avantages , je les ay toujours regardez comme des effets de mon bonheur , & non pas comme des consequences de mon merite ; & si quelque

chose a sçu flater mon ame dans ces rencontres, ce n'a été que le plaisir de me voir universellement applaudi après l'inimitable Monsieur Dominique, qui a porté si loin l'excellence du Naïf du caractère d'Arlequin, que les Italiens appellent Goffagine, que quiconque l'a vu joüer trouvera toujours quelque chose à redire aux plus habiles, & aux plus fameux Arlequins du monde.

Fin du Tome second.

2565-072

